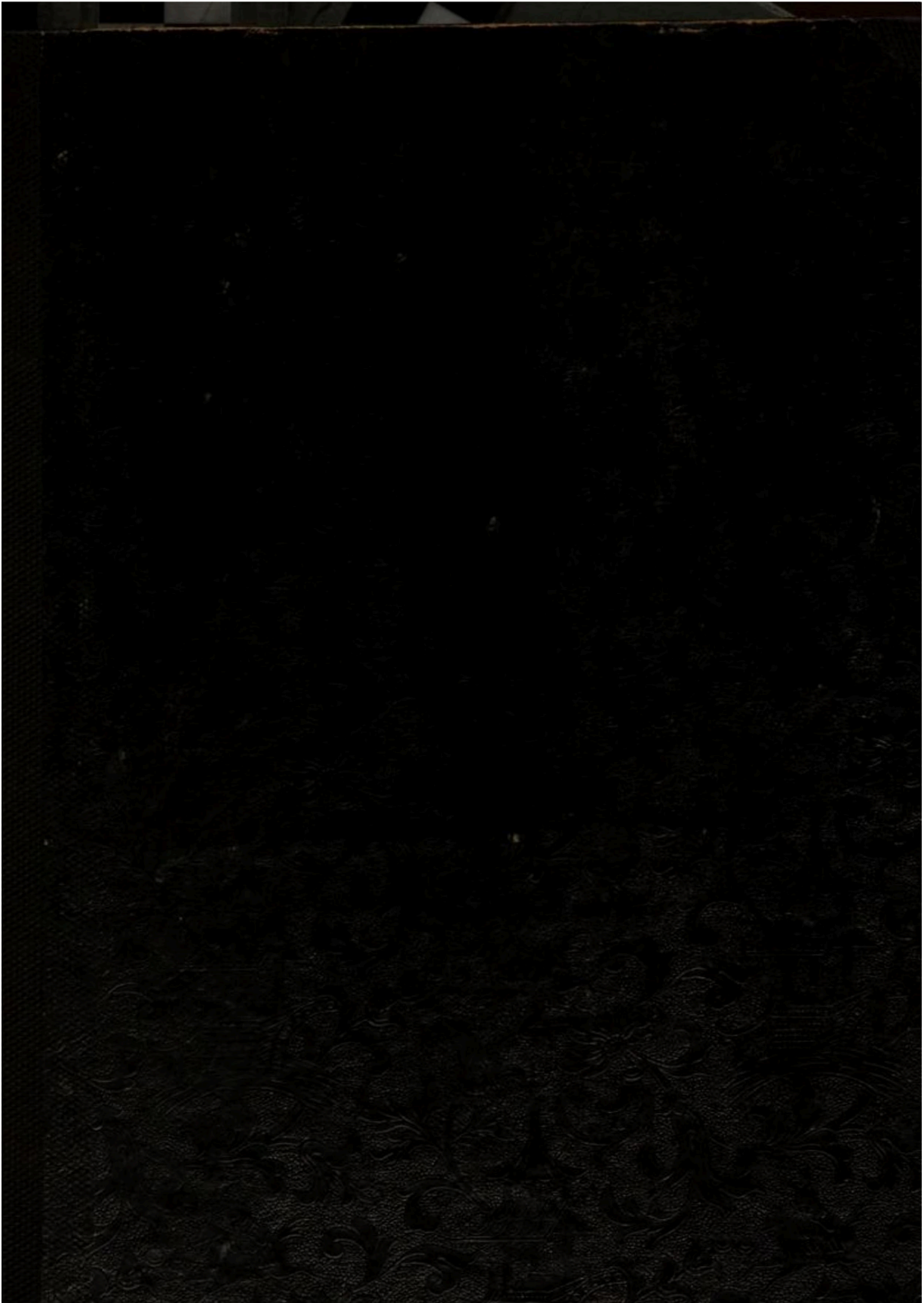


This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)



Jur.
5193.

ju 5193

1^{re} - 10 - 11.
" - 7 - 6.

1^{re} - 17 - 6.



2. 13. 12



17

The text on this page is estimated to be only 12.00% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 9.55% accurate

MKSËRI: LA PHILOSOPHIE. L4 mmm w u iiiiitK u h.
PMHiNuii.

The text on this page is estimated to be only 14.67% accurate

/ ' lm|)rimrric dp DAlvviagntt t-l C«llewarrl. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.74% accurate

LA PHILOSOPHIE RÉPOMSË A LA PHILOSOPHIE DE LA
MISÈRE Hi IL ftODHOil, PARIS. A. FRANK, 49, rur UioK«lii>u
MUIRlIES. C. G. V (> G L E R , 2, prtilc rue de U Na

The text on this page is estimated to be only 20.00% accurate

Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 29.28% accurate

AVANT-PfioPOS. M. Proudhon a le malheur d'être singulièrement méconnu en Europe. En France, il a le droit d'être mauvais économiste, parce qu'il passe pour être bon philosophe allemand. En Allemagne, il a le droit d'être mauvais philosophe, parce qu'il passe pour être économiste français des plus forts. Nous, en notre qualité d'Allemand et d'économiste à la fois, nous avons voulu protester contre cette double erreur. Le lecteur comprendra, que dans ce travail ingrat, il nous a fallu souvent abandonner la critique de M. Proudhon, pour faire celle de la philosophie allemande, et donner en même temps des aperçus sur l'économie politique. Paris, chez lauteur. Bruxelles, ce 15 juin 1847. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.20% accurate

I ã Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 18.05% accurate

TABLE DES MATIÈRES. CHAPITRE PREMIER. — UWF.
nftcouvEKTi scTKffTiFioi'E 3 ^ l'-r. Opposition entre la valeur d'iitiliU' o(
l.i valeur d'rchanf^f . llu i II. La valeur r onslitii/'c. 1& § ni. Application de
la loi de proporiionnalité des valeurs . . . 62 yj) La monnaie /b. B)
L'exct^danl du travail 75 CHAPITRE II. — La MtTHAPBYSIODl de
t*tCOWOIilE rOLITIOPE ■ . . . Ũ2 § l'-r. La nn^lhode. /h. ^ II. La division
du travail et les manhinps 12û

The text on this page is estimated to be only 29.33% accurate

L*ouvrage de M. Proudhon n'est pas tout simplement un traité d'économie politique, uû livre ordinaire, cest une Bible :

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

CHAPITRE PREMIER. UNE DÉCOUVERTE

SCIENTIFIQUE, . ce La capacité qu'ont tous les produits, qu'ils soient naturels, soit industriels, de servir à la subsistance de l'homme se nomme particulierement valeur d'utilité; la capacité qu'ils ont de se donner l'un pour l'autre, valeur d'échange. Comme la valeur d'utilité devient-elle valeur d'échange?... La génération de l'idée de la valeur (d'échange) n'a pas été notée par les économistes avec assez de soin : il importe de nous y arrêter. Puis donc que ' parmi les objets dont j'ai besoin, un très-grand nombre ne se trouve dans la nature qu'en une quantité médiocre, ou même ne se trouve pas du tout, je suis forcé d'aider à la production de ce qui me manque, et comme je ne puis mettre la main à tant de choses, je propose à d'autres hommes, mes collaborateurs dans des fonctions

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

— 4 — diverses, de me céder une partie de leurs produits en échange du mien (Proudhon, l. chap. 11). » M. Proudhon se propose de nous expliquer avant tout la double nature de la valeur, « la double nature de la valeur, » le mouvement qui fait de la valeur d'utilité la valeur d'échange. Il importe de nous arrêter avec M. Proudhon à cet acte de transsubstantiation. Voici comment cet acte accompli d'après notre auteur. Un très-grand nombre de produits ne se trouvent pas dans la nature, ils se trouvent au bout de l'industrie. Supposez que les produits de la nature, l'homme est forcé de recourir à la production industrielle. Qu'est-ce que cette industrie, dans la supposition de M. Proudhon? Quelle en est l'origine? Un seul homme éprouvant le besoin d'un très-grand nombre de choses « ne peut mettre la main à l'œuvre de choses. » Tant de besoins à satisfaire supposent tant de choses à produire — il n'y a pas de produits sans production ; — tant de choses à produire ne supposent déjà plus la main d'un homme aidant à les produire. Or, du moment que vous supposez plus d'une main aidant à la production, vous avez déjà supposé toute une production, basée sur la division du travail. Ainsi le besoin, tel que M. Proudhon le suppose, suppose lui-même toute la division du travail. En supposant la division du travail, vous avez rééchangé et conséquemment la valeur d'échange. Autant aurait valu supposer de prime abord la valeur d'échange. Mais non. Proudhon a mieux aimé faire le tour. Suivons-le dans tous ses détours, pour revenir toujours au point de départ. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.69% accurate

Pour sortir de l'état de choses où chacun produit en solitaire, et pour arriver à réchange, « je m'adresse, » dit M. Proudhon, à un met. collaborateur et à d'autres, des fonctions diverses. » Donc, moi, j'ai des collaborateurs, qui tous ont des fonctions diverses, sans que pour cela moi et tous les autres, toujours d'après la supposition de M. Proudhon, nous soyons sortis de la position solitaire et peu sociale de Robinson. Les collaborateurs et les fonctions diverses, la division du travail, et l'échange qu'elle implique, sont tout trouvés. Résumons : j'ai des besoins fondés sur la division du travail et sur l'échange. En supposant ces besoins M. Proudhon se trouve avoir supposé réchange, la valeur d'échange, dont il se propose précisément de « noter la génération avec plus de soin que les autres économistes. » M. Proudhon aurait pu tout aussi bien intervertir l'ordre des choses, sans intervertir pour cela la justesse de ses conclusions. Pour expliquer la valeur en échange, il faut réchange. Pour expliquer réchange, il faut la division du travail. Pour expliquer la division du travail, il faut des besoins qui nécessitent la division du travail. Pour expliquer ces besoins, il faut les en supposer, » ce qui n'est pas les nier, contrairement au premier axiome du prologue de M. Proudhon : « Supposer Dieu, c'est le nier » (Prologue, p. i). Comment M. Proudhon, pour lequel la division du travail est supposée connue, s'y prend-il pour expliquer la valeur d'échange, qui pour lui est toujours inconnue ? « Un homme » s'en va « proposer à d'autres hommes, ses collaborateurs dans des fonctions diverses, » d'établir réchange et de faire une distinction entre la valeur usuelle

— 6 — et la valeur échangeable. En acceptant cette distinction proposée, les collaborateurs n'ont laissé à M. Proudhon d'autre « soin » que de prendre acte du fait, de marquer, « de noter » dans son traité d'économie politique la genèse de l'idée de la valeur. » Mais il nous doit toujours, à nous, d'expliquer « la génération » de cette proposition, de nous dire enfin comment ce seul homme, ce Robinson, a eu tout à coup l'idée de faire « à ses collaborateurs » une proposition du genre éternel, et comment ces collaborateurs l'ont acceptée sans protestation aucune. M. Proudhon n'entre pas dans ces détails généalogiques. Il donne simplement au fait de l'échange une manière de cachet historique en le présentant sous la forme d'une motion, qu'un tiers aurait faite, tendant à établir l'échange. Voilà un échantillon de « la méthode historique et descriptive » de M. Proudhon, qui professe un dédain superbe pour la « méthode historique et descriptive » des Adam Smith et des Ricardo. L'échange a son histoire à lui. Il a passé par diverses phases. Il fut un temps, comme au moyen âge, où l'on n'échangeait que le superflu, l'excédant de la production sur la consommation. Il fut encore un temps où non-seulement le superflu, mais tous les produits, toute l'existence industrielle était passée dans le commerce, où la production tout entière dépendait de l'échange. Comment expliquer cette deuxième phase de l'échange — la valeur vénale à sa deuxième puissance? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

— 7 — M. Proudhon aurait une réponse toute prête : Mettez qu'un homme ait « proposé à d'autres hommes , ses collaborateurs dans des fonctions diverses, » délever la valeur vénale à sa deuxième puissance. * Vint enfin un temps où tout ce que les hommes avaient regardé comme inaliénable devint objet d'échange[^] de trafic et pouvait s'aliéner. C'est le temps où les choses mêmes qui jusqu'alors étaient communiquées, mais jamais échangées; données, mais jamais vendues ni acquises, mais jamais achetées, — vertu, amour, opinion, science, conscience, etc. , — où tout enfin passa dans le commerce. C'est le temps de la corruption générale, de la vénalité universelle, ou, pour parler en termes d'économie politique, le temps où toute chose, morale ou physique, étant devenue valeur vénale , est portée au marché pour être appréciée à sa plus juste valeur. Comment expliquer encore cette nouvelle et dernière phase (le 1^{er} échange — la valeur vénale à sa troisième puissance? H. Proudhon aurait une réponse toute prête : Mettez qu'une personne ait « proposé à d'autres personnes, ses collaborateurs dans des fonctions diverses[^] » de faire de la vertu, de l'amour, etc., une valeur vénale, d'élever^{^^} la valeur d'échange à sa troisième et dernière puissance. On le voit, « la méthode historique et descriptive » de M. Proudhon est bonne à tout, elle répond à tout, elle explique tout. 8 agit-il surtout d'expliquer historiquement la génération d'une idée économique, » il suppose un homme qui propose à d'autres hommes . ses collaborateurs Digitized by Google

— 8 — dans des fonctions diverses, d'accomplir cet acte de génération, et tout est dit. Désormais nous acceptons la « génération » de la valeur d'échange comme un acte accompli : il ne reste maintenant qu'à exposer le rapport de la valeur d'échange à la valeur d'utilité. Écoutons M. Proudhon. Les Économistes ont très-bien fait ressortir le double caractère de la valeur; mais ce qu'ils n'ont pas rendu avec la même netteté, c'est sa nature contradictoire; nous commençons notre critique.... C'est peu d'avoir signalé dans la valeur utile et dans la valeur échangeable cet étonnant contraste, on les économistes sont accoutumés à ne voir rien que de très-simple : il faut montrer que cette prétendue simplicité cache un mystère profond que notre devoir est de pénétrer. ... En termes techniques la valeur utile et la valeur échangeable sont en raison inverse l'une de l'autre. » Si nous avons bien saisi la pensée de M. Proudhon, voici les quatre points qu'il se propose d'établir : 1° La valeur utile et la valeur échangeable forment « un contraste étonnant, » se font opposition. 2° La valeur utile et la valeur échangeable sont en raison inverse l'une de l'autre, en contradiction. 3° Les économistes n'ont ni vu ni connu l'opposition ni la contradiction. 4° La critique de M. Proudhon commence par la fin. Nous aussi nous commencerons par la fin, et pour disculper les Économistes des accusations de M. Proudhon, nous laisserons parler deux économistes assez importants.

Digitized by Google — ^

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

— 9 ^ Sismondi . » C est l'opposition entre la valeur usuelle et la valeur échangeable à laquelle le commerce a réduit toute chose, etc. » {Études, tome II; page 162, édition de Bruxelles.) Lauderdale: « En général la richesse nationale (la valeur utile) diminue à proportion que les fortunes individuelles s'accroissent par l'augmentation de la valeur vénale et à mesure que celles-ci se réduisent par la diminution de cette valeur, la première augmente généralement. » (Recherches sur la nature et l'origine de la richesse publique; traduit par Largentil de Lavaisse. Paris, iSOS.) Sismondi a fondé sur l'opposition entre la valeur usuelle et la valeur échangeable, sa principale doctrine, d'après laquelle la diminution du revenu est proportionnelle à l'accroissement de la production. Lauderdale a fondé son système sur la raison inverse des deux espèces de valeur, et sa doctrine était même tellement populaire du temps de Ricardo que celui-ci pouvait en parler comme une chose généralement connue. « d'est en confondant les idées de la valeur vénale et des richesses (valeur utile) qu'il a prétendu que en diminuant la quantité des choses nécessaires, utiles ou agréables à la vie, on pouvait augmenter les richesses. » (Ricardo. Principes d'économie politique traduits par Costantini, annotés par J.-B. Say. Paris, tome 11, chapitre Sur la valeur et les richesses.) Nous venons de voir que les économistes, avant M. Proudhon, ont « signalé » le mystère profond d'opposition et de contradiction. Voyons maintenant comment M. Proudhon explique à son tour ce mystère après les économistes. Digiiiizca by Liu^.' .

— iO — La valeur échangeable d'un produit baisse à mesure que l'offre va croissant, la demande restant la même; en d'autres termes : plus un produit est abondant relativement à la demande, plus sa valeur échangeable ou son prix est bas. Fice versa : plus l'offre est faible relativement à la demande, plus la valeur échangeable ou le prix du produit offert hausse; en d'autres termes : plus il y a rareté des produits offerts relativement à la demande, plus il y a cherté. La valeur d'échange d'un produit dépend de son abondance ou de sa rareté, mais toujours par rapport à la demande. Supposez un produit plus que rare, unique dans son genre, je le veux bien : ce produit unique sera plus qu'abondant, il sera superflu, s'il n'est pas demandé. En revanche, supposez un produit multiplié à millions, il sera toujours rare, s'il ne suffit pas à la demande, c'est-à-dire s'il est trop demandé. Ce sont là de ces vérités, nous dirons presque banales, et qu'il a fallu cependant reproduire ici, pour faire comprendre les mystères de M. Proudhon. u Tellement qu'en suivant le principe jusqu'aux dernières conséquences on arriverait à conclure, le plus logiquement du monde, que les choses dont l'usage est nécessaire et la quantité infinie, doivent être pour rien, et celles dont l'utilité est nulle et la rareté extrême, d'un prix inestimable. Pour comble d'embarras, la pratique n'admet point ces extrêmes : d'un côté aucun produit humain ne saurait jamais atteindre l'infini en grandeur^ de l'autre les choses les plus rares ont besoin à un degré quelconque d'être utiles, sans quoi elles ne seraient susceptibles d'aucune valeur. La valeur utile et la valeur échangeable restent Digitized by Google

— n — donc fatalement enchaînées lune à l'autre, bien ijue pai leur nature elles tendent coutiuuellement à s'exclure. »^ (Tome page 59.) r»» 7 iV" tf^^ Qu est ce qui met h comble à l'embarras de M. Pi uudiiuii ' C'est qu'il a tout simplement oublie la demande, et qu'une chose ne saurait être rare ou abondante qu'autant qu'elle est demande'e.^Lue fois la demande mise de côté, il assimile la valeur échangeable à la rareté et la valeur utile à l'abondance. Effectivement^ en disant que les choses.« dont Tuli/tte'est nulk et la rareté extrême sont dan prix inestimable, » il dit tout simplement que la valeur en échange n est que la rareté. « Rareté extrême et utilité nulle, » c'est la rareté pure. « Prix inestimable , » c'est le maximum de la valeur échangeable, c'est la valeur échangeable toute pure. Ces deux termes, il les met en équation. Donc, valeur échangeable et rareté sont des termes équivalents. En arrivant à ces prétendues u couséquences extrêmes , » M. Proudbon se trouve en effet avoir poussé à l'extrême, non pas les choses, mais les termes qui les expriment, et en cela il fait preuve de rhétorique bien plus que de logique. Il retrouve ses hypothèses premières dans toute leur nudité, quand il croit avoir trouvé de nouvelles conséquences. Grâce au même procédé , il réussit à identifier la valeur utile avec l'abondance pure. Après avoir mis en équation la valeur échangeable et la rareté , la valeur utile et l'abondance , M. Proudhon est tout étonné de ne trouver ni la valeur utile dans la rareté et la valeur échangeable, ni la valeur échangeable dans l'abondance et la valeur utile ; et en voyant que la pratique u admet point ces extrêmes , il ne peut plus faire autrement que

The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate

12 — de croire au mystère. Il y a pour lui prix inestimable, parce qu'il n'y a pas d'acheteurs, et il ne trouvera jamais, tant qu'il fait abstraction de la demande. D'un autre côté, l'abondance de M. Proudhon semble être quelque chose de spontané. Il oublie tout à fait qu'il y a des gens qui la produisent, et qu'il est de l'intérêt de ceux-ci de ne jamais perdre de vue la demande. Sinon, comment M. Proudhon aurait-il pu dire que les choses qui sont très-utiles doivent être à très-bas prix ou même ne coûter rien? Il lui aurait fallu conclure, au contraire, qu'il lui fallait restreindre l'abondance. la production des choses très-utiles^ si Ton veut en élever le prix, la valeur d'échange. Les anciens vigneron de France, en sollicitant une loi qui interdisait la plantation de nouvelles vignes; les Hollandais, en brûlant les épices de l'Asie, en déracinant les girofliers dans les Moluques, voulaient tout simplement réduire l'abondance pour élever la valeur d'échange. Tout le moyen âge, en limitant par des lois le nombre des compagnons qu'un seul maître pouvait occuper, en limitant le nombre des instruments qu'il pouvait employer, agissait d'après ce même principe. (A. J. Anderson, Histoire du commerce.) Après avoir représenté l'abondance comme la valeur utile, et la rareté comme la valeur échangeable, — rien de plus facile que de démontrer que l'abondance et la rareté sont en raison inverse, — M. Proudhon réduit la valeur utile à l'offre et la valeur échangeable à la demande. Pour rendre l'antithèse encore plus tranchée, il fait une substitution de termes en n'attribuant » valeur d'opinion » à la

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

— J3 — place de valeur échangeMe, Voilà donc que la luUe a change de terrain ^ et nous avons d'un côté VuHlité (la valeur en usage , l'usage ; de l'autre lojunwn (la valeur échangeable, la demande). Ces deux puissances opposées Tune à l'autre ^ qui les concillera? Comment faire pour les mettre d'accord? Pourrait-on seulement établir entre elles un point de comparaison? « Certes^ s'écrie M. Proudhon, il y en a un ; c'est l'arbitraire. Le prix qui résultera de cette luUe entre l'offre et la demande, entre l'utilité et l'opinion , ne sera pas l'expression de la justice éternelle. » M. Proudhon continue à développer cette antithèse : « En ma qualité d'acheteur libre ^ je suis juge de mon besoin , juge de la convenance de l'objet , juge du prix que je veux y mettre. D'autre part , en votre qualité de producteur libre, vous êtes maître des moyens d'exécution, et , en conséquence , vous avez la faculté de réduire vos frais. » (Tome page 42.) Et comme la demande ou la valeur en échange est identique avec l'opinion , M. Proudhon est amené à dire : « Il est prouvé que c'est le libre arbitre de l'homme (qui donne lieu à l'opposition entre la valeur utile et la valeur en échange. Comment résoudre cette opposition tant que subsistera le libre arbitre? Et comment sacrifier celui-ci, à moins de sacrifier l'homme? » (Tome I^{er} page 31.) Ainsi il n'y a pas de résultat possible. Il y a une lutte entre deux puissances pour ainsi dire incommensurables . entre l'union et l'opposition , entre l'acheteur libre et le producteur libre. Voyons les choses d'un peu plus près. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

14 — L'offre ne représente pas exclusivement l'utilité. la demande ne représente pas exclusivement l'opinion. Celui qui demande n'offre-t-il pas aussi un produit quelconque ou le signe représentatif de tous les produits, l'argent, et en offrant ne représente-t-il pas, d'après M. Proudhon, l'utilité ou la valeur en usage? D'un autre côté, celui qui offre ne demande-t-il pas aussi un produit quelconque ou le signe représentatif de tous les produits, l'argent? Ne devient-il pas ainsi le représentant de l'opinion, de la valeur d'opinion ou de la valeur en échange? La demande est en même temps une offre. L'offre est en même temps une demande. Ainsi l'antithèse de M. Proudhon en identifiant simplement l'offre et la demande, tombe à l'utilité. L'autre à l'opinion, se repose que sur une abstraction futile. Ce que M. Proudhon appelle valeur utile, d'autres économistes appellent avec autant de raison valeur d'opinion. Nous ne citons que Storch {Cours d'économie politique, Paris, 1845, pp. 88 et 99). Selon lui on appelle besoins les choses dont nous sentons le besoin^ on appelle valeurs les choses auxquelles nous attribuons de la valeur. La plupart des choses ont seulement de la valeur parce qu'elles satisfont aux besoins engendrés par l'opinion. L'opinion sur nos besoins peut changer, donc l'utilité des choses qui n'exprime qu'un rapport de ces choses à nos besoins peut changer aussi. Les besoins naturels eux-mêmes changent continuellement. Quelle variété n'y a-t-il pas, en effet, dans les objets qui servent de nourriture principale chez les différents peuples ! ^ ..L o i.y Google

in — La lutte ne s'établit pas entre l'offre et la demande : elle s'établit entre la valeur vénale que demande l'offreur, et la valeur vénale qu'offre le demandeur. La valeur échangeable du produit est chaque fois la résultante de ces appréciations contradictoires. En dernière analyse, l'offre et la demande mettent en présence la production et la consommation, mais la production et la consommation fondées sur les échanges individuels. Le produit qu'on offre n'est pas l'utile en lui-même. C'est le consommateur qui en constate l'utilité. Et lors même qu'on lui reconnaît la qualité d'être utile, il n'est pas exclusivement utile. Dans le cours de la production, il a été échangé contre tous les frais de production, tels que les matières premières, les salaires des ouvriers, etc., toutes choses qui sont des valeurs vénales. Donc le produit représente, aux yeux du producteur, une somme de valeurs vénales. Ce qu'il offre, ce n'est pas seulement un objet utile, mais encore et surtout une valeur vénale. Quant à la demande, elle ne sera effective qu'à la condition d'avoir à sa disposition des moyens d'échange. Ces moyens eux-mêmes sont des produits, des valeurs vénales. Dans l'offre et la demande nous trouvons donc, d'un côté, un produit qui a coûté des valeurs vénales, et le besoin de vendre; de l'autre des moyens qui ont coûté des valeurs vénales, et le désir d'acheter. M. Proudhon oppose l'acheteur libre au producteur libre. Il donne à l'un et à l'autre des qualités purement métaphysiques. C'est ce qui lui fait dire : « Il est prouvé que c'est le libre arbitre de l'homme qui donne lieu à l'échange ».

— 46 position entre la valeur utile et la valeur en échange. » Le producteur, du moment qu'il a produit dans une société fondée sur la division du travail et sur les échanges, et c'est là l'hypothèse de M. Proudhon, est forcé de vendre. M. Proudhon fait le producteur maître des moyens de production ; mais il conviendrait avec nous que ce n'est pas du libre arbitre que dépendent ses moyens de production. Il y a plus ; ces moyens de production sont en grande partie des produits qui lui viennent du dehors, et dans la production moderne il n'est pas même libre de produire la quantité qu'il veut. Le degré actuel de développement des forces productives l'oblige de produire sur (elle ou telle) échelle. Le consommateur n'est pas plus libre que le producteur. Son opinion repose sur ses moyens et ses besoins. Les uns et les autres sont déterminés par sa situation sociale, laquelle dépend elle-même de l'organisation sociale tout entière. Oui, l'ouvrier qui achète des pommes de terre, et la femme entretenue qui achète des dentelles, suivent l'un et l'autre leur opinion respective. Mais la diversité de leurs opinions s'explique par la différence de la position qu'ils occupent dans le monde, laquelle est le produit de l'organisation sociale. Le système des besoins tout entier est-il fondé sur l'opinion ou sur toute l'organisation de la production ? Le plus souvent les besoins naissent directement de la production, ou de l'état de choses basé sur la production. Le commerce de l'univers roule presque en entier sur des besoins, non de la consommation individuelle, mais de la production. Ainsi, pour choisir un autre exemple, le besoin que ^ ..L o i.y Google

The text on this page is estimated to be only 27.72% accurate

— 17 — i 011 a (les notaires uc suppose-t-il pas un droit civil donne, qui n est qu'une expressioo d'un certain développement de la propriété, c'est-à-dire de la production? Il ne suifit pas à M. Proudljuui ci avoir élimine du rapport de Toffre et de la demande les éléments dont nous venons de parler. U pousse i abstraction aux dernières limites, en iontlant tous les producteurs en un seul producleur, tous les consommateurs en un seul consommateur , et en établis* sant la lutte entre ces deux personnages chimériques. Mais dans le monde re'el les choses se passent autrement. La concurrence entre ceu\ qui où'rent et la concurrence entre ceux qui demandent forment un élément nécessaire de la lutte entre les acheteurs et les vendeurs, d'oii résulte la valeur vénale. Après avoir éliminé les frais de production et la concurrence. M. Proudhon peut tout à son aise réduire à l'absurde la formule de Toffre et de la demande. « L'offre et la demande, dit-il , ne sont autre chose que deux formes cérémonieUes servant à mettre en présence la valeur d'utilité et la valeur d'échange, et à provoquer leur circulation. Ce sont les deux pâles électriques dont la mise en rapport doit produire le phénomène d affinité appelé échange. »> (Tome l'^ , pages 49 et 30.) Autant vaut dire que l échange n'est qu'une « forme cérémonielle, » pour mettre en présence le consommateur et l'objet de la consommation. Autant vaut dire que tous les rapports économiques sont des « formes cérémonieUes, » pour servir d'intermédiaire a la consommation immédiate. L'offre et la demande sont des rapports d'une production donnée, ni plus ni moins que les échanges individuels. 3 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.92% accurate

— iS — Ainsi toute la dialectique de M. Proudhon en quoi consiste-t-elle? A substituer à la valeur utile et à la valeur échangeable, à l'offre et à la demande, des notions abstraites et contradictoires, telles que la rareté et l'abondance, l'utilité et l'opinion, le producteur et le consommateur, tous les deux soumis au libre arbitre. Et à quoi venait-il en venir? A se lasser le moyen d'introduire plus tard un des éléments qu'il avait écartés, les frais de production, comme la synthèse entre la valeur utile et la valeur échangeable. C'est ainsi qu'à ses yeux les frais de production constituent la valeur synthétique ou la valeur constituée. [^] n. LA "WAMMM. ooMiriTvÉM wr LA valmva' mwMvmàrnivK. c< La valeur (vénale) est la pierre angulaire de l'édifice économique. » La valeur [^] constituée » est la pierre angulaire du système des contradictions économiques. Qu'est-ce donc que cette « valeur constituée » qui constitue toute la découverte de M. Proudhon en économie politique? L'utilité une fois admise, le travail est la source de la valeur. La mesure du travail, c'est le temps. La valeur relative des produits est déterminée par le temps du travail qu'il a fallu employer pour les produire. Le prix est l'expression monétaire de la valeur relative d'un produit. Enfin la valeur constituée d'un produit est tout simple

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.87% accurate

— 19 — ment la valeur qui se constitue par le temps du travail y fixé. De même qu'Adam Smith a découvert la divinité du travail, de même lui, M. Proudhon, prétend avoir découvert la (c) valeur con^uée. » Ce n'est pas précisément ce quelque chose d'inouï, » mais aussi faut-il convenir, qu'il n'y a rien d'inouï dans aucune découverte de la science économique. M. Proudhon, qui sent toute l'importance de son invention, cherche cependant à en atténuer le mérite « afin de rassurer le lecteur sur ses prétentions à l'originalité, et de se réconcilier les esprits que leur timidité rend peu favorables aux idées nouvelles. » Mais à mesure qu'il fait la part de ce que chacun de ses prédécesseurs a fait pour l'appréciation de la valeur, il est forcément amené à avouer tout haut, que c'est à lui qu'en revient la plus large part, la part du lion. L'idée synthétique de la valeur avait été vaguement aperçue par Adam Smith.... Mais cette idée de la valeur était tout intuitive chez A. Smith : or la société ne change pas ses habitudes sur la foi d'intuitions : elle ne se décide que sur l'autorité des faits. Il fallait que l'antinomie s'exprimât d'une manière plus sensible et plus nette : J.-B. Say fut son principal interprète. » Voilà l'histoire toute faite de la découverte de la valeur synthétique : à A. Smith l'intuition vague, à J.-B. Say l'antinomie, à M. Proudhon la vérité constituante et « constituée. » Et que l'on ne s'y méprenne pas : tous les autres économistes, de Say à Proudhon, n'ont fait que se traîner dans l'ornière de l'antinomie. Il est incroyable que tant d'hommes de sens se démènent depuis quarante ans contre

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

20 — une idée si simple. Mais non, la cuinjmraisun des valeurs s'effectue sans qu'il y ait entre elles aucun point de comparmsm et sans unité de mesure : — voilà, plutôt que d'embrasser la théorie révolutionnaire de l'ef>;ililc. ce que les économistes du dix-neuvième siècle ont résolu de suiih nir envers et contre tous. Qu'en dira /a postérité? » (T. l®**, page 68).!^ l'"" Il La posiei iié. si brusquenieot apostrophée, commencera par être brouiiiëe sur la chronologie. Élie doit nécessairement se demander : Ricardo et son école ne sont-ils donc pas des économistes du dix-neuvième siècle ? Le système de Ricardo, qui pose en principe « que la valeur relative des marchandises tient exclusivement à la quantité de travail requise pour leur production, » remonte à iSi7. Ricardo est le chef de toute une école, qui règne en Angleterre depuis la Restauration. La doctrine ricardienne résume rigoureusement, iinpitoyablcnien , toute la bourgeoisie anglaise, qui est elle-même le type de la bourgeoisie moderne, u Qu'en dira la postérité? » Elle ne dira pas, que M. Froudhon ua point connu Ricardo, car il en parle, il eo parle longuement, il y revient toujours et finit par dire que c'est du « fatras. >» Si jamais la postérité sen mêle, elle dira peut-élrc, que M. Pjoudhon, craignant de choquer Tanglophobie de ses lecteurs, a mieux aimé se faire l'éditeur responsable des idées de Ricardo. Quoi qu'il en soit, elle trouvera fort naïf que M. Prudhuu donne comme (i théorie révolutionnaire de l'avenir, » ce que Ricardo a scientifiquement exposé comme la théorie de la société actuelle, de la socie'lé bourgeoise, et qu'il prenne ainsi pour la solution de i antinomie entre futilité et la valeur en échange Digitized by Google

— Siée que Ricariiû cl sou ëtule ont longtemps avant lui présente comme la formule scientifique d'un seul côté de l'autonomie, de la valeur en échange. Mais mettoos pour toujours la position de côté, et confrontons M. Pioudliou avec son prédécesseur Ricardo. Voici quelques passages de cet auteur, qui résument sa doctrine sur la valeur : « Ce n'est pas l'utilité qui est la mesure de la valeur échangeable quoiqu'elle lui soit absolument nécessaire. » (P. 5, t. des Principes de l'économie politique, etc., traduit de l'anglais par J. S. Gonstancio, Paris 1835.) c(Les choses, une fois qu'elles sont reconnues utiles par elles-mêmes, tirent leur valeur échangeable de deux sources : de leur rareté et de la quantité nécessaire pour les acquérir. Il y a des choses dont la valeur ne dépend que de leur rareté. Nul travail ne pouvant en augmenter la quantité, leur valeur ne peut baisser par leur plus grande abondance. Tels sont des statues ou des tableaux précieux, etc. Cette valeur dépend uniquement des facultés, des goûts et du caprice de ceux qui ont envie de posséder de tels objets. (N° 4 et 5, t. 1^{er}, l. c.) u Ils ne forment cependant qu'une très-petite quantité de marchandises qu'on échange^e journellement. Le plus grand nombre des objets que l'homme désire posséder étant ici l'outil de l'industrie, on peut les multiplier, non-seulement dans un pays, mais dans plusieurs, à un degré auquel il est presque impossible d'assigner des bornes, toutes les fois qu'on voudra y employer l'industrie nécessaire pour les créer. » (P. 15, t. i. c.) » Quand donc nous parlons de marchandises, de leur valeur échangeable et des principes qui règlent leur prix relatif, nous n'avons en vue que celles de ces marchan

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

— 2â — dises dont ia quantité peut s'aceroftre par l'industrie de
l'homme, dont la production est encouragée par la concurrence et n'est
contrariée par aucune entrave. 1«% p. ë.) Ricardote A. Smith, qui, selon
lui, a défini avec beaucoup de précision la source primitive de toute valeur
échangeable (ch. 5, 1. de Smith), et il ajoute : c< Que telle soit en réalité la
base de la valeur échangeable de toutes les choses (savoir, le temps du
travail), excepté de celles que l'industrie des hommes ne peut multiplier à
volonté, c'est un point de doctrine de la plus haute importance en économie
politique : car il u est point de source d où se soient écoulées autant
d'erreurs , et d'où soient nées tant d'opinions diverses dans cette science, que
le sens vague et peu précis que Ton attache au mot valeur. » (P. S, t. ^^) u Si
c'est la quantité de travail fixée dans une chose qui règle sa valeur
échangeable, il s'ensuit que toute augniciuation dans la quantité du travail
doit nécessairement augmenter la valeur de l'objet auquel il été employé, et
de même toute diminution de travail doit en diminuer le prix.)i (P. 9, t.
Ricardo reproche ensuite à A. Smith : i

— 23 — relative des décaissements, et que l'accumulation des capitaux n'exerce qu'une action passagère et oscillatoire sur les valeurs relatives déterminées par la quantité comparative de travail employée à leur production. À l'appui de cette thèse il donne sa fameuse théorie de la rente foncière, décompose le capital, et en vient, en dernière analyse, à n'y trouver que du travail accumulé. Il développe ensuite toute une théorie du salaire et du profit, et démontre que le salaire et le profit ont leurs mouvements de hausse et de baisse, en raison inverse l'un de l'autre, sans influer sur la valeur relative du produit. Il ne néglige pas l'influence que l'augmentation des capitaux et la différence de leur nature (capitaux fixes et capitaux circulants), ainsi que le taux des salaires, peuvent exercer sur la valeur proportionnelle des produits. Ce sont même les principaux problèmes qui occupent Ricardo. « Toute économie dans le travail, dit-il, ne manque jamais de faire baisser la valeur relative d'une marchandise, soit que cette économie porte sur le travail nécessaire à la fabrication de l'objet même, ou bien sur le travail nécessaire à la formation du capital employé dans cette production. » (T. I^{er}, p. 48.) « Par conséquent, tant qu'une journée de travail continuera à donner à l'un la même quantité de poisson et à l'autre autant de gibier, le taux naturel des prix respectifs d'échange restera toujours le même, quelle que soit d'ailleurs la variation dans les salaires et dans le profit, et malgré tous les effets de l'accumulation du capital. » (T. page 52.) « Nous avons regardé le travail comme le fondement de la valeur des choses, et la quantité de travail nécessaire à leur production comme la régie qui Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

^ M — détermine les »jiiailites respectives des iiKirliandises ((ue l'on doit donner en échange pour d'autres ; mais nous n'avons pas prétendu nier qu'il n'y eût dans le prix courant des marchandises quelque déviation accidentelle et passagère de ce prix primitif et naturel. » (T. 1 « % p. 105, 1. c.) (c Ce sont les frais de production qui règlent, en dernière analyse les prix des choses, et non. comme on la souvent avancé, la proportion entre l'offre et la demande. » (T. II, p. 255.) » Lord Lauderdale avait développé les variations de la valeur échangeable selon la loi de l'offre et de la demande, ou de la rareté et de l'abondance relativement à la demande. Selon lui, la valeur d'une chose peut augmenter lorsque la quantité en diminue ou que la demande en augmente ; elle peut diminuer en raison de l'augmentation de sa quantité ou en raison de la diminution de la demande. Ainsi, la valeur d'une chose peut changer par l'opération de huit, causes différentes, savoir des quatre causes appliquées à cette chose même, et des quatre causes appliquées à l'argent ou à toute autre marchandise qui sert de mesure de sa valeur. Voici la réfutation de Ricardo :

— 25 — non de l'état de la demande et de l'approvisionnement ,
mais bien de l'augmentation ou de la diminution des frais de production. »
(Tome II page 104) Nous laisserons au lecteur le soin de faire la comparaison
entre le langage si précis , si clair, si simple de Ricardo, et les efforts de
rhétorique que fait M. Proudhon, pour arriver à la détermination de la
valeur relative par le temps du travail. Ricardo nous montre le mouvement
réel de la production bourgeoise, qui constitue la valeur. M. Proudhon,
faisant abstraction de ce mouvement réel « se démène » pour inventer de
nouveaux procédés afin de régler le monde d'après une formule prétendue
nouvelle qui n'est que l'expression théorique du mouvement réel existant et
si bien exposé par Ricardo. Ricardo prend son point de départ dans la
société actuelle, pour nous démontrer comment elle constitue la valeur : M.
Proudhon prend pour point de départ la valeur constituée, pour constituer
un nouveau monde social au moyen de cette valeur. Pour lui, M. Proudhon,
la valeur constituée doit faire le tour et redevenir constituante pour un
monde déjà tout constitué d'après ce mode d'évaluation. La détermination de
la valeur par le temps du travail est pour Ricardo la loi de la valeur
échangeable : pour M. Proudhon elle est la synthèse de la valeur utile et de
la valeur échangeable. La théorie des valeurs de Ricardo est l'interprétation
scientifique de la vie économique actuelle : la théorie des valeurs de M.
Proudhon est l'interprétation utopique de la théorie de Ricardo. Ricardo
constate la vérité de sa formule en la faisant dériver de tous les rapports
écono4 Digitized by Google

- 26 — miques, et en expliquant par ce moyen tous les phénomènes, même ceux qui au premier abord semblent le contredire . comme la rente . L'accumulation des capitaux et le rapport des salaires aux profits; c'est la précision de ce qui fait de sa doctrine un système scientifique : M. Proudhon, qui a retrouvé cette formule de Ricardo au moyen d'hypothèses tout à fait arbitraires , est forcé ensuite de chercher des faits économiques isolés qu'il torture et falsifie, afin de les faire passer pour des exemples, des applications déjà existantes, des commencements de réalisation de son idée régénératrice. (Voir notre § 3, application de la val. const.) Passons maintenant aux conclusions que M. Proudhon tire de la valeur constituée (par le temps du travail). — Une certaine quantité de travail équivaut au produit créé par cette même quantité de travail. — Toute journée de travail vaut une autre journée de travail ; c'est-à-dire , à quantité égale , le travail de l'un vaut le travail de l'autre : il n'y a pas de différence qualitative. A quantité égale de travail, le produit de l'un se donne en échange pour le produit de l'autre. Tous les hommes sont des travailleurs salariés, et des salariés également payés pour un temps égal de travail. L'égalité parfaite préside aux échanges. Ces conclusions sont-elles les conséquences naturelles, rigoureuses de la valeur « constituée » ou déterminée par le temps du travail? Si la valeur relative d'une marchandise est déterminée par la quantité de travail requise pour la produire, il s'ensuit naturellement que la valeur relative du travail, ou le

— 27 — salaire, est également déterminée par la quantité de travail qu'il faut pour produire le salaire. Le salaire, c'est-à-dire la valeur relative ou le prix du travail, est donc déterminé par le temps du travail qu'il faut pour produire tout ce qui est nécessaire à l'entretien de l'ouvrier. « Diminuez les frais de la fabrication des chapeaux et leur prix suivra par tomber à leur nouveau prix naturel, quoique la demande puisse doubler, tripler ou quadrupler. Diminuez les frais d'entretien des hommes, en diminuant le prix naturel de la nourriture et des vêtements qui soutiennent la vie, et vous verrez les salaires suivre par baisser quoique la demande de bras ait pu s'accroître considérablement. » (Ricardo, tome II, page 5.) Certes, le langage de Ricardo est on ne peut plus cynique. Mettre sur la même ligne les frais de la fabrication des chapeaux et les frais de l'entretien de l'homme, c'est transformer l'homme en chapeau. Mais ne crions pas tant au cynisme. Le cynisme est dans les choses et non dans les mots qui expriment les choses. Des écrivains français, tels que MM. Droz, Blanqui, Rossi et autres, se donnent l'innocente satisfaction de prouver leur supériorité sur les économistes anglais, en cherchant à observer l'étiquette d'un langage « humanitaire; » s'ils reprochent à Ricardo et à son école leur langage cynique, c'est qu'ils sont vexés de voir exposer les rapports économiques dans toute leur crudité, de voir trahir les mystères de la bourgeoisie. Résumons : Le travail, lui-même, l'archaïsme, se mesure comme tel par le temps du travail qu'il faut pour produire le travail-marchandise. Et que faut-il pour produire le travail-marchandise? Toujours ce qu'il faut de

- 118 — temps de travail pour produire les objets indispensables à l'entretien incessant du travail, c'est-à-dire à faire vivre le travailleur et à le mettre en état de propager sa race. Le prix naturel du travail n'est autre chose que le minimum du salaire. Si le prix courant du salaire s'élève au-dessus du prix naturel, c'est précisément parce que la loi de la valeur posée en principe par M. Proudhon se trouve contrebalancée par les conséquences des variations du rapport de l'offre et de la demande. Mais le minimum du salaire n'en reste pas moins le centre vers lequel gravitent les prix courants du salaire. Ainsi la valeur relative mesurée par le temps du travail est fatalement la formule de l'esclavage moderne de l'ouvrier, au lieu d'être, comme M. Proudhon le veut, la « théorie révolutionnaire » de l'émancipation du prolétariat. Voyons maintenant en combien de cas l'application du temps comme mesure de la valeur par le travail est incompatible avec l'antagonisme existant des classes, et l'inégale rétribution du travail accumule entre le travailleur immédiat et le possesseur du produit. Supposons un produit quelconque ; par exemple, la toile. Ce produit comme tel renferme une quantité de travail déterminée. Cette quantité de travail sera toujours la même, quelle que soit la situation réciproque de ceux qui ont concouru à créer ce produit. Prenons un autre produit : du drap, qui aurait exigé la même quantité de travail que la toile. Si il y a échange de ces deux produits, il y a échange de quantités égales de travail. En échangeant ces quantités égales de temps de travail, on n'échange pas la situation * Digitized by Google

— 29 — réciproque des producteurs, pas plus qu'on ne change quelque chose à la situation des ouvriers et des fabricants entre eux. Dire que cet échange des produits mesurés par le temps du travail a pour conséquence la rétribution égale de tous les producteurs, c'est supposer que l'égalité de participation au produit a subsisté antérieurement à l'échange. Que l'échange du drap contre la tuile soit accompli, les producteurs du drap participeront à la tuile dans une proportion égale à celle dans laquelle ils avaient auparavant participé au drap. L'illusion de M. Proudhon provient de ce qu'il prend comme conséquence ce qui ne pourrait être, tout au plus, qu'une supposition gratuite. Allons plus loin. Le temps de travail comme mesure de la valeur suppose-t-il du moins que les journées sont équivalentes, et que la journée de l'un vaut la journée de l'autre? Non. Mettons un instant que la journée d'un bijoutier équivale à trois journées d'un tisserand ; toujours est-il que tout changement dans la valeur des bijoux relativement aux tissus n'est à moins d'être le résultat passager des oscillations de la demande et de l'offre, doit avoir pour cause une diminution ou une augmentation du temps de travail employé d'un côté ou de l'autre à la production. Que trois jours de travail de différents travailleurs soient entre eux comme 1, 2, 5. et tout changement dans la valeur relative de leurs produits sera un changement dans cette proportion de 1, 2, 5. Ainsi on peut mesurer les valeurs par le temps de travail malgré l'inégalité de la valeur des différentes journées de travail ; mais, pour appliquer une pareille mesure,

50 — il nous faut avoir une échelle comparative des différentes journées de travail : c'est la concurrence qui établit cette échelle. Votre heure de travail vaut-elle la mienne? C'est une question qui se débat par la concurrence. La concurrence, d'après un économiste américain, détermine combien de journées de travail simple sont contenues dans une journée de travail compliqué. Cette réduction de journées de travail compliqué à des journées de travail simple ne suppose-t-elle pas qu'on prend le travail simple lui-même pour mesure de la valeur? La seule quantité de travail servant de mesure à la valeur sans égard à la qualité, suppose à son tour que le travail simple est devenu le pivot de l'industrie. Elle suppose que les travaux se sont égalisés par la subordination de l'homme sous la machine ou par la division extrême du travail ^ que les hommes s'effacent devant le travail ; que le balancier de la pendule est devenu la mesure exacte de l'activité relative de deux ouvriers , comme il l'est de la célérité de deux locomotives. Alors il ne faut pas dire qu'une heure d'un homme vaut une heure d'un autre homme, mais plutôt qu'un homme d'une heure vaut un autre homme d'une heure. Le temps est tout, l'homme n'est plus rien; Il est tout au plus la carcasse du temps. Il n'y est plus question de la qualité. La quantité seule décide de tout : heure pour heure, journée pour journée; mais cette égalisation du travail n'est point l'éternelle justice de M. Proudhon: elle est tout bonnement le lait de l'industrie moderne. Dans l'atelier automatique, le travail d'un ouvrier ne se distingue presque plus en rien du travail d'un autre ou

— 31 — vrier : les ouvriers ne peuvent plus se distinguer entre eux que par la quantité de temps qu'ils mettent à travailler. Néanmoins cette différence quantitative devient, sous un certain point de vue, qualitative, en tant que le temps à donner au travail dépend, en partie, de causes purement matérielles, telles que la constitution physique, l'âge, le sexe; en partie, de causes morales purement négatives, telles que la patience[^] l'impassibilité, l'assiduité. Enfin, s'il y a une différence de qualité dans le travail des ouvriers, c'est tout au plus une qualité de la dernière qualité qui est loin d'être une spécialité distinctive. Voilà quel est, en dernière analyse, l'état des choses dans l'industrie moderne. C'est sur cette égalité déjà réalisée du travail automatique que M. Proudhon prend son rabot « d'égalisation, » qu'il se propose de réaliser universellement dans « le temps à venir. » Toutes les conséquences « égalitaires » que M. Proudhon tire de la doctrine de Ricardo reposent sur une erreur fondamentale. C'est qu'il confond la valeur des marchandises mesurée par la quantité de travail y fixée avec la valeur des marchandises mesurée par « la valeur du travail. Si ces deux manières de mesurer la valeur des marchandises se confondaient en une seule, on pourrait dire indifféremment : la valeur relative d'une marchandise quelconque est mesurée par la quantité de travail y fixée; ou bien : elle est mesurée par la quantité de travail qu'elle est à même d'acheter. ou bien encore : elle est mesurée par la quantité de travail qui est à même de l'acquiescer. Mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi. La valeur du travail ne saurait pas plus servir de mesure à la valeur que la valeur de l'acte

Digitized by Google

« — 32 — autre marchandise, i^^^^^^^ exemples suilironi pour expliquer mieux encore ce que nous venons de dire. Si le muid de bl^e eoâtaît deux journées de travail au lieu d'une seule, il aurait le double de sa valeur primitive; mais il ne mettrait pas en mouvement la double quantité de travail, car il ne contiendrait pas plus de matière nutritive qu'auparavant. Ainsi la valeur du blé mesurée par la quantité de travail employé à le produire aurait doublé; mais mesurée, ou par la quantité de travail qu'il peut acheter, ou par la quantité de travail par laquelle il peut être acheté, elle serait loin d'avoir doublé. D'un autre côté, si le même travail produisait le double de vêtements qu'auparavant, la valeur relative en tomberait de moitié; mais néanmoins cette double quantité de vêtements ne serait pas pour cela réduite à ne commander que la moitié de la quantité de travail, ou le même travail ne pourrait pas commander la double quantité de vêtements; car la moitié des vêtements continuerait toujours à rendre à l'ouvrier le même service qu'auparavant. Ainsi, déterminer la valeur relative des denrées par la valeur du travail est contre les faits économiques. C'est se mouvoir dans un cercle vicieux, c'est déterminer la valeur relative par une valeur relative qui, à son tour, a besoin d'être déterminée. Il est hors de doute que M. Proudhon confond les deux mesures, la mesure par le temps du travail nécessaire pour la production d'une marchandise, et la mesure par la valeur du travail. «Le travail de tout homme, dit-il, peut acheter la valeur qu'il enferme. » Ainsi, selon lui, une certaine quantité de travail fixé dans un produit équivaut à la Digitized by Google

— 55 — rétribution du travailleur, c'est-à-dire à la valeur du travail. C'est encore la même raison qui l'autorise à confondre les frais de production avec les salaires. «Qu'est-ce que le salaire? C'est le prix de revient du blé, etc., c'est le prix intégrant de toute chose.» Allons plus loin encore : «Le salaire est la proportionnalité des éléments qui composent la richesse. » Qu'est-ce que le salaire? C'est la valeur du travail. Adam Smith prend pour mesure de la valeur, tantôt le temps du travail nécessaire à la production d'une marchandise, tantôt la valeur du travail. Ricardo a dévoilé cette erreur en faisant clairement voir la disparité de ces deux manières de mesurer. M. Proudhon renchérit sur l'erreur d'Adam Smith en identifiant les deux choses, dont l'autre n'avait fait qu'une juxtaposition. C'est pour trouver la juste proportion dans laquelle les ouvriers doivent participer aux produits, ou, en d'autres termes, pour déterminer la valeur relative du travail, que M. Proudhon cherche une mesure de la valeur relative des marchandises. Pour déterminer la mesure de la valeur relative des marchandises, il n'imagine rien de mieux que de donner pour équivalent d'une certaine quantité de travail la somme des produits qu'elle a créés, ce qui revient à supposer que toute la société ne consiste qu'en travailleurs immédiats, recevant pour salaire leur propre produit. En second lieu, il pose en fait l'équivalence des journées des divers travailleurs. En résumé, il cherche la mesure de la valeur relative des marchandises, pour trouver la rétribution égale des travailleurs, et il prend comme une donnée déjà toute trouvée l'égalité des salaires, pour s'en aller cher*

* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

34 — cher la valeur relative des marchandises. Quelle adiiiuhle dialectique! « Say et les économistes qui l'ont suivi ont observé que le travail étant lui-même sujet à évaluation, une marchandise comme une autre eniiu, il y avait cercle vicieux à le prendre pour principe et cause efficiente de la valeur. Ces économistes, qu'ils me permettent de le dire, ont fait preuve eu cela d'une prodigieuse inattention. Le travail est dit valoir, non pas en tant que marchandise lui-même, mais en vue des valeurs qu'il suppose renfermées puissanciellément en lui. La valeur du travail est une expression figurée, une anticipation de la cause sur l'effet. C'est une fiction au même titre que la productivité du capital. Le travail produit, le capital vaut... Par une sorte d'ellipse on dit la valeur du travail. . . Le travail comme la liberté. . . est chose vague et indéterminée de sa nature, mais qui se définit qualitativement par son objet, c'est-à-dire qui devient une réalité par le produit. « Mais est-il besoin d'insister? Dès lors que l'économiste (lire M. Proudhon) change le nom des choses, *in rerum vocem*, il avoue implicitement son impuissance et se met hors de cause (Proudhon, I, 188). » Nous avons vu que M. Proudhon fait de la valeur du travail « la cause efficiente » de la valeur des produits, au point que pour lui le salaire^ nom officiel de la valeur du travail, » forme le prix intégrant de toute chose. Voilà pourquoi l'objection de Say le trouble. Dans le travail marchandise, qui est d'une réalité effrayante, il ne voit qu'une énigme grammaticale. Donc toute la société actuelle, fondée sur le travail marchandise, est désormais fondée Digitized by Google

— 38 ^ sur une licence poétique, sur une expression Gguree. I^a sociélc veut-elle « éliminer lous les inconvénients, » qui la travaiUenI;, eh bien! qu'elle élimine les termes malspnnants, qu*elie change de langage, et pour cela elle n'a qu'à sadresser à rAcadcuie pour lui demander une nouvelle édition de son dictionnaire. Daprès tout ce que nous venons de voir, il nous est facile de comprendre pourquoi M. Proudhou^ dans un ouvrage d économie politique, a dû rentrer dans de longues dissertations sur l etymologie et d'autres parties de la grammaire. Ainsi, il en est encore à discuter savamment la dérivation surannée de servus a servare. Ces dissertations philologiques ont un sen\$ profond, un sens ësotérique, elles font une partie essentielle de l argumentation de M. Proudhou. Le travail, en tant qu'il se vend et s achète, est une marchandise comme toute autre marchandise, et a par con» séquent une valeur d échange. Mais la valeur du travail, ou le travail, en tant que marchandise, produit tout ausû p6n que hi valeur du blé ou le blé, en tant que marchand dise, sert de nourriture. Le travail c< vaut » plus ou moins, selon que les denrées alimentaires sont plus ou moins chères, selon que l'offre et la demande des bras existent à tel ou tel degré, etc. etc. Le travail n'est point une « chose vague; » c'est toujours un travail déterminé, ce n'est jamais le travail en général que l'on vend et que Ton achète. Ce nest pas seulement le travail qui se définit qualitativement par lobjet, mais c est encore l'objet qui est déterminé par la qualité spécifique du travail. Le travail, en tant qu'il se vend et s'achète, estmarchan* Digitized by Google

— 36 — dise lui-même. Pourquoi Tachète-t-on? «En vue des valeurs qu'ou i>u[]^ui>e renfermées puissamment en lui. » Mais si Ton dit que telle chose est une marchandise, il ne s'a^t plus du but dans lequel on Tachète, c'est-à-dire de l'utilité que Ton veut en tirer, de l'application que l'on veut en faire. Une marchandise comme objet de trafic. Tous les raisonnements de M. Proudhon se bornent à ceci : on n'achète pas le travail comme objet immédiat de consommation. Non, on l'achète comme instrument de production, comme on achèterait une machine. En tant que marchandise, le travail vaut et ne produit pas. M. Proudhon aurait pu dire tout aussi bien qu'il n'existe pas de marchandise du tout, puisque toute marchandise n'est acquise que dans un but d'utilité quelconque et jamais comme marchandise en elle-même. En mesurant la valeur des marchandises par le travail, M. Proudhon entrevoit évidemment l'impossibilité de dérober à cette même mesure le travail en tant qu'il a une valeur, le travail marchandise. Mais il pressent, que c'est faire du minimum du salaire le prix naturel et normal du travail immédiat, que c'est accepter l'état actuel de la société. Aussi, pour se soustraire à cette conséquence fatale, il fait volte-face et prétend que le travail n'est pas une marchandise, qu'il ne saurait pas avoir une valeur. Il oublie qu'il a pris lui-même pour mesure la valeur du travail, il oublie que tout son système repose sur le travail marchandise, sur le travail qui se troque, se vend et s'achète, s'échange contre des produits, etc.; sur le travail enfin qui est une source immédiate de revenu pour le travailleur. Il oublie tout. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

— 37 — Pour sauver son système, il consent à en sacrifier la base. Et propter vitam vivendi perdere causas I Nous arrivons maintenant à une nouvelle détermination «de la valeur conUuée.v»

- 38 — Vous quel parti l'U. i^roudhon tire de ce rapport de proportionnalité. Tout le monde sait que, lorsque l'offre et la demande s'équilibrent, la valeur relative d'un produit quelconque est exactement déterminée par la quantité de travail qui y est fixé, c'est-à-dire que cette valeur relative exprime le rapport de proportionnalité précisément dans le sens que nous venons d'y attacher. M. Proudhon intervertit l'ordre des choses. Commencez, dit-il, par mesurer la valeur relative d'un produit par la quantité de travail qui y est fixé, et alors l'offre et la demande s'équilibreront infailliblement. La production correspondra à la consommation, le produit sera toujours échangeable. Son prix courant exprimera exactement sa juste valeur. Au lieu de dire avec tout le monde : quand le temps est beau, on voit beaucoup de monde se promener, M. Proudhon fait promener son monde pour pouvoir lui assurer du beau temps. Ce que M. Proudhon donne comme la conséquence de la valeur vénale déterminée a priori par le temps du travail, ne pourrait se justifier que par une loi, rédigée à peu près en ces termes : Les produits seront désormais échangés en raison exacte du temps de travail qu'ils ont coûté. Quelle que soit la proportion de l'offre à la demande, l'échange des marchandises se fera toujours comme si elles avaient été produites proportionnellement à la demande. Que M. Proudhon prenne sur lui de formuler et de faire passer une pareille loi, et nous lui passerons les preuves. S'il tient à contredire à justifier sa théorie, non en législateur, mais en économiste, il aura à prouver que le temps qu'il faut pour

Digitized by Google

— 39 — créer une marchandise indique exactement son degré d'utilité et marque son rapport de proportionnalité à la demande, par conséquent à l'ensemble des richesses. En ce cas, si un produit se vend à un prix égal à ses frais de production, l'offre et la demande s'équilibreront toujours ; car les frais de production sont censés exprimer le vrai rapport de l'offre à la demande. Effectivement M. Proudhon s'attache à prouver que le temps du travail qu'il faut pour créer un produit marque sa juste proportion aux besoins, de telle sorte que les choses, dont la production coûte le moins de temps, sont le plus immédiatement utiles, et ainsi de suite graduellement. Déjà la seule production d'un objet de luxe prouve, selon cette doctrine, que la société a du temps de reste qui lui permet de satisfaire à un besoin de luxe. La preuve même de sa thèse, M. Proudhon la trouve dans l'observation que les choses les plus utiles coûtent le moins de temps de production, que la société commence toujours par les industries les plus faciles, et que successivement elle s'attache à la production des objets qui coûtent le plus de temps de travail et qui correspondent à des besoins d'un ordre plus élevé. » M. Proudhon emprunte à M. Dunoyer l'exemple de l'industrie extractive — cueillette, pâture, chasse, pêche, etc., — qui est l'industrie la plus simple, la moins coûteuse et par laquelle l'homme a commencé « le premier jour de sa deuxième création. » Le premier jour de sa première création est consigné dans la Génèse qui nous fait voir en Dieu le premier industriel du monde. Les choses se passent tout autrement que ne le pense

Digitized by Google

— 40 AI. Proudhon. Au moment même où la civilisation commence, la production commence à se fonder sur l'antagonisme des ordres, des états, des classes, enfin sur l'antagonisme du travail accumulé et du travail immédiat. Pas d'antagonisme, pas de progrès. C'est la loi que la civilisation a suivie jusqu'à nos jours. Jusqu'à présent les forces productives se sont développées grâce à ce régime de l'antagonisme des classes. Dire maintenant que, parce que tous les besoins de tous les travailleurs étaient satisfaits, les hommes pouvaient se livrer à la création des produits d'un ordre supérieur, à des industries plus compliquées, ce serait faire abstraction de l'antagonisme des classes et bouleverser tout le développement historique. C'est comme si l'on voulait dire que, parce qu'on nourrissait des murènes dans des piscines artificielles, sous les empereurs romains, on avait de quoi nourrir abondamment toute la population romaine; tandis que, bien au contraire, le peuple romain manquait du nécessaire pour acheter du pain, et les aristocrates romains ne manquaient pas d'esclaves pour les donner en pâture aux murènes. Le prix des vivres a presque continuellement haussé, tandis que le prix des objets manufacturés et de luxe a presque continuellement baissé. Prenez l'industrie agricole elle-même : les objets les plus indispensables, tels que le blé, la viande, etc., haussent de prix, tandis que le coton, le sucre, le café, etc., baissent continuellement dans une proportion surprenante. Et même parmi les comestibles proprement dits, les objets de luxe, tels que les artichauts, les asperges, etc., sont aujourd'hui relativement à meilleur marché que les comestibles de première nécessité. A Digitized by Google

— 41 — notre époque, le superflu est plus facile à produire que le nécessaire. Enfin, à diverses époques historiques, les rapports réciproques des prix sont non-seulement différents, mais opposés. Dans tout le moyen âge, les produits agricoles étaient relativement à meilleur marché que les produits manufacturés ; dans le temps moderne ils sont en raison inverse. L'utilité des produits agricoles a-t-elle pour cela diminué depuis le moyen âge ? L'usage des produits est déterminé par les conditions sociales dans lesquelles se trouvent les consommateurs, et ces conditions elles-mêmes reposent sur l'antagonisme des classes. Le coton, les pommes de terre et l'eau-de-vie sont des objets du plus commun usage. Les pommes de terre ont engendré les épidémies ; le coton a chassé en grande partie le lin et la laine, bien que la laine et le lin soient en beaucoup de cas, d'une plus grande utilité, ne fût-ce que sous le rapport de l'hygiène ; l'eau-de-vie enfin, l'a emporté sur la bière et le vin, bien que l'eau-de-vie employée comme substance alimentaire, soit généralement reconnue comme un poison. Pendant tout un siècle les gouvernements luttèrent vainement contre l'opium européen ; l'économie prévalut, elle dicta des ordres à la consommation. Pourquoi donc le coton, la pomme de terre et l'eau-de-vie sont-ils les pivots de la société bourgeoise ? Parce qu'il faut, pour les produire, le moins de travail, et qu'ils sont par conséquent au plus bas prix. Pourquoi le minimum du prix * décide-t-il du maximum de la consommation ? Serait-ce par hasard à cause de l'utilité absolue de ces objets, de leur utilité intrinsèque, de leur utilité, en tant qu'ils corres-

Digitized by Google

— 42 — pondent de la manière la plus utile aux besoins de l'ouvrier comme homme, et uoii de iiiomme cumme ouvrier? INou, c'est parce que, dans une société fondée sur la misère, les produits les plus misérables ont la prérogative fatale de bel vir à i usage du plus grand iioiubre. Dire maintenant que, parce que les choses les moins coûteuses sontduu plus grand usage elles doivent être de la plus graude utilité, c'est dire que Tubage si répau du de i'eau-de-vie , à cause du peu de frais de sa production , est la preuve la plus concluante de son utilité^ c'est dire au prolétaire que la pomme de terre lui est plus salutaire que la viande \ c est accepter l'état de choses existant i c est faire enfin, avec M. Proudhon, Tapologie dune société sans la comprendre. Dans une société a venir, où l'antagonisme des classes aurait cessé, où il n'y aurait plus de classes, Tusage ne serait plus de'tcrniiiié par le minimutn du temps de production; mais le temps de production qu'on consacrerait à un objet serait déterminé par son degré d'utilité. Pour reveur a la thèse de M. Proudhon, du iiiuuieit que iè temps du travail nécessaire à la production d'un objet n'est point lexpression de son degré d'utilité, la va* ieui d'échange de ce même objet, déterminée d'avance par le temps du travail y fixé, ne saura jamais régler le juste rapport de i offre à la demande, cest-à*-dire le rapport de proportioQualité daus le seus que xM. Proudhon y attache pour le momeut. Ce n'est point la vente d'uu produit quelconque tu prix de ses frais de production, qui constitue «le rapport de proportionuahté » de l'oiirc a la demande, ou la quotité proDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.60% accurate

— 45 — portionnelle de ce produit relativement à l'ensemble de la production ; ce sont les variations de la demande et de l'offre qui désignent au producteur la quantité dans laquelle il faut produire une marchandise donnée , pour recevoir en échange au moins les frais de production. Et comme ces variations sont continuelles, il y a aussi mouvement continu de retraite et d'application des capitaux , quant aux différentes branches de l'industrie. ((Ce n'est qu'en raison de pareilles variations que les capitaux sont consacrés précisément dans la proportion requise, et non au delà, à la production des différentes marchandises pour lesquelles il y a demande. Par la hausse ou la baisse des prix, les profits s'élèvent au-dessus ou tombent au-dessous de leur niveau général . et par là les capitaux sont attirés ou détournés de l'emploi particulier qui vient d'éprouver l'un ou l'autre de ces variations. » — «Si nous portons les yeux sur les marchés des grandes villes, nous verrons avec quelle régularité ils sont pourvus de toutes sortes de denrées , nationales et étrangères, dans la quantité requise, et quelque différente qu'en soit la demande par l'effet du caprice , du goût , ou par les variations dans la population ; sans qu'il y ait souvent engorgement par un approvisionnement surabondant, ni cherté excessive par la faiblesse de l'approvisionnement comparée à la demande : On doit convenir que le principe qui distribue le capital dans chaque branche d'industrie, dans les proportions exactement convenables , est plus puissant qu'on ne le suppose en général.» (Ricardo, 1. 1, p. 105 et 108.) Si M. Proudhon accepte la valeur des produits comme déterminée par le temps du travail , il doit accepter également

Digitized by Google

- 44 — ment le mouvement oscillatoire, qui seul fait du temps du travail la mesure de la valeur. Il n'y a pas de « rapport de proportionnalité » tout constitué, il n'y a qu'un mouvement constituant. Nous venons de voir dans quel sens il est juste de parler de la « proportionnalité, » comme d'une conséquence de la valeur déterminée par le temps du travail. Nous allons voir maintenant comment cette mesure par le temps, appelée par M. Proudhon « loi de proportionnalité, » se transforme en loi de disproportionnalité. Toute nouvelle invention qui permet de produire en une heure ce qui a été produit jusqu'ici en deux heures déprécie tous les produits homogènes qui se trouvent sur le marché. La concurrence force le producteur à vendre le produit de deux heures à aussi bon marché que le produit d'une heure. La concurrence réalise la loi selon laquelle la valeur relative d'un produit est déterminée par le temps du travail nécessaire pour le produire. Le temps du travail servant de mesure à la valeur vénale, devient ainsi la loi d'une dépréciation continue du travail. Nous dirons plus. Il y aura dépréciation non-seulement pour les marchandises apportées sur le marché, mais aussi pour les instruments de production, et pour tout un atelier. Ce fait, Ricardo le signale déjà en disant : « En augmentant constamment la facilité de production, nous diminuons constamment la valeur de quelques-unes des choses produites auparavant. » (Théorie 11. p. 58.) Ceci va plus loin. Il voit, dans cette « valeur comptée » par le temps du travail, la source de toutes les contradictions de l'industrie et du commerce modernes. « La valeur mercantile, dit-il, est toujours fixée,

— 45 — eu dernière analyse, sur la quantité de travail nécessaire pour se procurer la chose évaluée : ce n'est pas celle qu'elle a actuellement coûté, mais celle qu'elle coûterait désormais avec des moyens peut-être perfectionnés ; et cette quantité, quoiqu'elle soit difficile à apprécier, est toujours établie avec fidélité par la concurrence... C'est sur cette base qu'est calculée la demande du vendeur aussi bien que l'offre de l'acheteur. Le premier affirmera peut-être que la chose lui a coûté dix journées de travail ; mais si l'autre reconnaît qu'elle peut désormais s'accomplir avec huit journées de travail, si la concurrence en apporte la démonstration aux deux contractants, ce sera à huit journées seulement que se réduira la valeur et que s'établira le prix du marché. L'un et l'autre contractant a bien, il est vrai, la notion que la chose est utile et qu'elle est désirée, que sans désir il n'y aurait point de vente ; mais la fixation du prix ne conserve aucun rapport avec l'utilité. » {Éludes j etc., t. II, p. 67, édit. de Bruxelles.) Il est important d'insister sur ce point, que ce qui détermine la valeur, ce n'est point le temps dans lequel une chose a été produite, mais le minimum de temps dans lequel elle est susceptible d'être produite, et ce minimum est constaté par la concurrence. Supposez un instant qu'il n'y ait plus de concurrence et par conséquent plus de moyen de constater le minimum de travail nécessaire pour la production d'une denrée, qu'en arrivera-t-il ? Il suffira de mettre à la production d'un objet six heures de travail, pour être en droit, d'après M. Proudhon, d'exiger en échange six fois autant que celui qui n'aura besoin qu'une heure à la production du même objet. Digitized by Google

— 46 — Au lieu d'un « rapport de proportionnalité », nous avons un rapport de disproportionnalité, si toutefois nous tenons à rester dans les rapports, bons ou mauvais. La dépréciation continue du travail n'est qu'un seul côté, qu'une seule conséquence de l'évaluation des denrées par le temps de travail. Le surassement des prix, la surproduction, et bien d'autres phénomènes d'anarchie industrielle, trouvent leur interprétation dans ce mode d'évaluation. Mais le temps du travail servant de mesure à la valeur, fait-il du moins naître la variété proportionnelle dans les produits qui charment tant M. Proudhon ? Toi au contraire, le monopole dans toute sa monotonie vient à sa suite envahir le monde des produits, de même qu'au vu et au su de tout le monde, le monopole envahit le monde des instruments de production. Il n'appartient qu'à quelques branches de l'industrie, comme à l'industrie cotonnière, de faire des progrès très-rapides. La conséquence naturelle de ces progrès, c'est que les produits de la manufacture cotonnière par exemple, baissent rapidement de prix ; mais à mesure que le prix du coton baisse, le prix du lin doit comparativement hausser. Qu'en arrive-t-il ? le lin sera remplacé par le coton. C'est de cette manière que le lin a été chassé de presque toute l'Amérique du Nord. Et nous avons obtenu, au lieu de la variété proportionnelle des produits, le règne du coton. Que reste-t-il de ce « rapport de proportionnalité ? » Rien que le vœu d'un honnête homme, qui voudrait que les marchandises se produisissent dans des proportions telles, qu'elles pussent se vendre à un prix honnête. De

The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate

— 47 — tout temps, les bous bourgeois et les écrouissies
pbiJauthropes se sont plu à former ce vœu inooeent. Laissons parler le
vieux Boi9^GuUUhert : « Le prix des deuréés, dit>il , doit toujours être
propùrHonné, n'y ayant que cette inteUigence qui les puisse faire vivre
ensemble, pour se donner à tout moment (voilà FecbaDgeabililc couliiiiuelle
de M. Proudboii), et recevoir réciproquement la naissance les unes des
autres... Gomme la richesse, donc, n*est que ce mélange continuel d'homme
à homme, de me'tier à métier, etc., c'est un aveuglement effroyable que
d'aller chercher la cause de la misère ailleurs que dans la cessation d'un
pareil commerce, arrivée par le de'raDgemeut des proportions dans les prix.
» {Dissertathn atir la nature des richesses, édit. Daire.) Écoutons aussi un
économiste moderne : « Une grande loi qu'on doit appliquer à la production,
cest là loi de la proportionnalité (the law of proportion), qui seule peut
préserver la continuité de la valeur L équivalent doit être garanti l outesies
uaiioiib ont essayé à des diverses époques, au moyen de nombreux
règlements et restrictions commerciales, de réaliser jusqu'à un certain
pointcetteloide la pi oporiioiinalite'r maislegoïsme, inhérent a la nature de l
homme, l a pQUSsé à bouleverser tout ce régime réglementaire. Une
production propor* tionnée [proporlionate production)^ ces! la réalisation
de la vérité euliere de la science de l économie sociale. » (W. Atkinson,
Prineiples of PoUtieal Eeonomy, London, 1840, p. 170-19^.) Fuit Troja.
Cette juste proportion entre loffre et la demande, qui recommence à faire
l'objet de tant de vœux, Digitized by Google

— 48 — a depuis longtemps cessé d'exister. Elle a passé à l'état de vieillesse. Elle n'a été possible qu'aux époques où les moyens de production étaient bornés, où le change s'agitait dans des limites extrêmement restreintes. Avec l'existence de la grande industrie, cette juste proportion dut cesser et la production est fatalement contrainte à passer, dans une succession perpétuelle, par les vicissitudes de prospérité, de dépression, de crise, de stagnation, de nouvelle prospérité, et ainsi de suite. Ceux qui, comme Sismondi, veulent revenir à la juste proportionnalité de la production, tout en conservant les bases actuelles de la société, sont réactionnaires, puisque, pour être conséquents, il doivent aussi vouloir ramener toutes les autres conditions de l'industrie des temps passés. Qu'est-ce qui maintenait la production dans des proportions justes ou à peu près ? C'était la demande qui commandait à l'offre, qui la précédait. La production suivait pas à pas la consommation. La grande industrie, forcée par les instruments mêmes dont elle dispose à produire sur une échelle toujours plus large, ne peut plus attendre la demande. La production précède la consommation, l'offre force la demande. Dans la société actuelle, dans l'industrie basée sur les échanges individuels, l'anarchie de la production, qui est la source de tant de misère, est en même temps la source de tout progrès. Ainsi de deux choses, l'une : Ou vous voulez les justes proportions des siècles passés avec les moyens de production de notre époque, alors vous êtes à la fois réactionnaire et utopiste. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

— 49 — Ou vous voulez le prof^{fr} sans Tanarchie : alors, pour conserver les forces productives, abandonnez les échanges individuels. Les échanges individuels ne s'accordent qu'avec la petite industrie des siècles passés, et sont collatéraux de « juste proportion, » ou bien encore avec la grande industrie et tout son cortège de misère et d'anarchie. D'après tout ce que nous venons de dire, la détermination du salaire par le temps du travail, c'est-à-dire la formule que M. Proudhon nous donne comme la formule régénératrice de l'avenir, n'est que l'expression scientifique des rapports économiques de la société actuelle, ainsi que Ricardo l'a clairement et nettement démontré bien avant M. Proudhon. Mais au moins l'application

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

— so son : Inquiry into the Principle of the Distribution of Wealth,
most conducive to human happiness 1827; T. E. Edmonds : Practical,
moral and political Economy, 1828; etc.^ etc., et quatre pages d'etc. Nous
nous contenterons de laisser parler un communifite anglais^ M. Bray. Nous
rapprocherons les passages décisifs de son ouvrage remarquable : Labour as
wages and Labour's remedy, Leeds, 1839, et nous nous y arrêterons assez
longtemps, d'abord parce que M. Bray est encore peu connu en France,
ensuite parce que nous croyons y avoir trouvé la de' des ouvrages passés,
présents et futurs de M. Proudhon. «Le seul moyen pour arriver à la vérité,
c'est d'aborder de front les premiers principes. Remontons tout d'un coup à
la source d'où les gouvernements mêmes dérivent. En allant ainsi à l'origine
de la chose, nous trouverons que toute forme de gouvernement . que toute
injustice sociale et gouvernementale provient du système social
actuellement en vigueur — de l'existence de la propriété telle qu'elle existe
maintenant (the institution of property as it at present exists), et qu'ainsi,
pour mettre, à tout ça> mais, fin aux injustices et aux misères d'aujourd'hui,
il faut renverser de fond en comble l'état actuel de la société. . . En attaquant
les économistes sur leur propre terrain et avec leurs propres armes, nous
éviterons l'absurde bavardage sur les divisionnaires et les théoriciens, qu'ils
sont toujours prêts à étaler. A moins de nier ou de désapprouver les vérités
et principes reconnus , sur lesquels ils fondent leurs propres arguments^ les
économistes ne pourront guère repousser les conclusions auxquelles nous
arrivons

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

Il — vous par cette méthode. (Bray, p. 17 ci4i.) C'est le travail seul qui donne de la valeur (It is labour alone which bestows value)... Chaque homme a un droit indubitable à tout ce que son travail honnête peut lui procurer. En s'appropriant ainsi les fruits de son travail, il ne commet aucune injustice à l'égard des autres hommes ; car il n'empiète point sur le droit de tout autre à agir de même... Toutes les idées de supériorité et d'infériorité, de maître et de salarié, naissent de ce qu'on a négligé les premiers principes, et qu'en conséquence l'inégalité s'est introduite dans la possession (and to the consequent rise of inequality of possessions). Aussi longtemps que cette inégalité sera maintenue, il sera impossible de déraciner de telles idées ou de renverser les institutions qui se fondent sur elles. Jusqu'à présent on a toujours le vain espoir de remédier à un état de choses qui est contre la nature, tel qu'il nous régit maintenant, en détruisant l'inégalité existante et en laissant subsister la cause de l'inégalité ; mais nous démontrerons bientôt que le gouvernement n'est pas une cause, mais un effet, qu'il ne crée pas, mais qu'il est créé, — qu'en un mot il est le résultat de l'inégalité dans la possession (the offspring of inequality of possessions), et que l'inégalité de possession est inséparablement liée au système social actuel. (Bray, p. 53, 56 et 57.) «Le système de l'égalité a pour lui non-seulement les plus grands avantages, mais aussi la stricte justice... Chaque homme est un anneau, et un anneau indispensable dans la chaîne des effets, qui prend son point de départ dans une idée, pour aboutir peut-être à la production d'une pièce de drap. Ainsi de ce que nos goûts ne sont pas

Digitized by Liu..- . «v.

— 5:2 — kn iJiémei» pour les diiléreûies professious, il ue faut pas conclure que le travail deTun doive être mieux rétribué que celui deTautre. Llnveoteurrecevra toujours, outre sa juste rccompeiise en argent, le tribut de noire admiration, que le génie seul peut obtenir de nous....

— 53 — tiou preoiière, il est évident que Técliaoge serait iojuste*
 Le chapelier frustrerait le bottier d'une journée de travail ; et s'il en agissait ainsi dans tous ses échanges, il recevrait contre le travail d'une demi-[^]année le produit de toute une année d'une autre personne. Jusquicî nous avons toujours suivi ce système d'e'change souvcraiiicLiicDt injuste : les ouvriet*s out donné au capitaliste le travail de toute une année en échange de la valeur d'une demi-année (the workmen have given ihe capilalist llic labour of a whole year, in exchange for the value of only half a year), — et c'est de là, et non pas d'une inégalité supposée dans les forces physiques et intellectuelles des individus, qu'est proveoue linégahte de richesse et de pouvoir. L'inégalité des échanges, la différence des prix dans les achats et les ventes, ne peut exister qu'à la condition qu'à tout jamais les capitalistes restent capitalistes et les ouvriers ouvriers, — les uns une classe de tyrans, les autres une classe d'esclaves.... Cette transaction prouve donc clairement que les capitalistes et les propriétaires ne font que donucr à l'ouvrier, pour son travail d'une semaine, une partie de la richesse qu'ils ont obtenue de lui la semaine d'avant, c'est-à-dire que pour quelque chose ils ne lui donnent rien (nothing for something)... La transaction entre le travailleur et le capitaliste est une vraie comédie ; dans le fait elle nest, en mainte circonstance, qu'un vol impudent quoique légal. (The whole transaction between the producer and the capitalist is a mere farce : it is, in fact, in thousands of instances, no other than a bai elaced ihou^li iegiu robbery). (Bray, p. 45, 48, 49 et 50.) u Le bénéfice de l'entrepreneur ne cessera jamais d'être ^ ..L o i.y Google

— u — une perle pour l'ouvrier — jusqu'à ce que les échanges entre les parties soient égaux; et les échanges ne peuvent être égaux aussi longtemps que la société est divisée entre capitalistes et producteurs, et que les derniers vivent de leur travail, tandis que les premiers s'enflent du profit de ce travail....

Il est clair, comme M. Bray, que vous aurez beau établir telle ou telle forme de gouvernement... que vous aurez beau prêcher au nom de la morale et de l'amour fraternel... la réciprocité est incompatible avec l'inégalité des échanges. L'inégalité des échanges, comme étant la source de l'inégalité des possessions, est l'ennemi secret qui nous devui e. (No reciprocity can exist where there are unequal exchanges. Inequality of exchanges, as being the cause of inequality of possessions, is the secret enemy of the workers.) » (Bray, p. 52.) « La considération du but et de la fin de la société m'autorise à conclure, que non-seulement tous les hommes doivent travailler et ainsi parvenir à pouvoir échanger, mais que des valeurs égales doivent s'échanger contre des valeurs égales. De plus, comme le bénéfice de l'un ne doit pas être une perte pour un autre, la valeur doit se déterminer par les frais de production. Pourtant nous avons vu, que sous le régime social actuel, le profit du capitaliste et de l'homme riche est toujours la propriété de l'ouvrier — que ce résultat doit inévitablement s'ensuivre, et que le pauvre reste abandonné entièrement à la merci du riche, sous chaque forme de gouvernement, aussi longtemps que l'inégalité des échanges subsiste — et que l'égalité des échanges ne peut être assurée que par un régime social. Digitized by Google

— m — qui reconnaisse ruoliversalite du travail... L'égalité des échanges ferait graduellement passer la richesse des mains (les capitalistes actuels dans celles des classes ouvrières. (Bray, p.Siet UU) (c Aussi longtemps que ce système de llnégalité des échanges sera en vigueur, les producteurs seront toujours aussi pauvres, aussi ignorants, aussi surchargés de travail, qu'ils le sont actuellement, quand même on aboUraUtouten les taxes, tous les impôts gouvernementaux. . . Tl n'y a qn*un changement total de système, llntrouction de l'égalité du travail et des échanges, qui puisse améliorer cet état de choses et assurer aux hommes la vraie égalité des droits... Les producteurs n'ont qu'à faire un effort — et cest par eux que tout effort pour leur propre salut doit être fait — et leurs chaînes seront hrisces à jamais. . . Comme but, Fégalité potitique est une erreur, elle est même une erreur comme moyen . {As an end, ihe poUHeal equality is there a failurej as a means, also, it is tkere a failure.) « Avec l'égalité des échanges, le profit de J'uo ne peut pas être la perte de Fautre : car tout échange n est plus qu'un simple transfert de travail et de richesse, il n'exige aucun sacrifice. Ainsi, sous no système social basé sur réalité des échanges, le producteur pourra encore arri* ver à la richesse au moyen de ses épargnes ; mais sa richesse ne sera plus que le produit accumulé de son propre travail. Il pourra échanger sa richesse ou la donner à d'au* lres ^ mais il lui sera impossible de rester riche, pour un temps un peu prolongé, après qui! aura cessé de travailler. Par Fégalité des échanges la richesse perd le pouvoir actuel de se renouveler et de se reproduire pour ainsi dire par elleDigitized by Gopgle

— S6 — même : elle ne pourra plus combler le vide que la consommation aura créé j car, à uioins d être reproduite par le travail, la richesse une fois consommée est perdue à jamais. Ce que nous appelons maintenant profits et intérêts ne pourra plus exister sous le régime des échanges égaux. Le producteur et le distributeur y seraient également rétribués et c'est la somme totale de leur travail qui servirait à déterminer la valeur de tout article créé et mis à la portée du consommateur... « Le principe de l'égalité dans les échanges doit donc, par sa nature même, amener de travail universel » (liray, p. 76, 88, 89, 92 et 109.) Après avoir réfiité les objections des économistes contre le communisme, M. Bray continue ainsi : (i Si un cbangementl de caractère est indispensable pour faire réussir un système social de communauté dans sa forme pai laite: si dun autre côté le régime actuel ne présente ni les circoostances, ni les tacilités voulues pour arriver à ce changement de caractère et préparer les hommes a un état meilleur que nous désirons tous : il est évident que les choses doivent de toute nécessité rester telles qu'elles sont, à moins qu'on ne découvre et n'applique un terme social préparatoire. — un mouvement qui participe du système actuel comme du système à venir (du système de la communauté), — une espèce de halte inter* médiaire, à laquelle la société puisse arriver avec tous ses excès et toutes ses folies, pour la quitter ensuite, riche de qualité et dattributs qui sont les conditions vitales du système de communauté. (Bray. p. 136.) '(Le mouvement tout entier n'exigerait que la coopéra^ ..L o i.y Google

— 57 tion dans sa forme la plus simple... Les frais de production détermineraient en toute circonstance la valeur du produit, et des valeurs égales s'en changeraient toujours contre des valeurs égales. De deux personnes ^ dont l'une aurait travaillé une semaine entière, et l'autre une demi-semaine, la première recevrait le double de la rémunération de l'autre : mais ce surplus de paie ne serait pas donné à l'un aux dépens de l'autre : la perte encourue par le dernier ne tomberait en aucune manière sur le premier. Chaque personne échangerait le salaire qu'elle aurait individuellement reçu contre des objets de la même valeur que son salaire, et, en aucun cas, le profit réalisé par un homme ou dans une industrie ne constituerait la perte d'un autre homme ou d'une autre branche d'industrie. Le travail de chaque individu serait la seule mesure de ses profits et de sa perte... «... Au moyen de comptoirs (booths of trade) généraux et locaux, on déterminerait la quantité de différents objets exigée pour la consommation, et la valeur relative de chaque objet en comparaison avec les autres (le nombre d'ouvriers à employer dans les différentes branches de travail), en un mot, tout ce qui tient à la production et à la distribution sociale. Ces opérations se feraient, pour une nation, en aussi peu de temps et avec autant de facilité qu'elles se font, sous le régime actuel, pour une société particulière... Les individus se grouperaient en familles, les familles en communes, comme sous le régime actuel... on n'abolirait pas même directement la distribution de la population dans la ville et la campagne, toute mauvaise qu'elle est. Dans cette association, chaque individu continuerait de jouir de la liberté qu'il possède maintenant d'ici ^ à là ^ Lo Ly

Google

— 58 — cumuler autant que bon lui semble, et de faire de ces accumulations l'usage qu'il jugerait convenable... Notre société sera pour ainsi dire une grande société par actions, composée d'un nombre infini de plus petites sociétés par actions, qui toutes travaillent, produisent et distribuent leurs produits sur le pied de la plus parfaite égalité... Notre nouveau système de société par actions, qui n'est qu'une concession faite à la société actuelle, pour arriver au communisme, établie de manière à faire coexister la propriété individuelle des produits avec la propriété en commun des forces productives, fait dépendre le sort de chaque individu de sa propre activité, et lui accorde une part égale dans tous les avantages fournis par la nature et le progrès des arts. Par là elle peut s'appliquer à la société telle qu'elle existe, et la préparer à des changements ultérieurs.» (Bray, p. 158, 160, 162, 168, 194 et 199.) Nous avons plus que quelques mots à répondre à M. Bray, qui, bien malgré nous et en dépit de nous, se croit avoir supplanté M. Proudhon, à cela près que M. Bray, loin de vouloir posséder le dernier mot de l'humanité, propose seulement les mesures qu'il croit bonnes pour une époque de transition entre la société actuelle et le régime de la communauté. Une heure de travail de Pierre s'échange contre une heure de travail de Paul. Voilà l'axiome fondamental de M. Bray. Supposons que Pierre a douze heures de travail devant lui et que Paul n'en a que six : alors Pierre ne pourra faire avec Paul qu'un échange de six contre six. Pierre aura par conséquent six heures de travail de reste. Que fera-t-il de ces six heures de travail? Digitized by Google

~ 59 — Ou il n'en fera rien . c'est-à-dire qu'il aura travaillé six heures pour rien ; ou bien il chômera six autres heures pour se mettre en équilibre; ou bien encore, et c'est là sa dernière ressource , il donnera à Paul ces six heures, dont il n'a que faire , par-dessus le marché. Ainsi^ au bout du compte, qu'est-ce que Pierre aura gagné sur Paul? Des heures de travail, non. Il n'aura gagné que des heures de loisir ^ il sera forcé de faire le fainéant six heures durant, fit pour que ce nouveau droit de fainéantise soit non-seulement goûté, mais encore prise dans la nouvelle société, il faut que celle-ci trouve sa plus haute félicité dans la paresse, et que le travail lui pèse comme une chaîne dont elle devra se débarrasser coûte que coûte. Et encore, pour revenir à notre exemple, si ces heures de loisir que Pierre a gagnées sur Paul étairat un gain réel ! Mais non. Paul, en commençant par ne travailler que six heures, arrive par un travail régulier et r^é au résultat que Pierre n'obtient qu'en commen^nt par un excès de travail. Chacun voudra être Paul : il y aura concurrence pour conquérir la place de Paul , concurrence de paresse. £b bien ! l'échange de quantités égales de travail que nous a-t-il donné? Surproduction, déprédation, excès de travail suivi de chômage, enfin les rapports économiques tels que nous les voyons constitués dans la société actuelle , moins la concurrence de travaO. Mais non, nous nous trompons. Il y aura encore un expédient qui pourra sauver la société nouvelle , la société des Pierre et des Paul. Pierre mangera tout seul le produit des six heures de travail qui lui restent. Mais du moment qu'il n'a plus à échanger pour avoir produit, il n'a pas non

- 60 — puits à produire pour échanger, et toute la supposition d'une société fondée sur l'échange et la division du travail tomberait. On aura sauvé la légalité des échanges par cela même que les échanges auront cessé d'exister : Paul et Pierre en viendraient à l'état de Robinson. Donc, si l'on suppose tous les membres de la société travailleurs immédiats, l'échange de quantités égales d'heures de travail n'est possible qu'à la condition qu'on soit convenu d'avance du nombre d'heures qu'il faudra employer à la production matérielle. Mais une telle convention nie l'échange individuel. Nous arriverons encore à la même conséquence, si nous prenons pour point de départ, non plus la distribution des produits crées, mais l'acte de la production. Dans la grande industrie, Pierre n'est pas libre de fixer lui-même le temps de son travail, car le travail de Pierre n'est rien sans le concours de tous les Pierre et de tous les Paul qui forment l'atelier. C'est ce qui explique fort bien la résistance opiniâtre que les fabricants anglais opposèrent au *half-day* de deux heures accordée aux femmes et aux enfants devait également entraîner une diminution de temps de travail pour les adultes. Il est dans la nature de la grande industrie que le temps du travail soit égal pour tous. Ce qui est aujourd'hui le résultat du capital et de la concurrence des ouvriers entre eux, sera demain, si vous retranchez le rapport du travail au capital, le fait d'une convention basée sur le rapport de la somme des forces productives à la somme des besoins existants. Mais une telle convention est la condamnation de la

- C'est le change individuel, et nous voilà encore arrivés à nuire premier résultat. Dans le principe, il n'y a pas d'échange des produits, mais échange des travaux qui concourent à la production. C'est du mode d'échange des forces productives que dépend le mode d'échange des produits. En général, la forme de l'échange des produits correspond à la forme de la production. Changez la dernière, et la première se trouvera changée en conséquence. Aussi voyons-nous dans l'histoire de la société le mode d'échanger les produits se régler sur le mode de les produire. L'échange individuel correspond aussi à un mode de production déterminé, qui lui-même répond à l'antagonisme des classes. Ainsi pas d'échange individuel sans antagonisme des classes. Mais les consciences honnêtes se refusent à cette évidence. Tant qu'on est bourgeois, on ne peut faire autrement que de voir dans ce rapport d'antagonisme un rapport d'harmonie et de justice éternelle, qui ne permet à personne de se faire valoir aux dépens d'autrui. Pour le bourgeois, l'échange individuel peut subsister sans antagonisme des classes : pour lui ce sont deux choses tout à fait disparates. L'échange individuel, comme se le figure le bourgeois, est loin de ressembler à l'échange individuel tel qu'il se pratique. M. Bray fait de l'illusion de l'honnête bourgeois idéal qu'il voudrait réaliser. En épurant l'échange individuel, en le débarrassant de tout ce qu'il y trouve d'éléments antagonistes, il croit trouver un rapport ^{égalitaire} » qu'il faudrait faire passer dans la société. M. Bray ne pense pas que ce rapport égalitaire, cet

The text on this page is estimated to be only 25.02% accurate

— 62 — idéal correctif, qu'il voudrait appliquer au monde, a est lui-même que le reflet du monde actuel, et qu'il est par conséquent totalement impossible de reconstituer la société sur une base, qui n'en est qu'une ombre embellie. A mesure que l'ombre redevient corps, on s'aperçoit que ce corps, loin d'être la transfiguration rêvée, est le corps actuel de la société.

* M. Proudhon. AV9UCATI0» M & A Ml SU MMVOaVlOMIAUSÉS M TAUMV&. A) La monnaie, « L'or et l'argent sont les premières marchandises dont la valeur soit arrivée à sa constitution. » L'or et l'argent sont les premières applications de la «valeur constituée» ... par M. Proudhon. Et comme M. Proudhon constitue les valeurs des produits en les déterminant par la quantité comparative de travail exigée, la seule chose qu'il avait à faire était de prouver que les variations survenues dans la valeur de l'or et de l'argent s'expliquent toujours par les variations du temps de travail qu'il faut pour les produire. M. Proudhon n'y songe pas. Il ne parle pas de l'or et de l'argent comme marchandise, il en parle comme monnaie. * Comme toute autre monnaie. M. Bray a trouvé ses partisans qui se sont laissés tromper aux apparences. On a fondé à Londres, à Sheffield, à Leeds et dans beaucoup d'autres villes en Angleterre, (les «Bourses du travail» ou *Trade Unions*). Ces bazars, après avoir absorbé de très considérables sommes, ont donné lieu à des scandales. On en a perdu le goût pour toujours : avis à M. Proudhon!

Digitized by Google

— 63 — Toute sa logique, si logique il y a, consiste à escamoter la qualité qu'ont l'or et l'argent de servir de monnaie, au bénéfice de toutes les marchandises qui ont la qualité d'être évaluées par le temps du travail. Décidément il y a plus de naïveté que de malice dans cet escamotage. Un produit utile, étant évalué par le temps de travail nécessaire à le produire, est toujours acceptable en échange. Témoin, se'crie M. Proudhon, l'or et l'argent, qui se trouvent dans mes conditions voulues «d'échangeabilité. »

Donc l'or et l'argent — c'est la valeur arrivée à l'état de constitution, c'est la incorporation de l'idée de M. Proudhon. Il est on ne peut plus heureux dans le choix de son exemple. L'or et l'argent, outre la qualité qu'ils ont d'être une marchandise, évaluée comme toute autre marchandise par le temps du travail, ont encore celle d'être agent universel d'échange, d'être monnaie. En prenant maintenant l'or et l'argent comme une application de la valeur constituée par le temps du travail, rien de plus facile que de prouver que toute marchandise dont la valeur sera constituée par le temps du travail sera toujours échangeable, sera monnaie. Une question toute simple se présente à l'esprit de M. Proudhon. L'or et l'argent, pourquoi ont-ils le privilège d'être le type de la «valeur constituée?» « La fonction particulière que l'usage a dévolue aux métaux précieux de servir d'agent au commerce est purement conventionnelle, et toute autre marchandise pourrait, moins commodément peut-être, mais d'une manière aussi authentique, remplir ce rôle : les économistes le reconnaissent et l'on en cite plus d'un exemple. Quelle est donc la raison Digiiizca by Liu^.' .

^ 64 de cette préférence généralement accordée aux métaux. pour servir de monnaie, et comment s'explique cette spécialité des fonctions, sans analogue dans l'économie politique, de l'argent?... Or, est-il possible de rétablir la série d'où la monnaie semble avoir été détachée, et par conséquent de ramener celle-ci à son véritable principe?» Déjà en posant la question en ces termes, M. Proudhon a supposé la monnaie. La première question, qu'il aurait dû se poser, c'est de savoir pourquoi, dans les échanges tels qu'ils sont constitués actuellement, on a dû individualiser pour ainsi dire la valeur (la rendre capable en soi d'être un agent spécial d'échange. La monnaie, ce n'est pas une chose, c'est un rapport social. Pourquoi le rapport de la monnaie est-il un rapport de la production, comme tout autre rapport économique, tel que la division du travail, etc. ? Si M. Proudhon s'était bien rendu compte de ce rapport, il n'aurait pas vu dans la monnaie une exception, un membre détaché d'une série inconnue ou à retrouver. Il aurait reconnu, au contraire, que ce rapport est un anneau, et, comme tel, intimement lié à tout enchaînement des autres rapports économiques, et que ce rapport correspond à un mode de production déterminé, ni plus ni moins que l'échange individuel. Que fait-il, lui? Il commence par détacher la monnaie de l'ensemble du mode de production actuel, pour en faire plus tard le premier membre d'une série imaginaire, d'une série à retrouver. Une fois qu'on a reconnu la nécessité d'un agent particulier d'échange, c'est-à-dire la nécessité de la monnaie, alors il ne s'agit plus que d'expliquer pourquoi cette fonction... L'ouvrage de Google

— m — lion particulière est dévolue à For et à l'argent plutôt qu'à toute autre marchandise. C'est là une question secondaire qui ne s'explique plus par l'enchaînement des rapports de production, mais par les qualités spécifiques inhérentes à l'or et à l'argent comme matière. Si, d'après tout cela, les économistes dans cette occasion «se sont jetés hors du domaine de la science, s'ils ont fait de la physique, de la mécanique, de l'histoire, etc., » comme le leur reproche M. Proudhon, ils n'ont fait que ce qu'ils devaient faire. La question n'est plus du domaine de l'économie politique. «Ce qu'aucun des économistes, dit M. Proudhon, n'a ni vu ni compris, c'est la raison économique qui a déterminé, en faveur des métaux précieux, la faveur dont ils jouissent. » La raison économique que nul, et pour cause, n'a ni vue ni comprise, M. Proudhon la voit, la comprend et lègue à la postérité. « Or ce que nul n'a remarqué, c'est que, de toutes les marchandises, l'or et l'argent sont les premières dont la valeur soit arrivée à la constitution. Dans la période patriarcale, l'or et l'argent se marchandaient encore et s'échangeaient en lingots, mais déjà avec une tendance visible à la domination et avec une préférence marquée. Peu à peu les souverains s'en emparent et y apposent leur sceau : et de cette consécration souveraine naît la monnaie. C'est à-dire la marchandise par excellence, celle qui, nonobstant toutes les secousses du commerce, conserve une valeur proportionnelle déterminée et se fait accepter en tout paiement... Le trait distinctif de l'or et de l'argent vient, je le répète, de ce que, grâce à leurs propriétés métalliques, aux diffi-

The text on this page is estimated to be only 26.64% accurate

— 66 — cultes de leur production , et surtout à l'intervention de l'autorité publique, ils ont de bonne heure conquis, comme marchandises, la fixité et l'authenticité. » Dire que, de toutes les marchandises, l'or et l'argent sont les premières dont la valeur soit arrivée à la constitution , c'est dire, après tout ce qui précède, que l'or et l'argent sont les premières arrivées à l'état de monnaie. Voilà la grande révélation de M. Proudhon , voilà la vérité que Quid n'avait découverte avant lui. Si , par ces mots, M. Proudhon a voulu dire que l'or et l'argent sont des marchandises pour la production (lesquelles le temps a été connu plus tôt que pour toutes les autres, ce serait encore une de ces suppositions dont il est si prompt à gratifier ses lecteurs. Si nous voulions nous en tenir à cette érudition patriarcale, nous dirions à M. Proudhon que le temps nécessaire pour produire les objets de première nécessité, tels que le fer, etc., a été connu en premier lieu. Nous lui ferons grâce de la rareté classique d'Adam Smith. Mais, après tout cela, comment M. Proudhon peut-il encore parier de la constitution d'une valeur, puisqu'une valeur n'est jamais constituée toute seule? Elle est constituée, non pas par le temps qu'il faut pour la produire toute seule , mais par rapport à la quantité de tous les autres produits qui peuvent être créés dans le même temps. Ainsi la constitution de la valeur de l'or et de l'argent suppose la constitution déjà toute donnée d'une foule d'autres produits.

— 67 — u valeur constilucen de M. Proudhon qui est arrivée , dans ror et l'argeot, à Tétat de monnaie. Examinons maintenant de plus près ces raisons économiques, qui daprc5 M. Proudhon ont vain à Tor et à l'argent Tavantage d être érigés en monnaie plus lot que tous les autres produits, en passant par Tétat constitutif de la valeur. Ces raisons économiques sont : la u tendance visible à la domination,» la «préférence marquée» déjà dans «la pniodi' [Kniiarcalc , > et autres circonlocutiojis du fait mémo, qui augujeulent la diillcultë, puisqu elles multiplient le fait en multipliant les incidents que M. Proudhon fait survenir pour expliquer le fait. M. Pruiulliou u a pas encore c'puisé toutes les raisons prétendues économiques. En voici une d*une force souveraine, irrésistible : « C est de la consécralion souveraine que naît la monnaie : les souverains s'emparent de Tor et de l'argent et y apposent leur sceau. » Ainsi le bon plaisir des souverains est, pour M. Proudhon , la raison suprême en économie politique 1 Vraiment, il faut être dépourvu de toute connaissance historique pour ignorer que ce sont les souverains qui . de tout temps, ont subi les conditions économiques, mais que ce ne sont jamais eux qui leur ont fait la loi. La législation tant politique que civile ne fait que prononcer, verbaliser le vouloir des rapports économiques. Le souverain s'est*il emparé de Tor et de Targent, pour en faire les agents universels d'échange, en y imprimant son sceau, ou ces agents universels d échange ne se sont-ils pas plutôt emparés du souverain en le forçant de leur imDigitized by Google

— 68 — primer son sceau et de leur donner une consécration poillique? L'empreinte qu'on a donné et qu'on donne à l'argent ce n'est pas celle de sa valeur, c'est celle de son poids. La Gxité et raiitheï) licite dont parle M. Proudhon ne s'appliquent qu'au titre de la monnaie, et ce titre indique combien il y a de matière métallique dans un morceau d'argent monnayé. » La seule valeur intrinsèque du marc d'argent, dit Voltaire avec le bon sens qu'on lui connaît, est un marc d'argent, une demi-livre du poids de huit onces. Le poids et le titre font seuls cette valeur intrinsèque. » (Voltaire, *Système de Law*,) Mais la question : Combien vaut une once d'or et d'argent? n'en subsiste pas moins. Si un cachemire du magasin du Grand Commerce portait la marque de fabrique : *Paris*, cette marque de fabrique ne vous dirait pas encore la valeur du cachemire. Il resterait toujours à savoir combien vaut la laine. « Philippe I^{er}, roi de France, dit M. Proudhon, mêle à la livre tournois de Charlemagne un tiers d'alliage, s'imaginant que lui seul ayant le monopole de la fabrication des monnaies, il peut faire ce que fait tout commerçant ayant le monopole d'un produit. Qu'était-ce en effet que cette altération des monnaies tant reprochée à Philippe et à ses successeurs? Un raisonnement très-juste, au point de vue de la routine commerciale, mais très-faux en science économique, savoir que l'offre et la demande ont la règle des valeurs, ou peut, soit en produisant une rareté factice, soit en accaparant la fabrication, faire monter l'estimation et partant la valeur des choses, et que cela est vrai de l'or et de l'argent comme du blé, du vin, de Thuile, du tabac. Cepen

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.56% accurate

- 69 — dant la fraude de Philippe ne fut pas plutôt soupçonnée que sa monnaie fut réduite à sa juste valeur et qu'il perdit eo même temps, ce qu'il ayalt cru gagner sur ses sujets. Même chu:>e arriva a la suite de toutes les tentatives analogues. » D'abord il a été démontré^ maintes et maintes fois, que si le prince s avise d altérer la monnaie, c est lui qui y perd. Ce qu il a gagné en une seule fois par la première émis* sion, il le perd autant de fois que les monnaies falsifiées lui rentrent saus ia forme d impôts, etc. Mais Philippe et ses successeurs ont su se mettre plus ou moins a iabri de cette perte, car, une fois la monnaie altérée mise en tiixiilaàoi .
iii> Il a\ aient rien de plus pressé à taire (Que d ordonner une relbnte générale des monnaies sur laucieu pied. Et puis d'ailleuib, si Pliilippe I'^ avait véritablement raisonne comme M. Proudbon, Pbiiippe n'aurait pas bien raisonné « au point de vue commercial.» Ni Philippe I" ni M. Proudhon ne foni pi eiivc de génie mercantile , quand ils s imagineot qu on peut altérer la valeur de Tôt aussi bien que celle de toute autre marchandise par la seule raison que leui valeur est déterminée par le rapport de i oQ're a la demande. Si le roi Philippe avait ordonné qu'un muid de blé s appelât désormais deux rauids de blé, le roi aurait été un escroc, il aurait trompé tous les rentiers, tous les gens qui avaient à recevoir cent muids de blé ; il aurait été la cause que tous ces gens-là, au lieu de recevoir cent nuiids de blé, n en auraient reçu que cinquante. Supposez le roi débiteur décent muids de blé, il n'en aurait eu à payer Digitized by Gopgle

- 70 que Liiiquaiite. iMais dans le commerce cent muids
 iiauraieut jamais valu plus de cioquante. En changeant le nom oo De cliaoge
 pas ia chose. La quantité de ble', soit offerte , soit demandcc , ne sera lii
 diiiinuée ni augmentée par ce seul changement de noms. Ainsi, le rapport
 de l'offre à la demande étant également le même maigre cette alle'ration de
 noms, le prix du ble' ne subira aucune altcration réelle. En parlant de ioifre
 et de la demande des choses, on ne parle pas de l'offre et de la demande du
 nom des choses. Philippe n'était pas faiseur d or ou d'argent, comme dit M.
 Proudhon; il était faiseur du nom des monnaies. Faites passer yos
 cachemires français pour des cachemires asiatiques, il est possible que vous
 ti'ompiez un acheteur ou deux; mais la fraude une fois connue , vos soi-
 disant cachemires asiatiques descendront au prix des cachemires français.
 En donnant une fausâe étiquette a l or et à l'argent , le roi Philippe 1^{^^} ne
 pouvait faire des dupes que tant que la fraude n'était pas connue. Comme
 tout autre boutiquier, il trompait ses pratiques par une fausse qualification
 de la marchandise : cela ne pouvait durer qu'un temps. Tôt ou tard il devait
 subir la rigueur des lois commerciales. Est-ce là ce que M. Proudhon
 voulait prouver? Non. D après lui, ccsl du souverain, et non du commerce,
 que l'argent reçoit sa valeur. Et qu'a-t-il prouvé effectivement? Que le
 commerce est plus souverain que le souverain. Que le souverain ordonne
 qu'un marc soit désormais deux mares, le commerce vous dira toujours
 qoe*ce\$ deux marcs ne valent que le marc d'auparavant. Mais pour cela la
 question de la valeur déterminée par Digitized by Google

— 71 — la quaulilc de travail u'a pas lait un pas. Il reste toujours à décider si ces deux marcs, redeveous le marc d'auparavant, sont détermines par les frais de production ou par la loi de roûre et de la demande? M. Proudhon continue :

— 72 —

1 Nous avons vu, l'exemple de l'argent comme application de la valeur passée à l'état de constitution, n'avait été choisi par M. Proudhon que pour faire passer en contrebande toute sa doctrine de l'échangeabilité, c'est-à-dire pour démontrer que toute marchandise évaluée par ses frais de production doit arriver à l'état de monnaie. Tout cela serait bel et bon, n'était l'inconvénient que précisément l'or et l'argent, en tant que monnaie, sont de toutes les marchandises les seules qui ne soient pas déterminées par leurs frais de production: et cela est tellement vrai, que dans la circulation elles peuvent être remplacées par le papier. Tant qu'il y aura une certaine proportion observée entre les besoins de circulation et la quantité de monnaie émise, que ce soit de la monnaie en papier, en or, en platine ou en cuivre, il ne pourra pas être question d'une proportion à observer entre la valeur intrinsèque (les frais de production) et la valeur nominale de la monnaie. Sans doute, dans le commerce international, la monnaie est déterminée, comme toute autre marchandise, par le temps du travail. Mais c'est qu'aussi l'or et l'argent passés dans le commerce international sont des moyens d'échange comme produit et non comme monnaie, c'est-à-dire que l'or et l'argent perdent ce caractère de « fixité et d'authenticité, » de « consécration souveraine, » qui forment pour M. Proudhon leur caractère spécifique. Ricardo a si bien compris cette vérité, qu'après avoir basé tout son système sur la valeur déterminée par le temps du travail, et qu'après avoir dit : « L'or l'argent, ainsi que toutes les autres marchandises, n'ont de valeur qu'à proportion de la quantité de travail nécessaire pour les produire »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

— 73 — (aiic arriver au marche, » il ajoute nëanmoius que ia valeur de ia monnaie n'est pas déterminée par le temps de travail lixë dans sa matière, mais seulement par la loi de i ollre et de la demande. « Quoiijae ie papier n'ait point de valeur intrinsèque, cependant si i on en borne la quantité, sa valeur échangeable peut égaler la valeur d'une mojiliaie me'talliquc de la nième dénominalioii ou de lingots estimés eu espèces. C'est encore par le même principe, c'est-à-dire en bornant la quantité de la monnaie, que des pièces d'un bas titre peuvent circuler pour la même valeur qu'elles auraient eue si leur poids et leur titre étaient ceux fixés par la loi, et non d'après la valeur intrinsèque du meta! [Dur quelles contiendraient. Voilà pourquoi dans ihistoirc des monnaies anglaises nous trouvons que notre numéraire n'a jamais été déprécié dans la même proportion quil a e'te' ail ère. La raison en est qui! na jamais été multiplié en proportion de sa dépréciation. » (Ricardo, ioe, cit.) Voici ce qu observe J. ii. Sa) au sujet de ce passage de Hicardo : a Cet exemple devrait suffire, il me semble, pour con* vaincre l auLenr que la base de toute valeur est non pas la quantité de travail nécessaire pour faire une marchandise, mais ie besoin qu'on en a, balancé par sa rareté. » Ainsi la monnaie, qui pour Ricardo n est plus une valeur déterminée par le temps de travail, et que J.-B. Say prend à cause de cela pour exemple, afin de convaincre Ricardo que les autres valeurs ne sauraient pas non plus être déterminées par le temps de travail, cette monnaie, dis-je, prise par J.-B. Say pour exemple d'une valeur déDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate

— 74 — terminée exclusivement par Toffre et la demande, devient pour M. Proudhon l'exemple par excellence de la réalisation de la valeur constituée ... par le temps du travail. Pour en finir, si la monnaie n'est point une « valeur constituée » par le temps du travail, elle saurait bien moins encore avoir quelque chose de commun avec la juste « proportionnalité » de M. Proudhon. L'or et l'argent sont toujours échangeables, parce qu'ils ont la fonction particulière de servir comme agent universel d'échange, et nullement parce qu'ils existent dans une quantité proportionnelle à l'ensemble des richesses : ou pour mieux dire encore, ils sont toujours proportionnels parce que, seuls de toutes les marchandises, ils servent de monnaie, d'agent universel d'échange, quelle que soit leur quantité par rapport à l'ensemble des richesses. « La monnaie en circulation ne saurait jamais être assez abondante pour regorger ; car si vous en baissez la valeur, vous en augmenterez dans la même proportion la quantité, et en augmentant sa valeur vous en diminuez la quantité. » (Ricardo.) « Quel imbroglio que l'économie politique ! » s'écrie M. Proudhon. « Maudit or ! » s'écrie plaisamment un communiste (par la bouche de M. Proudhon). Autant vaudrait dire : Maudit froment, maudites vignes, maudits moutons ! car, « de même que l'or et l'argent, la valeur commerciale doit arriver à son exacte et rigoureuse détermination. » L'idée de faire arriver les moutons et les vignes à l'état de monnaie n'est pas neuve. En France, elle appartient au siècle de Louis XIV. A cette époque, l'argent ayant commencé à établir sa toute-puissance, on se plaignait de la

Digitized by Google

— 78 — dépréciait de toutes les autres marchandises, et on
appela!; de tous ses vœux le moment où « toute valeur commerciale »
pourrait arriver à son exacte et rigoureuse détermination, à l'état de monnaie.
Voici ce que nous trouvons déjà, dans Fiois-Guiliebert, l'un des plus anciens
économistes de la France : « L'argent alors, par cette survenue innombrable
de concurrents qui seront les denrées mêmes rétablies dans leurs justes
valeurs, sera rembarqué dans ses bornes naturelles. » {Économistes financiers
du XVIII^e siècle, p. 422, 2^e édit. Daire.) On voit que les premières
illusions de la bourgeoisie sont aussi ses dernières. B) L'excédant du
travail » « On lit dans des ouvrages d'économie politique cette hypothèse
absurde : Si le prix de toutes choses était doublé, * . Comme si le prix de
toutes choses n'était pas la proportion des choses, et qu'on pût doubler une
proportion, un rapport, une loi ! » (Proudhon, 1^{re}, p. 11.) Les économistes
sont tombés dans cette erreur, faute d'avoir su faire l'application de la « loi
de proportionnalité » et de la « valeur constituée. » Malheureusement, on lit
dans l'ouvrage même de M. Proudhon, t. 1^{er} », p. 110, cette hypothèse
absurde, que « si le salaire haussait généralement, le prix de toutes les
choses hausserait. » Au surplus, si l'on trouve dans des ouvrages
d'économie politique la phrase en question, on y trouve aussi son
explication. « Si l'on dit que le prix de toutes les marchandises hausse ou
baisse, on exclut tout » Digitized by Google

— 76 — jours riine ou laiirc des mai cliandises : la uiai chaudise exclue est en g n rai l argent ou le travail. » (Encyclo" ptedia M tr polUana or Universed Didkmary of Knowledge ^ vol. IV, à l'article Political Ecnomy^ by Senior, London^1836. Voyez aussi, sur cetteexpression, J.St.Mill, Esaays on some um^led question» of poUtkal eeonomy, London, 1844 et iooke ; .in history of pri es, c/c, London, 1838.) PassoDs DiainteDant à la mmde appUeation de ia « valeur constitue'e, » et d'autres proportionnalités dont le seul défaut est d être peu proportionnées; et voyons si M. Proudhoo y est plus heureux que dans la mon Hwtion des moutons. u lin axiome g n raicDieut admis par les économistes est que tout travail doit laisser un exc daot. Cette proposition est pour moi d*uDe vérité universelle et absolue : cest le corollaire de la loi de la proportionnalité, que ion peut regarder comme le sommaire de toute la science économique. Mais, fen demande pardon aux économistes, le principe que tout travaU doit laisser un excédant u a pas de sens dans leur théorie, et n'est susceptible d'aucune d monsiration, » (Proudhon.) Pour prouver que tout travail doit laisser un excédant, Hf . Proudhon personnifie la société; il en fait une aoc t t  personne^ société, qui n*est pas, tants*en faut, la société des personnes , puisqu'elle a ses lois à part, n ayant rien de commun avec les personnes dont se compose la société, et son «intelligence propre. » qui n'est pas Tintelligence du commun des hommes^ mais uue intelligence qui n a pas le sens commun. M. Proudhon reproche aux économistes de

Digitized by Google

— 77 — n'avoir pas compris la personnalité de cet être collectif. Nous aimons à lui opposer le passage suivant d'un économiste américain qui reproche aux autres économistes tout le contraire : « Une morale morale (moral utility), l'être grammatical (the grammatical being) nommé société a clé revêtu d'attributions qui n'ont d'existence réelle que dans l'imagination de ceux qui avec un mot font une chose... Voilà ce qui a donné lieu à bien des difficultés et à de déplorables méprises dans l'économie politique. » (Th. Cooper, *Lectures on the Elements of Political Economy*, Columbia, 1826). Le principe de l'excédant du travail, continue M. Proudhon, n'est vrai des individus que parce qu'il émane de la société, qui leur confère ainsi le bénéfice de ses propres lois. ^> M. Proudhon veut-il dire par là tout simplement que la production de l'individu social dépasse celle de l'individu isolé? Est-ce de cet excédant de la production des individus associés sur celle des individus non associés, que M. Proudhon entend parler? S'il en est ainsi, nous pourrions lui citer cent économistes qui ont exprimé cette simple vérité sans tout le mysticisme dont s'entoure M. Proudhon. Voici ce que dit, par exemple, M. Sadler : « Le travail combiné donne des résultats que le travail individuel ne saurait jamais produire. A mesure donc que l'humanité augmentera en nombre, les produits de l'industrie réunie excéderont de beaucoup la somme d'une simple addition calculée sur cette augmentation... Dans les arts mécaniques comme dans les travaux de la science, un homme peut actuellement faire plus dans un jour qu'un individu »

— 78 — individu isolé pendant toute sa vie. L'axiome des mathématiciens, que le tout est égal aux parties, n'est plus vrai, appliqué à notre sujet. Quant au travail, ce grand pilier de l'existence humaine {the great pillar of human existence}^ on peut dire que le produit des efforts accumulés excède de beaucoup tout ce que des efforts individuels et séparés peuvent jamais produire. » (T. Sadler, The law of population, London, 1830.) Revenons à M. Proudhon, L'excédant du travail, dit-il, s'explique par la société personne. La vie de cette personne suit des lois opposées aux lois qui font agir l'homme comme individu, ce qu'il veut prouver par des «/at(s. » ce La découverte d'un procédé économique ne peut jamais valoir à l'inventeur un profit égal à celui qu'il procure à la société... On a remarqué que les dépenses des chemins de fer sont beaucoup moins une source de richesses pour les entrepreneurs que pour l'État... Le prix moyen du transport des marchandises par le roulage est de 18 centimes par tonne et par kilomètre, marchandise prise et rendue en magasin. On a calculé qu'à ce prix une entreprise ordinaire de chemin de fer n'obtiendrait pas dix pour cent de bénéfice net, résultat à peu près égal à celui d'une entreprise de roulage. Mais admettons que la célérité du transport par chemin de fer soit à celle du roulage de terre comme 4 est à 1 : comme dans la société le temps est la valeur même, à égalité de prix le chemin de fer présentera sur le roulage un avantage de 400 pour 100. Cependant cet avantage énorme, très-réel pour la société, est bien loin de se réaliser dans la même proportion pour le voiturier, qui, tandis qu'il fait jouir la société d'une mieux

— 79 — value de 400 pour 100, ne retire pas, quoiqu'à lui, 10 pour cent. Supposons, en effet, pour rendre la chose encore plus sensible, que le chemin de fer porte son tarif à 25 centimes, celui du roulage restant à 18 : il perdra à l'instant toutes ses consignations. Expéditeurs, destinataires, tout le monde reviendra à la malbrouke, à la patache s'il le faut. On désertera la locomotive : un avantage social de 400 pour cent sera sacrifié à une perte privée de 35 pour cent. La raison de cela est facile à saisir : l'avantage qui résulte de la célérité du chemin de fer est tout social, et chaque individu n'y participe qu'en une proportion minime (n'oublions pas qu'il ne s'agit dans ce moment que du transport des marchandises), tandis que la perte frappe directement et personnellement le consommateur. Un bénéfice social égal à 400 représente pour l'individu, si la société est seulement d'un million d'hommes, quatre dix-millièmes; tandis qu'une perte de 35 pour cent pour le consommateur supposerait un déficit social de 55 millions. » (Proudhon.) Passe encore que M. Proudhon exprime une célérité mise au quadruple par 400 pour cent de la célérité primitive; mais qu'il mette en rapport les pour cent de célérité avec les pour cent du profit et qu'il forme une proportion entre deux rapports qui, pour être mesurés séparément par des pour cent, sont néanmoins incommensurables entre eux : c'est établir une proportion entre les pour cent et en laisser de côté les dénominations. Des pour cent sont toujours des pour cent. Dix pour cent et 400 pour cent sont commensurables; ils sont l'un à l'autre comme 10 est à 400. Donc, conclut M. Proudhon,

— 80 — un profit de 40 pour cent vaut 40 fois moins qu'une célérité quadruplée. Pour sauver les apparences, il dit que[^] pour la société, le temps est la valeur [time is money). Cette erreur provient de ce qu'il se rappelle confusément qu'il y a un rapport entre la valeur et le temps du travail, et il n'a rien de plus pressé à faire que d'assimiler le temps du travail au temps du transport, c'est-à-dire qu'il identifie les quelques chauffeurs, gardes de convoi et consorts, dont le temps de travail n'est autre que le temps de transport, avec la société tout entière. Pour le coup, voilà la célérité devenue capital, et en ce cas il a pleinement raison de dire : «Un bénéfice de 400 pour cent sera sacrifié à une perte de 5[^] pour cent.» Après avoir établi en mathématicien cette étrange proposition, il nous en donne l'explication en économiste. «Un bénéfice social égal à 400 représente pour 1 individu, si la société est seulement d'un million d'hommes, quatre dix-millièmes.» D'accord; mais il ne s'agit pas de 400, il s'agit de 400 pour cent, et un bénéfice de 400 pour cent représente pour un individu 400 pour cent, ni plus ni moins. Quel que soit le capital, les dividendes se feront toujours dans le rapport de 400 pour cent. Que fait M. Proudhon? Il prend les pour cent pour le capital, et comme il eût craint que sa confusion ne fut point assez manifeste, assez «sensible,» il continue : « Une perte de 35 pour cent pour le consommateur supposerait un déficit social de 33 millions. » Trente-trois pour cent de perte pour le consommateur restent 35 pour cent de perte pour un million de consommateurs. Comment ensuite M. Proudhon peut-il dire pertinemment que le déficit

— w social, dans le cas d'une perte de 35 pour cent, s'élève à 55 millions, quand il ne connaît ni le capital social ni même le capital d'un seul des intéressés? Ainsi il ne suffisait pas à M. Proudhon d'avoir confondu le capital et les pour cent; il se dépasse en identifiant le capital mis dans une entreprise et le nombre des intéressés. «Supposons en effet, pour rendre la chose encore plus sensible,» un capital déterminé. Un profit social de 400 pour cent) réparti sur un million de participants, intéressés chacun pour 1 franc, donne 4 francs de bénéfice par tête et non pas 0,0004^e comme le prétend M. Proudhon. De même une perte de 35 pour cent pour chacun des participants représente un déficit social de 550,000 francs, et non pas de 55 millions ($100 : 35 = 1,000,000 : 550,000$). M. Proudhon, préoccupé de sa théorie de la société personne, oublie de faire la division par 100; il obtient ainsi 550.000 francs de perte; mais 4 francs de profit par tête font pour la société 4 millions de francs de profit. Reste pour la société un profit net de 5,670,000 francs. Ce compte exact démontre tout juste le contraire de ce qu'a voulu démontrer M. Proudhon : c'est que les bénéfices et les pertes de la société ne sont point en raison inverse avec les bénéfices et les pertes des individus. Après avoir rectifié ces simples erreurs de pur calcul, voyons un peu les conséquences auxquelles on arriverait, si on voulait admettre pour les chemins de fer ce rapport de célérité et de capital, tel que M. Proudhon le donne, moins les erreurs de calcul. Supposons qu'un transport quatre fois plus rapide coûte quatre fois plus, ce transport ne donnerait pas moins de profit que le roulage qui 11

The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate

- 82 est quatre fois plus leot et coûte le quart des frais. Donc, si le roulage prend i8 centimes, le chemin de fer pourrait prendre 72 centimes. Ce serait selon la «rigueur mathéniaque» la conséquence des suppositions de M. Proud* hon, toujours moiub ses erreurs de calcul. Mais voila tout d'un coup qu i! nous dit que si, au lieu de 72 centimes, le chemin de fer n en prenait que 25^ il perdrait i llnstant toutes ses consignations. Décidément, il faut revenir a la malbrouke , à la patache même. Seulement, si nous avons un conseil à donner à M. Proudhon, c*est de ne pas oublier dans son uProyramim de rassocialiuu progressive a de &ire la division par 100. Mais, hélas! il nest guère à espérer que notre conseil soit écouté, car M. Proudhon est leileinenL ciichaiiLc de son calcul h progressif, » correspondant a « l association prop,ressive,» qu'il s écrit avec beaucoup d emphase : «Jai déjà fait voir au chapitre II, par la solution de lantinomie de la valeur, que ravanta^je de toute découverte utile est mcumparahlcment moindre pour l inventeur, quoi qu'il lasse, que pour la société; j'ai porté la démonstration sur ce point jusqu'à la rigueur maUwtiMtique! » Revenons à la fiction de la société personni, fiction qui n'avait d'autre but que de prouver la simple vérité que voici : Une iuveuiiuu nouvelle faisant produire avec la même quantité de travail une plus grande quantité de marchandises, fait baisser la valeur vénale du produit. La société fait donc un profil, non en obtenant plus de valeurs échangeables, mab en obtenant plus de marchandises pour la même valeur. Quant à l'inventeur , la concurrence fait tomber successivement son profit ju&qu au niveau général Digitized by Google

— 83 ~ des profits. M. Proudhon a-t-il prouvé cette proposition ainsi qu'il voulait le faire? Non. Cela ne l'empêche pas de reprocher aux économistes d'avoir manqué cette démonstration. Pour lui prouver le contraire, nous en citerons que deux : Ricardo et Lauderdale ; Ricardo, chef de l'école qui détermine la valeur par le temps du travail, Lauderdale, un des défenseurs les plus acharnés de la détermination de la valeur par l'offre et la demande. Tous les deux ont développé la même thèse. « En augmentant constamment la facilité de production, nous diminuons constamment la valeur de quelques-unes des choses produites auparavant, quoique par ce même moyen non-seulement nous ajoutions à la richesse nationale, mais que nous augmentions encore la faculté de produire pour l'avenir... Aussitôt qu'au moyen des machines, ou par nos connaissances en physique, nous forçons les agents naturels, à faire l'ouvrage que l'homme faisait auparavant, la valeur échangeable de cet ouvrage tombe en conséquence. S'il fallait dix hommes pour tourner un moulin à blé, et qu'on découvrit que par le moyen du vent ou de l'eau le travail de ces dix hommes pourrait être épargné, la farine qui serait le produit de l'action du moulin tomberait dès ce moment de valeur, en proportion de la somme de travail épargné; et la société se trouverait enrichie de toute la valeur des choses que le travail de ces dix hommes pourrait produire, les fonds destinés à l'entretien des travailleurs n'ayant pas éprouvé par là la moindre diminution. » (Ricardo.) Lauderdale, à son tour, dit : « Le profit des capitaux provient toujours de ce qu'ils Digiiiizca by Gu^.- .

— 84 — suppléent à une portion de travail que l'homme devrait faire de ses mains, ou de ce qu'ils accomplissent une portion de travail au-dessus des efforts personnels de l'homme et qu'il ne saurait exécuter lui-même. Le mince bénéfice que font en général les propriétaires des machines, comparé au prix du travail auquel elles suppléent, feront naître des doutes peut-être sur la justesse de cette opinion. Une pompe à feu, par exemple, tire en un jour plus d'eau d'une mine de charbon que ne pourraient en sortir sur leur dos trois cents hommes, même en s'aidant de baquets; et, il n'est pas douteux, qu'elle remplace leur travail à bien moins de frais. C'est ici le cas de toutes les machines. Le travail qui se faisait par la main de l'homme à laquelle elles sont substituées, elles doivent le faire à plus bas prix... Je suppose qu'un brevet soit donné à l'inventeur d'une machine qui fait l'ouvrage de quatre : comme le privilège exclusif empêche toute concurrence, hors celle qui résulte du travail des ouvriers, il est clair que le salaire de ceux-ci, dans toute la durée du privilège, sera la mesure du prix que l'inventeur doit mettre à ses produits : c'est-à-dire que, pour s'assurer de l'emploi, il exigera un peu moins que le salaire du travail auquel sa machine supplée. Mais à l'expiration du privilège, d'autres machines de même espèce s'établissent et rivalisent avec la sienne. Alors elle réglera son prix sur le principe général, le faisant dépendre de l'abondance des machines. Le profit des fonds employés..., quoiqu'il résulte d'un travail suppléé, se règle enfin, non par la valeur de ce travail, mais, comme dans tous les autres cas, par la concurrence entre les propriétaires des fonds; et le degré en est toujours fixé par la proportion de la Digiiizca by Liu^' .

— 85 — quantité des capitaux offerts pour cette fonction avec la demande qu'on en fait. » En dernier lieu donc , tant que le profit sera plus grand que dans les autres industries , il y aura des capitaux qui se jetteront sur l'industrie nouvelle, jusqu'à ce que le taux des bénéfices en soit descendu au niveau commun. Nous venons de voir que l'exemple du chemin de fer n'était guère propre à jeter quelque jour sur la fiction de la société personne. Néanmoins, M. Proudhon reprend hardiment son discours : « Ces points éclaircis, rien de plus aisé que d'expliquer comment le travail doit laisser à chaque producteur un excédant. » Ce qui suit maintenant appartient à l'antiquité classique. C'est un conte poétique fait pour délasser le lecteur des fatigues qu'il dû lui causer la rigueur des démonstrations mathématiques qui le précèdent. M. Proudhon donne à sa société la personne Je nom de Prométhée, dont il glorifie les hauts faits en ces termes ; « D'abord, Prométhée sortant du sein de la nature s'éveille à la vie dans une inertie pleine de charmes, etc. , etc. Prométhée se met à l'œuvre, et dès sa première journée, première journée de la seconde création, le produit de Prométhée, c'est-à-dire sa richesse, son bien-être, est égal à dix. Le second jour, Prométhée divise son travail, et son produit devient égal à cent. Le troisième jour et chacun des jours suivants , Prométhée invente des machines , découvre de nouvelles utilités dans les corps, de nouvelles forces dans la nature... A chaque pas que fait son industrie, le chiffre de sa production s'élève et lui

— 86 — dénonce un surcroît de félicité. Et puisque euiia, pour lui) coDsommer c'est produire, il est clair que chaque journée de consommation, n'emportant que le produit de la veille, laisse uu excédant de produit à la journée du lendemain. » Ce Prométhée de M. Proudhon est un drôle de person» nage, aussi iaibie en logique queu économie politique. Tant que Prométhée ne fait que nous enseigner la division du travail, l application des machines, Texploitation des forces naturelles et du pouvoir scientiique, multipliant les forces productives des hommes et donnant un excédant comparé à ce que produit le travail isolé , ce nouveau Prométhée n a que le malheur de venir trop tard. Mais dès que Prométhée se mêle de parler production et consommation, il devient réellement grotesque. Consommer, pour lui, c'est produire ; il consomme le lendemain ce qu'il a produit la veille ; c'est comme cela qu'il a toujours une journée d*avance; cette journée d'avance c'est son «excédant de travail. » Mais en consommant le lendemain ce qu'il a produit la veille, il faut bien que le premier jour, qui n'avait pas de veille , il ait travaillé pour deux journées , afin d'avoir dans la suite une journée d'avance. Comment Prométhée a-t-il gagné le premier jour cet excédant, alors qu'il n'y avait ni division de travail , ni machines , ni même d'autres connaissances des forces physiques que celle du feu? Ainsi la question, pour avoir été reculée «jusqu'au premier jour de la seconde création , » n'a pas fait un pas en avant. Cette manière d'expliquer les choses tient à la fois du g^ec et de l hébreu, elle est à la fois mystique et allégorique, elle donne parfaitement à M. Proudhon le droit de dire : «J'ai Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.72% accurate

— 87 — démontré par la théorie et par les faits le principe que tout travail doit laisser un excédant. » Les faits, c'est le fameux calcul progressif; la théorie, c'est le mythe de l'éternité. Mais, continue M. Proudhon, ce principe aussi certain qu'une proposition d'arithmétique, est loin encore de se réaliser pour tout le monde. Tandis que, par le progrès de l'industrie collective, chaque journée de travail individuel obtient un produit de plus en plus grand, et, par une conséquence nécessaire, tandis que le travailleur, avec le même salaire, devrait devenir tous les jours plus riche, il existe dans la société des états qui profitent et d'autres qui dépérissent. » En 1770, la population des royaumes-unis de la Grande-Bretagne était de 5 millions, et la population productive de 5 millions. Le pouvoir scientifique de la production égalait environ une population de 12 millions d'individus de plus; donc, en somme, il y avait 17 millions de forces productives. Ainsi le pouvoir productif était à la population comme 1 est à 3,4, et le pouvoir scientifique était au pouvoir manuel comme 4 est à 1. En 1840, la population ne dépassait pas 30 millions: la population productive était de 6 millions, tandis que le pouvoir scientifique montait à 650 millions, c'est-à-dire

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

— 88 drait poser la question que voici : Pourquoi l'ouvrier anglais de 1840 n'a-t-il pas été vingt-sept fois plus riche que celui de 1770? En posant une pareille question , on supposerait naturellement que les Anglais auraient pu produire ces richesses, sans que les conditions historiques dans lesquelles elles ont été produites, telles que : accumulation privée des capitaux , division moderne du travail , atelier automatique, concurrence anarchique. salariat , enûn tout ce qui est basé sur l'antagonisme des classes , eussent existé. Or, pour le développement des forces productives et de l'excédant de travail, cetaieniprécisément là les conditions d'existence. Donc il a fallu , pour obtenir ce développement des forces productives et cet excédant de travail , qu'il y eût des classes qui proûteot et d autres qui dépérissent. Qu'est-ce donc , en dernier lieu , que ce Prométhée ressuscité par M. Proudhon? C'est la société, ce sont les rapports sociaux basés sur l'antagonisme des classes. Ces rapports sont, non pas des rapports d'individu a Individu , mais d'ouvrier à capitaliste , de fermier à propriétaire foncier, etc. Effacez ces rapports, et vous aurez anéanti toute la société , et votre Prométhée n'est plus qu'un fantôme sans bras ni jambes, c'est-à-dire sans atelier automatique, sans division de travail ; manquant enfin de tout ce que vous lui avez donné primitivement pour lui faire obtenir cet excédant de travail. Si donc, dans ia théorie, il suffisait, connue le fait M. Froudhon , d'interpréter la formule de l'excédant de travail dans le sens de réalité, sans prendre garde aux conditions actuelles de la production , il devrait suffire, dans la pratique, de taire parmi les ouvriers une répartidigitized by Gopple

— 89 — lion égalitaire de toutes les richesses actuellement acquises, sans rien changer aux conditions actuelles de la production. Ce partage n'assurerait certes pas un grand degré de confort à chacun des participants. Mais M. Proudhon n'est pas aussi pessimiste qu'on pourrait bien le croire. Comme la proportionnalité est tout pour lui, il faut bien qu'il voie dans le fait que la richesse tout donne, c'est-à-dire dans la société actuelle, un commencement de réalisation de son idée favorite. « Mais partout aussi le progrès de la richesse, c'est-à-dire la proportionnalité des valeurs, est la loi dominante; et quand les économistes opposent aux plaintes du parti social le accroissement progressif de la fortune publique, et les adoucissements apportés à la condition des classes mêmes les plus malheureuses, ils proclament, sans s'en douter, une vérité qui est la condamnation de leurs théories. » Qu'est-ce, en effet, que la richesse collective, la fortune publique? C'est la richesse de la bourgeoisie, et non pas de chaque bourgeois en particulier. Eh bien ! les économistes n'ont fait autre chose que de démontrer comment, dans les rapports de production tels qu'ils existent, la richesse de la bourgeoisie s'est développée et doit s'accroître encore. Quant aux classes ouvrières, c'est encore une question non contestée que de savoir si leur condition s'est améliorée à la suite de l'accroissement de la richesse prétendue publique. Si les économistes nous citent, à l'appui de leur optimisme, l'exemple des ouvriers anglais occupés à l'industrie cotonnière, ils ne voient leur situation que dans les rares moments de la prospérité du commerce. Ces moments de prospérité sont aux époques de crise et de stagnation, dans

— 90 — la «juste proportionnalité» de 5 à 10. Mais peut-être aussi, en parlant d'amélioration, les économistes ont-ils voulu parler de ces millions d'ouvriers qui durent périr, aux Indes orientales, pour procurer au million et demi d'ouvriers occupés en Angleterre à la même industrie, trois années de prospérité sur dix. Quant à la participation temporaire à l'accroissement de la richesse publique, c'est différent. Le fait de participation temporaire s'explique par la théorie des économistes. Il en est la confirmation et nullement la «condamnation,» comme le dit M. Proudhon. S'il y avait quelque chose à condamner, ce serait certes le système de M. Proudhon, qui réduirait, ainsi que nous l'avons démontré, l'ouvrier au minimum de salaire malgré l'accroissement des richesses. Ce n'est qu'en le réduisant au minimum de salaire, qu'il y aurait fait une application de la juste proportionnalité des valeurs, de la «valeur constituée» — par le temps du travail. C'est parce que le salaire, par suite de la concurrence, oscille au dessus ou au dessous du prix des vivres nécessaires à la sustentation de l'ouvrier, que celui-ci peut participer tant soit peu au développement de la richesse collective, mais qu'il peut aussi périr de misère. C'est là toute la théorie des économistes qui ne se font pas illusion. Après ses longues divagations au sujet des chemins de fer, de Prométhée et de la nouvelle société à reconstituer sur la «valeur constituée.» M. Proudhon se recueille; l'émotion le gagne et il s'écrie d'un ton paternel : «J'adjure les économistes de s'interroger un moment, dans le silence de leur cœur, loin des préjugés qui les troublent et sans égard aux emplois qu'ils occupent ou qu'ils Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.02% accurate

— 91 — attendent, aux intérêts quiis desservent, aux suffrages qu'ils ambitionnent, aux distinctions dont leur vanité se beree : qu'ils disent si jusqu'à ce jour le principe que tout travail doit laisser un excédant leur était apparu avec cette chaîne de préliminaires et de conséquences que nous * avons soulevée. » Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

CHAPITRE 11. LA UÉTAPUÏSiQliE M L'ÉCOMOMII!:

i>OUÏlQU£. ^ ir*. LA MBTHOSS. Nous voici en pleine Allemagne i Nous allons avoir à parler métaphysique, luut en parlanl ëcoiioiiiiie politique. Et en ceci encore nous ne faisons que suivre les u contradictions » de M. Proudhon. Tout à Theure il nous forçait de parler anglais, de devenir fjous-mêaïc pabbablemciit anglais. Maintenant la scène cliange. M. Pi oudlion nous transporte dans notre chère patrie et nous force à reprendre notre qualilé d Allcuiaini mairie noub. Si TAngiais transforme les hommes en chapeaux, TAllemand transforme les chapeaux en idées. L'Anglais, cest Ricardo , riche banquier et économiste distingué : l'Allemand^ c cbt ilcgel, simple proic^scur de philosophie à i uui* versité de Berlin. Louis XV, dernier roi absolu, et qui représentait la décadence de la royauté française, avait attaché à sa perDigiiiizca by Liu^.' .

The text on this page is estimated to be only 27.10% accurate

— 93 — soime un médecin qui élail, lui, le premier économiste de la France. Ce médecia, cet économiste, représenlail le triomphe immineDtet sûr de la bourgeoisie;françai\$, Le docteur Que^nay a iaii de l'économie politique une science; il la résumée dans sou fameux u Tabkau économique, » Outre les mîHe et un commentaires qui ont paru sur ce tableau, uoiis en possédons un du docteur lui-même. C est l analyse du tableau économique^ » suivie de « sept ohservaUùm importanlê* » M. Proudhon est un autre docteur Qucsnay. Ccst le Qucusuay de la métaphysique de l'e'conomie politique. Or, la métaphysique, la philosophie tout. entière se résume, d'après Hegel, dans la méthode. Il nous faudra donc chercher à éolaircir la méthode de M. Proudhon , qui est pour le moins aussi ténébreuse que le Tableau économique. C'est pour cela que nous donnerons sept observations plus ou moins importantes. Si le docteur Proudhon n'est pas content de nos observations, eh bien, il se fera abbé Bandeau et donnera lui-même «l explication de la méthode économico-métaphysique. » Première olieerwallon* il Mous ne faisons point une histoire 6cioH t ordre dea tempe, mais sehn la sueeesmn. des idées. Les phases ou eaiégones économiques sont dans leur manifestation tantôt contemporaines, tantôt interverties... Les théories économiques n'en ont pas-moins leur sticcesstott logiqw et leur série dans ^entendement : c'est cet ordre que nous nous sommes flatté de découvrir. » (Proudhon, t. 1^*, p. Décidément, M. Proudhon a voulu faire peur aux FranDigitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 28.95% accurate

— 94 — çais, en leur Jelani à la face des phrases quasi hégéliennes. Nous avons donc affaire à deux hommes, d'abord à M. Proudhon, puis à Hegel. Comment M. Proudhon se dislingue-t-ii des autres éconoiiiiistCi> ? Et Hegel, quel rôle joue-t-îi dans Tceonomie politique de M. Proudhon? Les économistes expriment les rapports de la production bourgeoise, la division du travail, le cre'dit, la monnaie, etc., comme des catégories fixes, immuables, ëter* nelles. Bf . Proudhon, qui a devant lui ces catégories toutes runiieos, veut nous expliquer l'acte de lormation, la ge'ne'ration de ces catégories, principes, lois, idées, pensées. Les économistes nous expliquent comment on produit dans CCS u [Sports donnés, mais ce qu ils iic nous expiiiqucril pas, c'est comment ces rapports se produisent, c est-à-dire le mouvement historique qui les fait naître. M. Proudhon, ayant f)ris ces rapporis comme des principes, des catégories, des pensées abstraites, n'a qua mettre ordre dans ces pensées, qui se trouvent déjà alphabétiquement rangées à la lin de tout traité d économie politique. Les matériaux des économistes, c est la vie active et agissante des hommes ; les matériaux de M. Proudhon, ce sont les dogmes des économistes. Mais du moment quon ne poursuit pas le mouvement historique des rapports de la production, dont les catégories ne sont que l'expresseion théorique, du moment que Ton ne veut plus voir dans ces catégories que des idées, des pensées spontanées, indépendantes des rapports réels, on est bien forcé d'assigner comme origine à ces pensées le mouvement de la raison pare. Comment la raison pure, éternelle, impersonnelle fait-elle naitre ces pensées? Comment procède-t-eile pour les produire? Digitized by Google

— 95 Si nous avions l'impétuosité de M. Proudhon en fait de hégélianisme . nous dirions : Elle se distingue eu cUe-même d'elle-même. Qu'est-ce à dire? La raison impersonnelle n'ayant en dehors d'elle ni terrain sur lequel elle puisse se poser, ni objet auquel elle puisse s'opposer , ni sujet avec lequel elle puisse composer, elle se voit forcée de faire la culbute en se posant, en s'opposant et en composant — position , opposition . composition. Pour parler grec, nous avons la thèse, l'antithèse et la synthèse. Quant à ceux qui ne connaissent pas le langage hégélien . nous leur dirons la formule sacramentelle : la création , la négation de la négation. Voilà ce que parler veut dire. Ce n'est certes pas de l'ibère ^ n'en déplaise à M. Proudhon ; mais c'est le langage de cette raison si pure, se'parée de l'individu. Au lieu de l'individu ordinaire, avec sa manière ordinaire de parler et de penser, nous n'avons autre chose que cette manie're ordinaire de la pure, moins l'individu. Faut-il s'étonner que toute chose, en dernière abstraction , car il y a abstraction et non pas analyse , se présente à l'état de catégorie logique? Faut-il s'étonner qu'en laissant tomber peu à peu tout ce qui constitue l'individualisme d'une maison , qu'en faisant abstraction des matériaux dont elle se compose, de la forme qui la distingue, vous arriviez à n'avoir plus qu'un corps , — qu'en faisant abstraction des limites de ce corps vous n'ayez bientôt plus qu'un espace , — qu'en faisant enfin abstraction des dimensions de cet espace, vous finissiez par ne plus avoir ({ue la quantité toute pure, la catégorie logique. A force d'abstraire ainsi de tout sujet, tous les prétendus accidents, animés ou inanimés, hommes ou choses, nous avons raison de dire

The text on this page is estimated to be only 26.81% accurate

— 96 — qu'en dernière abstraction on arrive à avoir comme substance les catégories logiques. Ainsi les métaphysiciens qui, en faisant ces abstractions, s'imaginent faire de l'analyse, et qui, à mesure qu'ils se détachent de pins en pins des objets, s'efforcent s'en approcher au point de les pénétrer, ces métaphysiciens ont à leur tour raison de dire que les choses d'en bas sont des broderies, dont les catégories logiques forment le canevas. Voilà ce qui distingue le philosophe du chrétien. Le chrétien n'a qu'une seule incarnation du Logos, en dépit de la logique: le philosophe n'en finit pas avec les incarnations. Que tout ce qui existe, que tout ce qui vit sur la terre et sous l'eau, puisse, à force d'abstraction, être réduit à une catégorie logique; que de cette façon le monde réel lui-même puisse se noyer dans le monde des abstractions, dans le monde des catégories logiques, qui s'en étonnera? Tout ce qui existe, tout ce qui vit sur la terre et sous l'eau, n'existe, ne vit que par un mouvement quelconque. Ainsi, le mouvement de l'histoire produit les rapports sociaux. le mouvement industriel nous donne les produits industriels, etc. De même qu'à force d'abstraction nous avons transformé toute chose en catégorique logique. de même on n'a qu'à faire abstraction de tout caractère distinctif des différents mouvements, pour arriver au mouvement à l'état abstrait, au mouvement purement formel, à la formule purement logique du mouvement, bien qu'on trouve dans les catégories logiques la substance de toute chose, on s' imagine trouver dans la formule logique du mouvement la méthode absolue qui non-seulement explique toute chose, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

— 97 mais qui implique encore le mouvement de la chose. C'est celle méthode absolue dont Hegel parle en ces termes : « La méthode est la force absolue, unifiée, supérieure, infinie, à laquelle aucun objet ne saurait résister : c'est la tendance de la raison à se retrouver, à se reconnaître elle-même en toute chose. » {Logique, 1. 111.) Toute chose étant réduite à une catégorie logique, et tout mouvement, tout acte de production à la méthode, il s'ensuit naturellement que tout ensemble de produits et de production, d'objets et de mouvement, se réduit à une métaphysique appliquée. Ce que Hegel a fait pour la religion, le droit, etc.. M^r Proudhon cherche à le faire pour l'économie politique. Ainsi, qu'est-ce donc que cette méthode absolue? L'abstraction du mouvement, Qu'est-ce que l'abstraction du mouvement? Le mouvement à l'état abstrait. Qu'est-ce que le mouvement à l'état abstrait La formule purement logique du mouvement ou le mouvement de la raison pure. En quoi consiste le mouvement de la raison pure? À se poser, à s'opposer, à se composer, à se formuler comme thèse, antithèse, synthèse, ou bien encore à s'affirmer, à se nier, à nier sa négation. Comment fait-elle, la raison, pour s'affirmer, pour se poser en catégorie déterminée? C'est l'affaire de la raison elle-même et de ses apologistes. Mais une fois qu'elle est parvenue à se poser en thèse, cette thèse, cette pensée, opposée à elle-même, se dédouble en deux pensées contradictoires, le positif et le négatif, le oui et le non. La lutte de ces deux éléments antagonistes, renfermés dans l'antithèse, constitue le mouvement dialectique. Le oui devenant non, le non devenant oui, le oui 1\$ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.62% accurate

— 98 — devenant à la fois oui et non /le non devenant à la fois non et oui, les contraires se balancent, se neutralisent, se paralysent. La fusion de ces deux pensées contradictoires constitue une pensée nouvelle, qui en est la synthèse. Cette pensée nouvelle se dédouble encore en deux pensées contradictoires, qui se fondent à leur tour en une nouvelle synthèse. De ce travail d'enfantement naît un groupe de pensées. Ce groupe de pensées suit le même mouvement dialectique qu'une thèse simple et a pour antithèse un groupe contradictoire. De ces deux groupes de pensées naît un nouveau groupe de pensées, qui en est la synthèse. De même que du mouvement dialectique des thèses simples naît le groupe, de même du mouvement dialectique des groupes naît la série, et du mouvement dialectique des séries naît le système tout entier. Appliquez cette méthode aux catégories de l'économie politique, et vous aurez la logique et la métaphysique de l'économie politique, ou, en d'autres termes, vous aurez les catégories économiques connues de tout le monde, traduites dans un langage peu connu, qui leur donne l'air de fraîches fleurs écloses dans une tête raison pure; tellement ces catégories semblent s'engendrer les unes les autres, s'enchaîner et s'enchevêtrer les unes dans les autres par le seul travail du mouvement dialectique. Que le lecteur ne s'effraie pas de cette métaphysique avec tout son échafaudage de catégories, de groupes, de séries et de systèmes. M. Proudhon, malgré la grande peine qu'il a prise d'escalader la hauteur du système des catégories, n'a jamais pu s'élever au-dessus des deux premiers échelons de la thèse et de l'antithèse simples, et encore ne les a-t-il enjambés que Digitized by Google

♦ — 99 — deux fois , et . de ces deux fois , il est tombe une fois a la renverse. Aussi n'aTons*nous exposé jusqu'à présent que la dialectique de Hegel. Nous verrons plus tard comment M. Proudhon a réussi à la réduire aux plus mesquines proportions. Ainsi, pour Hegel , tout ce qui s'est passé et ce qui se passe encore est tout juste ce qui se passe dans son propre raisonnement. Ainsi la philosophie de l'histoire n'est plus que l'histoire de la philosophie, de sa philosophie à lui. Il n'y a plus «l'histoire selon l'ordre des temps, » il n'y a que la succession des idées dans l'entendement. » Il croit construire le monde par le mouvement de la pensée, tandis qu'il ne fait que reconstruire systématiquement et ranger sous la méthode absolue, les pensées qui sont dans la tête de tout le monde. Les catégories économiques ne sont que les expressions théoriques, les abstractions des rapports sociaux de la production. M. Proudhon, en vrai philosophe, prenant les choses à l'envers, ne voit dans les rapports réels que les incarnations de ces principes, de ces catégories, qui sommeillaient, nous dit encore M. Proudhon le philosophe, au sein «de la raison impersonnelle de l'humanité. » M. Proudhon l'économiste a très-bien compris que les hommes font le drap, la toile, les étoffes de soie, dans des rapports déterminés de production. Mais ce qu'il n'a pas compris, c'est que ces rapports sociaux déterminés sont aussi bien produits par les hommes que la toile, le lin, et c. Les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

— iOO — En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, et en changeant le mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain ^ le moulin à vapeur, la société avec le capitaliste industriel. Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur productivité matérielle, produisent aussi les principes, les idées, les catégories, conformément à leurs rapports sociaux. Ainsi ces idées, ces catégories sont aussi peu clinelles que les relations qu'elles expriment. Elles sont des produits. Il y a un mouvement continu d'accroissement dans les forces productives, de destruction dans les rapports sociaux, de formation dans les idées; il n'y a d'immuable que l'action du mouvement — mors immortels. Troisième volume* Les rapports de production de toute société forment un tout. M. Proudhon considère les rapports économiques comme autant de phases sociales, s'engendrant l'une l'autre, résultant l'une de l'autre comme l'antithèse de la thèse, et réalisant dans leur succession logique la raison impersonnelle de l'humanité. Le seul inconvénient qui y ait dans cette méthode, c'est qu'en abordant l'examen d'une seule de ces phases, M. Proudhon ne puisse l'expliquer sans avoir recours à tous les autres rapports de la société. rapports que cependant il n'a pas encore fait engendrer par son mouvement Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

— iŮI — dialectique. Lorsque ensuite M. Prondhon, au raoyen de la raison pure, passe à l eofaotement des autres phases ^ il fait comme si c'étaient des enfants noaTeau-nà, il oublie qu'elles sontdu même âge que la pi einiere. Ainsi, pour arriver à la constitution de la valeur , qui pour lui est la base de toutes les évolutions économiques^ il ne pouvait se passer de la division du travail, de la concurrence, etc. Cependant, dans la mie, dans l'entende^ ment de M. Proudhon, dans la auceemon logique, ces rapports n'existaient point encore. Ën construisant avec les catégories de Téconomie politique Fédifice d'un système idéologique, on disloque les membres du système social. On change les différents membres de la société en autant de sociétés à part, qui arrivent les unes après les autres. Gomment, en effet, la seule formule logique du mouvement, de la succession, du temps, pourrait-elle expliquer le corps de la société, dans lequel tous les rapports coexistent simultanément et se supportent les uns les autres ? Qaatrlême olMervatloii* Voyons maintenant quelles modifications M. Prondhon lait subir à la dialectique de Hegel eu rappliquant à l éco> nomie politique. Pour lui, M. Proudhon, toute catégorie économique a deux côtés, l'un bon, l'autre mauvais. Il envisage les catégories comme le petit bourgeois envisage les grands hommes de lliistoire : NapoUm est un ^rand homme; il a fait beaucoup de bien , il a fait aussi beaucoup de mal. ht bon càié et le nuxumis côté, iamntage et liitconvéDigitized by Google

nient, pris en série. forment pour M. Proudhon la contradiction dans chaque catégorie économique. Problème à résoudre : Conserver le bon côté, en éliminant le mauvais. L'esclavage est une catégorie économique comme une autre. Donc il lui aussi, ses deux côtés. Laissons là le mauvais côté et parlons du beau côté de l'esclavage : bien entendu que ! n'est question que de l'esclavage direct, de l'esclavage des noirs dans le Surinam, dans le Brésil, dans les contrées méridionales de l'Amérique du Nord. L'esclavage direct est le pivot de l'industrie bourgeoise aussi bien que les machines, le crédit, etc. Sans l'esclavage, vous n'avez pas de coton ; sans le coton, vous n'avez pas d'industrie moderne. C'est l'esclavage qui a donné leur valeur aux colonies, ce sont les colonies qui ont créé le commerce de l'univers, c'est le commerce de l'univers qui est la condition de la grande industrie. Ainsi l'esclavage est une catégorie économique de la plus haute importance. Sans l'esclavage. l'Amérique du Nord, le pays le plus progressif, se transformerait en pays patriarcal. Effacez l'Amérique du Nord de la carte du monde, et vous aurez l'anarchie, la décadence complète du commerce et de la civilisation modernes. Faites disparaître l'esclavage, et vous aurez effacé l'Amérique de la carte des peuples. Aussi l'esclavage, parce qu'il est une catégorie économique, a toujours été dans les institutions des peuples. Les peuples modernes n'ont eu que d'utiliser l'esclavage dans leur propre pays, ils l'ont imposé sans hésitation au nouveau monde. Comment M. Proudhon s'y prendra-t-il pour sauver

— 403 — l'esclavage? Il posera le problème : Conserver le bon côté de cette catégorie économique, éliminer le mauvais. Hegel n'a pas de problèmes à poser. Il n'a que la dialectique. M. Proudhon n'a de la dialectique de Hegel que le langage. Son mouvement dialectique, à lui, c'est la distinction dogmatique du bon et du mauvais. Prenons un instant M. Proudhon lui-même comme catégorie. Examinons son bon et son mauvais côté, ses avantages et ses inconvénients. S'il a sur Hegel l'avantage de poser des problèmes, qu'il se réserve de résoudre pour le plus grand bien de l'humanité, il a l'inconvénient d'être frappé de stérilité quand il s'agit d'engendrer par le travail d'enfantement dialectique une catégorie nouvelle. Ce qui constitue le mouvement dialectique, c'est la coexistence des deux côtés contradictoires, leur lutte et leur fusion en une catégorie nouvelle. Rien qu'à se poser le problème d'éliminer le mauvais côté, on coupe court au mouvement dialectique. Ce n'est pas la catégorie qui se pose et s'oppose à elle-même par sa nature contradictoire, c'est M. Proudhon qui s'écarte, se débat, se démène entre les deux côtés de la catégorie. Pris ainsi dans une impasse, d'où il est difficile de sortir par les moyens légaux, M. Proudhon fait un véritable soubresaut qui le transporte d'un seul bond dans une catégorie nouvelle. C'est alors que se dévoile à ses yeux étonnés la série dans Ventendement. Il prend la première catégorie venue, et il lui attribue arbitrairement la qualité de porter remède aux inconvénients de la catégorie qu'il s'agit d'épurer. Ainsi les impôts remédient, s'il faut en croire M. Proudhon, aux

104 — inconvénients du monopole ^ la balance du commerce, aux inconvénients des impôts; la propriété foncière, aux inconvénients du crédit. En prenant ainsi successivement les catégories économique, une à une, et en faisant de chacune l'antidote de celle-là, M. Proudhon arrive à faire avec ce mélange de contradictions, et d'antidotes aux contradictions, deux volumes de contradictions, qu'il appelle à juste titre : Le système des contradictions économiques* « Dans la raison absolue toutes ces idées ... sont également simples et générales... En fait nous ne parvenons à la science que par une sorte d'échafaudage de nos idées. Mais la vérité en soi est indépendante de ces figures dialectiques et affranchies de ses combinaisons de notre esprit. » (Proudhon, t. II, p. 97.) Voilà tout d'un coup, par une sorte de revirement dont nous connaissions maintenant le secret, la métaphysique de réconomie politique devenue une illusion. Jamais M. Proudhon n'a dit plus vrai. Certes, du moment que le procédé du mouvement dialectique se réduit au simple procédé d'opposer le bon au mauvais, de poser des problèmes tendant à éliminer le mauvais et de donner une catégorie comme antidote à l'autre. les catégories n'ont plus de spontanéité : l'idée « ne fonctionne plus ; » elle n'a plus de vie en elle. Elle ne se pose ni ne se décompose plus en catégories. La succession des catégories est devenue une sorte d'échafaudage. La dialectique n'est plus le mouvement de la raison absolue. Il n'y a plus de dialectique.

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

— m — lectique. il y a tout au plus de la morale toute pure. Quand M. Proudhon parlait de la série dans l'entendement, de la nécessité logique des catégories, il déclarait positivement qu'il ne voulait pas donner l'histoire selon l'ordre des temps ^ c'est-à-dire, d'après M. Proudhon, la succession historique dans laquelle les catégories se sont manifestées. Tout se passait alors pour lui dans l'éther pur de la raison. Tout devait découler de cet éther au moyen de la dialectique. Maintenant qu'il s'agit de mettre en pratique cette dialectique, la raison lui fait défaut. La dialectique de M. Proudhon fait faux bond à la dialectique de Hegel, et voici que M. Proudhon est amené à dire que l'ordre dans lequel il donne les catégories économiques n'est plus l'ordre dans lequel elles s'engendrent les unes les autres. Les évolutions économiques ne sont plus les évolutions de la raison elle-même. Qu'est-ce donc que M. Proudhon nous donne? l'histoire réelle? c'est-à-dire, d'après l'entendement de M. Proudhon, la succession suivant laquelle les catégories se sont manifestées dans l'ordre des temps? Non. L'histoire comme elle se passe dans l'idée elle-même? Bien moins encore. Ainsi ni l'histoire profane des catégories, ni leur histoire sacrée! Quelle histoire nous donne-t-il enfin? L'histoire de ses propres contradictions. Voyons comment elles marchent et comment elles entraînent M. Proudhon à leur suite. Avant d'aborder cet examen, qui donne lieu à la sixième observation importante, nous avons encore une observation moins importante à faire. Admettons avec M. Proudhon que l'histoire réelle, l'histoire selon l'ordre des temps, est la succession historique 14 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

- 106 — dans laquelle les idées, les catégories, les principes se sont manifestés. Chaque principe a eu son siècle pour s'y manifester ; le principe d'autorité-, par exemple, a eu le onzième siècle, de même que le principe d'individualisme le dix-huitième siècle. De conséquence en conséquence, c'était le siècle qui appartenait au principe, et non le principe qui appartenait au siècle. En d'autres termes, c'était le principe qui faisait l'histoire, ce n'était pas l'histoire qui faisait le principe. Lorsque ensuite, pour sauver les principes autant que l'histoire, on se demande pourquoi tel principe s'est manifesté dans le onzième ou dans le dix-huitième siècle plutôt que dans tel autre, on est nécessairement forcé d'examiner minutieusement quels étaient les hommes du onzième siècle, quels étaient ceux du dix-huitième, quels étaient leurs besoins respectifs, leurs forces productrices, leur mode de production, les matières premières de leur production, enfin quels étaient les rapports d'homme à homme qui résultaient de toutes ces conditions d'existence. Approfondir toutes ces questions, n'est-ce pas faire l'histoire réelle, profane des hommes dans chaque siècle, représenter ces hommes à la fois comme les auteurs et les acteurs de leur propre drame? Mais du moment que vous représentez les hommes comme les acteurs et les auteurs de leur propre histoire, vous êtes, par un détour, arrivé au véritable point de départ. Puisque vous avez abandonné les principes éternels dont vous parliez d'abord. M. Proudhon ne s'est pas même assez avancé sur le chemin de traverse que prend l'idéologue pour gagner la grande route de l'histoire. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.06% accurate

— 107 — Prenons avec M. Proudhon le chemin de traverse. Nous voulons bien que les rapports économiques, envisagés comme des Univers immuables, des principes éternels, des catégories idéales, fussent antérieurs aux hommes actifs et agissants 4 nous voulons bien encore que ces lois, ces principes, ces catégories eussent, dès l'origine des temps, sommeillé « dans la raison impersonnelle de l'humanité. » Nous avons déjà vu qu'avec toutes ces éternités immuables et immobiles il n'y a plus d'histoire; il y a tout au plus l'histoire dans l'idée, c'est-à-dire l'histoire qui se réfléchit dans le mouvement dialectique de la raison pure. M. Proudhon, en disant que, dans le mouvement dialectique, les idées ne se « différencient » plus, a annulé l'ombre du mouvement et le mouvement des ombres, au moyen desquels on aurait pu tout au plus encore créer un simulacre de l'histoire. Au lieu de cela, il impute à l'histoire sa propre impuissance, il s'en prend à tout, jusqu'à la langue française, (et ce n'est donc pas exact de dire, dit M. Proudhon le philosophe, que quelque chose a existé, quelque chose se produit : dans la civilisation comme dans l'univers, tout existe, tout agit depuis toujours. Il en est ainsi de toute l'économie sociale. » (Tome II, p. 103.) Telle est la force productrice des contradictions qui fanatisent et qui font fonctionner M. Proudhon, qu'en voulant expliquer l'histoire il est forcé de la nier, qu'en voulant expliquer la venue successive des rapports sociaux il nie que quelque chose puisse avenir, qu'en voulant expliquer l'histoire il nie l'existence de l'histoire.

Google

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

— 108 — pliquer la production avec toutes ses phases, ii conteste que quelque chose puisse se produire. Ainsi, pour M. Proudhon plus d'histoire, plus de succession des Idées, et cependant son livre subsiste toujours ; et ce livre est précisément, d'après sa propre expression, « l'histoire selon la succession des idées. » Comment trouver une formule, car M. Proudhon est l'homme aux formules, qui l'aide à pouvoir sauter d'un seul bond par delà toutes ses contradictions? Pour cela il a inventé une raison nouvelle, qui n'est ni la raison absolue, pure et vierge, ni la raison commune des hommes actifs et agissants dans les différents siècles, mais qui est une raison tout à part, la raison de la société humaine, du sujet humanité j

The text on this page is estimated to be only 29.16% accurate

— 109 — simultanément dans la raison absolue. Les rapports économiques^ De faisant que réaliser sur la terre ces vérités insuffisantes, ces catégories incomplètes, ces notions contradictoires, sont donc contradictoires en eux-mêmes, et présentent les deux côtés, dont l'un bon, l'autre mauvais. Trouver la vérité complète, la notion dans toute sa plénitude, la formule synthétique, qui embrasse l'humanité, voilà le problème du génie social. Voilà encore pourquoi, dans l'illusion de M. Proudhon, le même génie social a été poussé d'une catégorie à l'autre, sans encore être parvenu, avec toute la batterie de ses catégories, à arracher à Dieu, à la raison absolue, une formule synthétique. Ce d'abord, la société (le génie social) pose un premier fait, émet une hypothèse, une véritable antinomie, dont les résultats antagonistes se déroulent dans l'économie sociale de la même manière que les conséquences auraient pu s'en déduire dans l'esprit; en sorte que le mouvement industriel, suivant en tout la déduction des idées, se divise en un double courant, l'un d'effets utiles, l'autre de résultats subversifs... Pour constituer harmoniquement ce principe à double face et résoudre cette antinomie, la société en fait surgir une seconde, laquelle sera bientôt suivie d'une troisième, et toute sera la marche du génie social, jusqu'à ce qu'ayant épuisé toutes ses contradictions, — je suppose, mais cela n'est pas prouvé, que la contradiction dans l'humanité ait un terme, — il revienne d'un bond sur toutes les solutions antérieures et dans une seule solution résolve tous ses problèmes. » (T. 1^{er}, p. 135.) De même qu'auparavant l'humanité s'est transformée en

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

— liO — antidote, de même la Uière devienl Jiiiiiiteiaut hypothèse. Ce changement de termes n'a plus rien qui puisse nous étonner de la part de M. Proudhon. La raison humaine, qui n'est rien moins que pure, ii ayant que des vues iicompiètes, rencontre à chaque pas de nouveaux problèmes à résoudre. Chaque nouvelle thèse qu'elle découvre dans la raibon absolue et qui est la ne'gahoii de la pi cmière thèse, devient pour elle une synthèse, qu'elle accepte assez naïvement comme la solution du problème en question. C'est aïtisi que cette raison se démène dan^^ des conñiadicions toujours nouvelles, jusqu'à ce qu'elle se trouvant à bout de contradictions, elle s'aperçoive que toutes ses thèses et synthèses ne sont que des hypothèses contradictoires. Dans sa perplexité, la raison humaine, le génie social, revient d'un bond sur toutes ses positions antérieures et dans une seule formule, résout tous ses problèmes. » Celle formule unique, disoDS-le en passant, constitue la vérilabic découverte de M. Proudhon. C'est la vudeur constituée. On ne fait des hypothèses qu'en vue d'un bot quelconque. Le but que se proposait en premier lieu le génie social qui parle par la bouche de M. Proudhon, c'était d'éliminer ce qu'il y a de mauvais dans chaque cat^orie économique, pour n'avoir que du bon. Pour lui le bon, le bien suprême, le véritable but pratique, c'est iégiUUé. Et pourquoi le génie social se proposait-il Fégalité plutôt que lincgalité, la fraternité, le catholicisme, ou tout autre principe? Parce que « l'humanité na réalisé successiTemment tant d'hypothèses particulières qu'en vue d'une hypothèse supérieure, » qui est précisément Tégalité. En d'autres mots : parce que TégaUté est IMéal de M. Proudhon. IJ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.36% accurate

s imagine que la division du travail. Je crédit, l'atelier, que tous les rapports économiques n'ont été inventés qu'au profit de l'Utilité, et évidemment ils ont toujours fini par tourner contre elle. De ce que l'histoire et la fiction de M. Proudhon se contredisent à chaque pas, ce dernier conclut qu'il y a contradiction. S'il y a contradiction* elle, n'existe qu'entre son été fixe et le mouvement réel. Désormais le bon côté d'un rapport économique, c'est celui qui affirme l'égalité; le mauvais côté, c'est celui qui la nie et qui affirme l'inégalité. Toute nouvelle catégorie est une hypothèse du génie social, pour éliminer l'inégalité engendrée par l'hypothèse précédente. En résumé, l'égalité est l'intention primitive, la tendance mystique, le but pr  minentiel que le génie social a constamment devant les yeux, en tournoyant dans le cercle des contradictions économiques. Aussi la Providence est-elle la locomotive qui fait mieux marcher tout le bagage économique de M. Proudhon que sa raison pore et évaporée. On a consacré à la Providence tout un chapitre, qui suit celui des impôts. Providence, but providentiel, voilà le grand mot dont on se sert aujourd'hui, pour expliquer la marche de l'histoire. Dans le fait ce mot n'explique rien. C'est tout au plus une forme déclamatoire, une manière comme une autre de paraphraser les faits. Il est de fait qu'en Écosse les propriétés foncières obtinrent une valeur nouvelle par le développement de l'industrie anglaise. Cette industrie ouvrit de nouveaux débouchés à la laine. Pour produire la laine en grande, il fallait transformer les champs labourables en pâturages. Pour effectuer cette transformation, il fallait concentrer

Digitized by Google

— m — les propriétés. Pour concentrer les propriétés, il fallait abolir les petites tenures, chasser des milliers de tenanciers de leur pays natal, et mettre à leur place quelques pasteurs surveillants de millions de moutons. Ainsi par des transformations successives, la propriété foncière a eu pour résultat en Écosse de faire chasser les hommes par les moutons. Dites maintenant que le but providentiel de l'institution de la propriété foncière en Écosse avait été de faire chasser les hommes par les moutons, et vous aurez fait de l'histoire providentielle. Certes, la tendance à l'égalité appartient à notre siècle. Dire maintenant que tous les siècles antérieurs, avec des besoins, des moyens de production, etc., tout à fait différents, travaillaient providentiellement à la réalisation de l'égalité c'est d'abord substituer les moyens et les hommes de notre siècle aux hommes et aux moyens des siècles antérieurs, et méconnaître le mouvement historique par lequel les générations successives transformaient les résultats acquis des générations qui les précédaient. Les économistes savent très bien que la même chose qui était pour l'un la matière ouvragée n'est pour l'autre que la matière première de nouvelle production. Supposez, comme le fait M. Proudhon, que le génie social ait produit, ou plutôt improvisé, les seigneurs féodaux dans le but providentiel de transformer les colons en A^mtlkurs responsables et égalitaires : et vous aurez fait une substitution de buts et de personnes, toute digne de cette Providence qui en Écosse instituait la propriété foncière, pour se donner le malin plaisir de faire chasser les hommes par les moutons. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate

~ 113 — Mais puisque M. Proudhon prend un intérêt si tendre à la Providence, nous le renvoyons à l'Histoire de l'Economie politique, de Villenot et Bagehot, qu'il lui ans», court après un but providentiel. Ce but, ce n'est plus réalité, c'est le catholicisme. «épiténie et dernière obligation* Les économistes ont une singulière manière de procéder. Il n'y a pour eux que deux sortes d'institutions, celles de l'art et celles de la nature. Les institutions de la féodalité sont des institutions artificielles, celles de la bourgeoisie sont des institutions naturelles. Us ressemblent en ceci aux théologiens, qui eux aussi établissent deux sortes de religions. Toute religion qui n'est pas la leur est une invention des hommes, tandis que leur propre religion est une émanation de Dieu. En disant que les rapports actuels — les rapports de la production bourgeoise — sont naturels, les économistes font entendre que ce sont là des rapports dans lesquels se crée la richesse et se développent les forces productives conformément aux lois de la nature. Donc ces rapports sont eux-mêmes des lois naturelles indépendantes de l'influence du temps. Ce sont des lois éternelles qui doivent toujours régir la société. Ainsi il y a eu de l'histoire, mais il n'y en a plus. Il y a eu de l'histoire, puisqu'il y a eu des institutions de féodalité, et que dans ces institutions de féodalité on trouve des rapports de production tout à fait différents de ceux de la société bourgeoise, que les économistes veulent faire passer pour naturels et partant éternels. La féodalité aussi avait son prolétariat — le servage, qui

Digitized by Google

— 114 — renfermait loiiis les germes de la bourgeoisie. La production féodale aussi avait deux clcnieuts antagoaistes, qu'oo désigne également sous le nom de beau côté et de mauvais co^e de la féodalité, sans considérer que cest tonjourî) le mauvais cô(c, qui finit par l emporter sur le côte beau. C est le mauvais côté qui produit le mouvement qui fait Thistoire, en constituant la lutte. Si, à lepoque du règne de la féodalité, les économistes, enthousiasmés des vertus chevaleresques , de la bonne harmonie entre les droits et les devoirs, de la vie patriarcale des villes, de l etat de prospérité de l industrie domestique dans les campagnes, du développement de l'industrie organisée par corporations, jurandes, maîtrises, enfin de tout ce qui constitue le beau côté delà féodalité, s étaient proposé le problème d éliminer tout ce qui fait ombre à ce tableau — servage, prîviléfi^es, anarchie — qu'en serait-il arrivé? On aurait anéanti tous les éléments qui constituaient la lutte, et ctouiTédans son germe le développement de la bourgeoisie. On se serait posé Tabsurde problème d'éliminer lliistoire. Lorsque la bourgeoisie leut emporté, il ne lui plus question ni du bon , ni du mauvais côté de la féodalité. Les forces productives qui s'étaient développées par elle sous la féodalité, lui furent acquises. Toutes les anciennes formes économiques, les relations civiles qui leur correspondaient, l'état politique qui était l'expression ol&cielle de laucleune société civile, étaient brisés. Ainsi, pour bien juger la production féodale, il faut la considérer comme un mode de production fonde sur l'antagonisnie. Il faut montrer comment la richesse se produisait en dedans de cet antagonisme, comment les forces proDigitized by Google

— m — ductives se développaient en même temps que l'antagonisme des classes, comment l'une des classes, le mauvais côté. Tinconvénient de la société, allait toujours croissant, Jusqu'à ce que les conditions matérielles de son émancipation fussent arrivées au point de maturité. N'est-ce pas dire assez que le mode de production, les rapports dans lesquels les forces productives se développent, ne sont rien moins que des lois éternelles, mais qu'ils correspondent à un développement déterminé des hommes et de leurs forces productives, et qu'un changement survenu dans les forces productives des hommes amène nécessairement un changement dans les rapports de production ? Comme il importe avant tout, de ne pas être privés des fruits de la civilisation, des forces productives acquises, il faut briser les formes traditionnelles dans lesquelles elles ont été produites. Dès ce moment, la classe révolutionnaire devient conservatrice. La bourgeoisie commence avec le prolétariat qui lui-même est un reste du prolétariat des temps féodaux. Dans le cours de son développement historique, la bourgeoisie développe nécessairement son caractère antagoniste, qui à son début se trouve être plus ou moins déguisé, qui n'existe qu'à l'état latent. A mesure que la bourgeoisie se développe, il se développe dans son sein un nouveau prolétariat, un prolétariat moderne : il se développe une lutte entre la classe prolétaire et la classe bourgeoise, lutte qui, avant d'être sentie des deux côtés, aperçue, appréciée, comprise, avouée et hautement proclamée, ne se manifeste préalablement que par des conflits partiels et momentanés, par des faits subversifs. D'un autre côté, si tous les membres de la bourgeoisie moderne ont le même intérêt en

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.76% accurate

— 116 — tant qu'ils lorracnt une classe vis-à-vis d'une autre classe, ils ont des intérêts opposés, antagonistes, en tant qu'ils se trouvent les uns vis-à-vis des autres. Cette opposition des intérêts découle des conditions économiques de leur vie bourgeoise. De jour en jour il devient donc plus clair que les rapports de production dans lesquels se meut la bourgeoisie n'ont pas un caractère simple, mais un caractère de duplicité; que dans les mêmes rapports dans lesquels se produit la richesse, la misère se produit aussi; que dans les mêmes rapports dans lesquels il y a développement des forces productives, il y a une force productrice de répression; que ces rapports ne produisent la richesse bourgeoise, c'est-à-dire la richesse de la classe bourgeoise, qu'en anéantissant continuellement la richesse des membres intégrants de cette classe et en produisant un prolétariat toujours croissant. Plus le caractère antagoniste se met au jour, plus les économistes, les représentants scientifiques de la production bourgeoise, se brouillent avec leur propre théorie; et de différentes écoles se forment. Nous avons les économistes fatalistes, qui dans leur théorie sont aussi indifférents à ce qu'ils appellent les inconvénients de la production bourgeoise, que les bourgeois eux-mêmes le sont dans la pratique aux souffrances des prolétaires qui les aident à acquérir des richesses. Dans cette école fataliste il y a des classiques et des romantiques. Les classiques, comme Adam Smith et Ricardo, représentent une bourgeoisie qui, luttant encore avec les restes de la société féodale, ne travaille qu'à épurer les rapports économiques des taches féodales, à augmenter les forces

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

— 117 — productives, et à donner à l'industrie et au commerce un nouvel essor. Le prolétariat participant à cette lutte, absorbé dans ce travail fébrile, n'a que des souffrances passagères, accidentelles, et lui-même les regarde comme telles. Les économistes comme Adam Smith et Ricardo, qui sont les historiens de cette époque, n'ont d'autre mission que de décrire comment la richesse s'acquiert dans les rapports de la production bourgeoise, de formuler ces rapports en catégories, en lois, et de démontrer combien ces lois, ces catégories sont pour la production des richesses supérieures aux lois et aux catégories de la société féodale. La misère n'est à leurs yeux que la douleur qui accompagne tout enfantement, dans la nature aussi bien que dans l'industrie. Les romantiques appartiennent à notre époque, où la bourgeoisie est en opposition directe avec le prolétariat ; où la misère s'engendre en aussi grande abondance que la richesse. Les économistes se posent alors en fatalistes blasés qui, du haut de leur position, jettent un superbe regard de dédain sur les hommes locomotives qui fabriquent les richesses. Ils copient tous les développements donnés par leurs prédécesseurs, et l'indifférence qui chez ceux-là était de la naïveté devient pour eux de la coquetterie. Vient ensuite l'économiste humanitaire, qui prend à cœur le mauvais côté des rapports de production actuels. Celle-ci cherche, par acquit de conscience, à pallier tant soit peu les contrastes réels -, elle déplore sincèrement la détresse du prolétariat, la concurrence effrénée des bourgeois entre eux-mêmes; elle conseille aux ouvriers d'être sobres, de bien travailler et de faire peu d'enfants : elle recommande

Digitized by Google

— 118 — aux bourgeois de innelre clans la production a uiic ardeur réfléchie. Toute la théorie de cette école repose sur des distinctions ioterminables eotre la théorie et la pratique, entre les principes et les résultats , entre l'idée et l'application . entre le contenu et la forme, entre Tesseoce et la réalité, entre le droit et le fait, entre le bon et le mauvais côté'. L'école philanthrope est Técole humanitaire perfectionnée. Elle nie la nécessité de l'antagonisme ^ elle veut faire de tous les hommes des bourgeois; elle veut réaliser la théorie en tant qu'elle se distingue de la))ratique et qu'elle ne renfermoie pas d antagonisme. Il va sans dire que, dans la théorie, il est aisé de faire abstraction des contradictions qu'on rencontre à chaque instant dans la réalité. Cette théorie deviendrait alors la réalité idéalisée. Les philanthropes veulent donc conserver les cat^ories qui expriment les rapports bourgeois . sans avoir Tantagonisme qui les constitue et qui eu est inséparable. Ils s imaginent combattre sérieusement la pratique bourgeoise, et ils sont plus bourgeois que les autres. De même que les économistes sont les représentants scientifiques de la classe bourgeoise, de même les soeiaUUes et les communisies sont les théoriciens de la classe proleialrc. Tant que le prolétariat n'est pas encore assez développé pour se constituer en classe, que par conséquent la lutte même du prolétariat avec la bourgeoisie n'a pas encore un caractère politique, et que les forces productives ne se sont pas encore assez développées dans le sein de la bourgeoisie elle-même, pour laisser entrevoir les conditions matérielles nécessaires à l'airraicliissenient du prolétariat et à la formation dune société nouvelle, ces Digitized by Google

il9 — théoriciens ne sont que des utopistes qui, pour obvier aux besoins des classes opprimées, improvisent des systèmes et courent après une science rectrice. Mais à mesure que l'histoire marche et qu'avec elle la lutte du prolétariat se dessine plus nettement, ils n'ont plus besoin de chercher de la science dans leur esprit, ils ne se rendent compte de ce qui se passe devant leurs yeux et de ce qu'ils font. Tant qu'ils cherchent la science et ne font que des systèmes, qu'ils sont au début de la lutte, ils ne voient dans la misère que la misère, sans y voir le côté révolutionnaire, subversif, qui renversera la société ancienne. Dès ce moment, la science produite par le mouvement historique, et s'y associant en pleine connaissance de cause, a cessé d'être doctrinaire, elle est devenue révolutionnaire. Revenons à M. Proudhon. Chaque rapport économique a un bon et un mauvais côté : c'est le seul point dans lequel M. Proudhon ne se dément pas. Le bon côté, il le voit exposé par les économistes ; le mauvais côté, il le voit dénoncé par les socialistes. Il emprunte aux économistes la nécessité des rapports éternels ; il emprunte aux socialistes l'illusion de ne voir dans la misère que la misère. Il est d'accord avec les uns et les autres en voulant s'en référer à l'autorité de la science. La science, pour lui, se réduit aux minces proportions d'une formule scientifique ; il est l'homme à la recherche des formules. C'est ainsi que M. Proudhon se flatte d'avoir donné la critique de l'économie politique et du communisme : il est au-dessous de l'une et de l'autre. Au-dessous des économistes, puisque comme philosophe, qui a sous la main une formule magique, il a cru pouvoir se dispenser d'entrer

The text on this page is estimated to be only 22.88% accurate

— m — dans des détails purement c(nnoiiiiqucs; au dessous des socialistes, puisqu'il n'a ni assez de courage, ni assez de lumières pour s'aveoir, ne serait-ce que spéculatiYeineit, au dessus de l'horizon bourgeois. Il veut être la synthèse, il est une erreur composée. n veut planer en homme de science au dessus des bourgeois et des prolétaires ; il n'est que le petit bourgeois , ballotté constamment entre le capital et le travail , entre l'économie politique et le communisme. ^ II. LA DIVISION DU TRAVAIL. BON CÔTÉ DE LA DIVISION DU TRAVAIL. La division du travail ouvre, d'après M. Proudhon, la série des évolutions économiques. t(Considérée dans son essence, la division du travail est le mode selon lequel se réalise l'adaptation des conditions et des intelligences. » (T.II, p. 93.) « La division du travail est devenue pour nous un instrument de misère. » (T. p. 99.) VABUNTE. Mauvais usage de la division du travail « Le travail, en se divisant selon la loi qui lui est propre, et qui est la condition première de sa fécondité, aboutit à la négation de ses fins et se détruit lui-même. (T. p. 94.) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

Trouver « la reconstitution qui efface les inconvénients de la division, tout en conserve ses éléments utiles. » (T. II p. 97.) La division du travail est, d'après M. Proudhon, une loi éternelle, une catégorie simple et abstraite. Il faut donc aussi que l'abstraction, l'idée, le mot lui suffise pour expliquer la division du travail aux différentes époques de l'histoire. Les castes, les corporations, le régime manufacturier, la grande industrie doivent s'expliquer par le seul mot diviser. Étudiez d'abord bien le sens de diviser, et vous n'aurez pas besoin d'étudier les nombreuses influences qui donnent à la division du travail un caractère déterminé à chaque époque. Certes, ce serait rendre les choses par trop simples, que de les réduire aux catégories de M. Proudhon. L'histoire ne procède pas aussi catégoriquement, il a fallu trois siècles entiers, en Allemagne, pour établir la première division du travail en grand, qui est la séparation des villes d'avec les campagnes. À mesure que se modifiait ce seul rapport de la ville à la campagne, la société se modifiait tout entière. À n'envisager que cette seule face de la division du travail, vous avez les républiques anciennes ou la féodalité chrétienne; l'ancienne Angleterre avec ses barons, ou l'Angleterre moderne avec ses seigneurs du coton. Au quatorzième et au quinzième siècle, lorsqu'il n'y avait pas encore de colonies, que l'Amérique n'existait pas encore pour l'Europe, que l'Asie n'existait que par l'intermédiaire de Constantinople, que la Méditerranée était le centre de l'activité commerciale, le problème à résoudre.

Digitized by Google

— m — la division du travail avait une tout autre forme, un tout autre aspect qu'au dix-septième siècle, alors que les Espagnols, les Portugais, les Hollandais, les Anglais, les Français avaient des colonies établies dans toutes les parties du monde. L'étendue du marché, sa physionomie donnent à la division du travail aux différentes époques une physionomie, un caractère qu'il serait difficile de déduire du seul mot diviser, de l'idée, de la catégorie. Tous les économistes, dit M. Proudhon, depuis A. Smith ont signalé les avantages et les inconvénients de la loi de division, mais en insistant beaucoup plus sur les premiers que sur les seconds, parce que cela servait mieux leur optimisme, et sans qu'aucun d'eux se soit jamais demandé ce que pouvaient être les inconvénients d'une loi... Comment le même principe, poursuivi rigoureusement dans ses conséquences, conduit-il à des effets diamétralement opposés? Pas un économiste, ni avant ni depuis A. Smith, ne s'est seulement aperçu qu'il y eût là un problème à éclaircir. Say va jusqu'à reconnaître que dans la division du travail la même cause qui produit le bien engendre le mal. » A. Smith a vu plus loin que ne le pense M. Proudhon. Il a très-bien vu, que « dans la réalité la différence des talents naturels entre les individus est bien moindre que nous ne le croyons. Ces dispositions si différentes, qui semblent distinguer les hommes des diverses professions, quand ils sont parvenus à la maturité de l'âge, ne sont pas tant la cause que l'effet de la division du travail. » Dans le principe, un portefaix diffère moins d'un philosophe qu'un mâtin d'un lévrier. C'est la division du travail qui

Digitized by Google

— 123 — a mis un abîme entre Tun et l'autre. Tout cela n'empêche pas M. Proiullion (ici dire, daiks un autre cudroit, qu'Adam Smith ne se doutait même pas des inconvénients que produit la division du travail. C'est encore ce qui lui fait dire que J.-B. Say a le premier reconnu « que dans la division du travail la même cause qui produit le bien engendre le mal. » Mais écoutons Lemontey ; Suum cuique, « M. J.-B. Say indt fait l'honneur d'adopter dans son récent traité d'économie politique, le principe, que j'ai mis au jour dans ce fragment sur l'influence morale de la division du travail. Le titre un peu frivole de mon livre ne lui a sans doute pas permis de me citer. Je ne puis attribuer qu'à ce motif le silence d'un écrivain trop riche de son propre fonds pour désavouer un emprunt aussi modique. » (Lemontey, Œuvres complètes, tome p. 245, Paris, 1840.) Rendons-lui cette justice : Lemontey a spirituellement exposé les conséquences fâcheuses de la division du travail telle qu'elle est constituée de nos jours, et M. Proudhon n'a rien trouvé à y ajouter. Mais puisque . par la faute de M. Proudhon, nous sommes une fois en[>a(i^e' dans cette question de priorité, disons encore en passant que, bien longtemps avant M. Lemontey, et dix-sept ans avant Adam Smith, élève d'A. Ferguson, celui-ci a exposé nettement la chose dans un chapitre qui traite spécialement de la division du travail. « Il y aurait lieu même de douter si la capacité générale d'une nation croît en proportion du progrès des arts. Plus les arts mécaniques ... réussissent parfaitement loi^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.41% accurate

— 124 — ■ qu'ils sont totalement dépourvus du secours de la raison et du sentiment, et l'ignorance est la mère de l'industrie aussi bien que de la superstition. La réflexion et l'imagination sont sujettes à s'égarer : mais l'habitude de mouvoir le pied ou la main ne dépend ni de l'une ni de l'autre. Ainsi on pourrait dire que la perfection, à l'égard des manufactures, consiste à pouvoir se passer de l'esprit, de manière que sans effort de l'ouvrier puisse être considéré comme une machine dont les parties sont des hommes. . . L'officier général peut être très-habile dans l'art de la guerre, tandis que tout le mérite du soldat se borne à exécuter quelques mouvements du pied ou de la main. L'un peut avoir gagné ce que l'autre a perdu... Dans une période où tout est séparé, l'art de penser peut lui-même former un métier à part. » (A. Ferguson, Essai sur l'origine de la société civile, Paris, 1785.) Pour terminer l'aperçu littéraire, nous nions formellement que « tous les économistes aient insisté beaucoup plus sur les avantages que sur les inconvénients de la division du travail. » Il suffit de nommer Sismondi. Ainsi, pour ce qui concerne les avantages de la division du travail, M. Proudhon n'avait rien d'autre à faire que de paraphraser plus ou moins pompeusement les phrases générales que tout le monde connaît. Voyons maintenant comment il fait dériver de la division du travail prise comme loi générale, comme catégorie, comme pensée, les inconvénients qui y sont attachés. Comment se fait-il que cette catégorie, cette loi implique une répartition inégale du travail au détriment du système égalitaire de M. Proudhon ? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.86% accurate

— m — «A cette heure solennelle de la division du travail . le vent des tempêtes commence à souffler sur l'humanité. Le progrès ne s'accomplit pas pour tous d'une manière égale et uniforme:... il commence à s'emparer d'un petit nombre de privilégiés... C'est cette acception de personnes de la part du progrès qui a fait croire si longtemps à l'égalité naturelle et providentielle des conditions, en tant que les castes et le statut hiérarchique touchent toutes les sociétés. » (Proudhon, 1. 1, p. 97.) La division du travail a fait les castes. Or, les castes , ce sont les inconvénients de la division du travail; donc c'est la division du travail qui a engendré des inconvénients. Quod erat demonstrandum, Yeat-on aller plus loin et de» mandera-t-on ce qui a fait faire à la division du travail les castes, les constitutions hiérarchiques et les privilégiés? M. Proudhon vous dira : Le progrès. Et qu'est-ce qui a fait le progrès? La borne. La borne , pour M. Proudhon , c'est l'acception de personnes de la part du progrès. Après la philosophie vient l'histoire. Ce n'est plus ni de l'histoire descriptive, ni de l'histoire dialectique, c'est de l'histoire comparée. M. Proudhon établit un parallèle entre l'ouvrier imprimeur actuel et l'ouvrier imprimeur du moyen âge; entre l'ouvrier du Creusot et le maréchal ferrant de la campagne: entre l'homme de lettres de nos jours et l'homme de lettres du moyen âge, et il fait pencher la balance du côté de ceux qui appartiennent plus ou moins à la division du travail telle que le moyen âge l'a constituée ou transmise. Il oppose la division du travail d'une époque historique à la division du travail d'une autre époque historique. Était-ce là ce que M. Proudhon avait à démontrer? Non. Il devait

Digitized by Google

— m — iiou6 iiioiilrcr les incoiiviiiienls de la division du Uavail en gcuéral, de la division du travail comme catégorie. A quoi bon d'ailleurs insister sur cette partie de Touvrage de M. Proudhon . puisque nous le verrons un peu plus loin re'tracter lui-même formellement tous ces prétendus développements? « Le premier effet du travail parcellaire, continue M. Proudhon, après la dépravation île l'âme, est la prolongation des séances qui croissent en raison inverse de la somme d'intelligence dépensée... Mais comme la durée des seaocj; ne peut excéder seize à dix-huit heures par jour, du moment où la compensation ne pourra se prendre sur le temps, elle se prendra sur le prix et le salaire diminuera. . . Ce qui est certain et qu'il s'agit uniquement pour nous de noter, cest que la conscience universelk ne met pas au même taux le travail d un contre-maitre et la manœuvre d'un goujat. Il y a doue nécessité de réduction sur le prix de la journée : en sorte que le travailleur, après avoir été affligé dans son âme par une fonction dégradante, ne peut manquer d'être frappé aussi dans son corps par la modicité de la récompense. » Nous passons sur la valeur logique de ces syllogismes, que Kant appellerait des paralogismes donnant de cdté. En voici la substance : La division du travail réduit 1 ouvrier à uue fonction dégradante; à cette fonction dégradante correspond une âme dépravée ; à la dépravation de l'âme convient une réduction toujours croissante du salaire. Et pour prouver que cette réduction des salaires convient à une âme dépra*vée , M. Proudhon dit , par acquit de conscience , que c'est Digitized by Google

— 127 — la conscience universelle qui le veut ainsi. L'âme de M. Proudhon est-elle comptée dans la conscience universelle? Les machines sont, pour M. Proudhon, « l'antithèse logique de la division du travail, » et, à l'appui de sa dialectique, il commence par transformer les machines en esclaves. Après avoir supposé l'atelier moderne, pour faire découler de la division du travail la misère, M. Proudhon suppose la misère engendrée par la division du travail, pour arriver à l'atelier et pour pouvoir le représenter comme la négation dialectique de cette misère. Après avoir traité le travailleur au moral par une fonction dégradante, au physique par la modicité du salaire ; après avoir mis l'ouvrier dans la dépendance du patron, et abaissé son travail jusqu'à la manœuvre d'un goudaillier, il se prend de nouveau à l'atelier et aux machines pour dégrader le travailleur « en lui donnant un maître, » et il achève son avilissement en le faisant u déchoir du rang d'artisan à celui de manœuvre, n La belle dialectique! Et encore s'il s'en tenait là; mais non, il lui faut une nouvelle histoire de la division du travail, non plus pour en faire dériver les contradictions, mais pour reconstruire l'atelier à sa manière. Pour arriver à ce but, il a besoin d'oublier tout ce qu'il vient de dire sur la division. Le travail s'organise, se divise autrement selon les instruments dont il dispose. Le moulin à bras suppose une autre division du travail que le moulin à vapeur. C'est donc heurter de front l'histoire que de vouloir commencer par la division du travail en général, pour en venir ensuite Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.84% accurate

— 128 — à un instrument spécifique de production, les machines. Les machines ne sont pas plus une catégorie économique que, que ne saurait l'être le bœuf qui traîne la charrue. Les machines ne sont qu'une force productive. L'atelier moderne, qui repose sur l'application des machines, est un rapport social de production, une catégorie économique. Voyons maintenant comment les choses se passent dans la brillante imagination de M. Proudhon, « Dans la société, l'apparition incessante des machines est l'antithèse, la formule inverse du travail : c'est la protestation du génie industriel contre le travail parcellaire et humain. Qu'est-ce en effet qu'une machine? Une manière de réunir diverses particules du travail, que la division avait séparées. Toute machine peut être définie, un résumé de plusieurs opérations... Donc par la machine, il y aura ressemblance de travail » et être... Les machines, se posant dans l'économie politique contrairement à la division du travail, représentent la synthèse, s'opposant dans l'esprit humain à l'analyse... La division ne faisait que séparer les diverses parties du travail, laissant chacun se livrer à la spécialité, qui lui agréait le plus : l'atelier groupe les travailleurs, selon le rapport de chaque partie au tout. . . il introduit le principe d'autorité dans le travail... Mais ce n'est pas tout : la machine ou l'atelier, après avoir dégradé le travailleur en lui donnant un maître, achève son avilissement en le faisant déchoir du rang d'artisan à celui de manœuvre... La période que nous parcourons en ce moment, celle des machines, se distingue par un caractère particulier, c'est le salariat. Le salariat est postérieur à la division du travail et à l'échange. » Digitized by Google

— 129 — Une simple observation à M. Proudhon. La séparation des diverses parties du travail, laissant à chacun la faculté de se livrer à la spécialité qui lui agréait le plus, séparation que M. Proudhon fait dater du commencement du monde, n'existe que dans l'industrie moderne, sous le régime de la concurrence. M. Proudhon nous fait ensuite une « généalogie » par trop intéressante, » pour démontrer comment l'atelier est né de la division du travail, et le salarié de l'atelier. Il suppose un homme qui a remarqué qu'en divisant la production et ses diverses parties, et la faisant exécuter chacune par un ouvrier à part, » on multiplierait les forces de production. » Cet homme, saisissant le fond de cette idée, se dit qu'en formant un groupe permanent de travailleurs assortis pour l'objet spécial qu'il se propose, il obtiendra une production plus soutenue, etc. » 5 » Cet homme, fait une proposition à d'autres hommes, pour leur faire saisir son idée et le fil de son idée. 6 » Cet homme au début de l'industrie, traite à égal avec ses compagnons devenus plus tard ses maîtres, 7 » Il est sensible, en effet, que cette égalité primitive a dû rapidement disparaître par la position avantageuse du maître et la dépendance du salarié. » Voilà encore un échantillon de la méthode historique et déterminative de M. Proudhon. Examinons maintenant, sous le point de vue historique et économique, si véritablement l'atelier ou la machine a introduit le principe d'autorité dans la société postérieurement à la division du travail ; si il a dû en être réhabilité ?

— 130 — l'ouvrier, tout en le soumettant de laire à l'autorité ; si la machine est la recombinaison du travail divisé, la synthèse du travail opposée à son analyse. La société tout entière a cela de commun avec l'intérieur d'un atelier, qu'elle aussi a sa division du travail. Si l'on prenait pour modèle la division du travail dans un atelier moderne, pour en faire l'application à une société entière, la société la mieux organisée pour la production des richesses serait incontestablement celle qui n'aurait qu'un seul entrepreneur en chef, distribuant le travail selon une régie arrêtée d'avance aux divers membres de la communauté. Mais il n'en est point ainsi. Tandis que dans l'intérieur de l'atelier moderne la division du travail est minutieusement réglée par l'autorité de l'entrepreneur, la société moderne n'a d'autre règle, d'autre autorité, pour distribuer le travail, que la libre concurrence. Sous le régime patriarcal, sous le régime des castes, sous le régime féodal et corporatif, il y avait division du travail dans la société tout entière selon des règles fixes. Ces règles ont-elles été établies par un législateur ? Non. Nées primitivement des conditions de la production matérielle, elles n'ont été érigées en lois que bien plus tard. C'est ainsi que ces diverses formes de la division du travail devinrent autant de bases d'organisation sociale. Quant à la division du travail dans l'atelier, elle était très-peu développée dans toutes ces formes de la société. On peut même établir en règle générale, que moins l'autorité préside à la division du travail dans l'intérieur de la société, plus la division du travail se développe dans l'intérieur de l'atelier, et plus elle y est soumise à l'autorité d'un

Digitized by Google

— 131 — seul. L'autorité dans l'atelier et celle dans la société, par rapport à la division du travail, sont en raison inverse l'une de l'autre. Il importe maintenant de voir ce que c'est que l'atelier, dans lequel les occupations sont séparées. où la tâche de chaque ouvrier est réduite à une opération très-simple, et où l'autorité, le capital, groupe et dirige les travaux. Comment cet atelier a-t-il pris naissance? Pour répondre à cette question, nous aurons à examiner, comment l'industrie manufacturière proprement dite s'est développée. J'entends parler de cette industrie qui n'est pas encore l'industrie moderne, avec ses machines, mais qui n'est déjà plus ni l'industrie des artisans du moyen âge, ni l'industrie domestique. Nous n'entrerons pas en de grands détails : nous ne donnerons que quelques points sommaires, pour faire voir qu'avec des formules on ne peut pas faire de l'histoire. Une condition des plus indispensables pour la formation de l'industrie manufacturière était l'accumulation des capitaux, facilitée par la découverte de l'Amérique et l'introduction de ses métaux précieux. Il est suffisamment prouvé que l'augmentation des moyens d'échange eut pour conséquence, d'un côté, la dépréciation des salaires et des rentes foncières, et de l'autre, l'accroissement des profits industriels. En d'autres termes : autant la classe des propriétaires et la classe des travailleurs, les seigneurs féodaux et le peuple, tombèrent, autant s'éleva la classe des capitalistes, la bourgeoisie. Il y eut d'autres circonstances encore qui concoururent simultanément au développement de l'industrie manufacturière.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.59% accurate

— m — lurière : raugmenUtiou des marchandises mises eo circulation dès que le commerce pe'nétra aux Indes orientales par la voie du cap de BooQc-Ëspéraoce, le régime coiouial, le développement du commerce maritime. Un autre point qu'on n'a pas encore assez apprécié dans l'histoire de l'industrie manufacturière, c'est le licûuciemet des nombreuses suites des seigneurs féodaux, dont les membres subalternes devinrent des vagabonds avant d'entrer dans l'atelier. La création de l'atelier est précédée d'un vagabondage presque universel au quinzième et au seizième siècle. L'atelier trouva encore un puissant appui dans les nombreux paysans, qui, chassés continuellement des campagnes par la transformation des champs en prairies, et par les progrès agricoles nécessitant moins de bras pour la culture des terres, vinrent aliler dans les villes pendant des siècles entiers. L'agrandissement du marché, l'accumulation des capitaux, les modifications survenues dans la position sociale des classes, une foule de personnes se trouvant privées de leurs sources de revenu, voilà autant de conditions historiques pour la formation de la manufacture. (C'est ici l'endroit pas, comme dit M. Proudhon, des stipulations à l'amiable entre des égaux, qui ont rassemblé les hommes dans l'atelier. Ce n'est pas même dans le sein des anciennes corporations que la manufacture a pris naissance. Ce fut le marchand qui devint chef de l'atelier moderne, et non pas l'ancien maître des corporations. Presque partout il y eut une lutte acharnée entre la manufacture et les métiers. L'accumulation et la concentration d'instruments et de travailleurs précéda le développement de la division du travail.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

^ m — vail dans linlerieur de râtelier. Une manufacture consistait beaucoup plus dans la réunion de beaucoup de trav-aîUeurs et de beaucoup de mëders dans on seul endroit, dans une sailc sous le commaiulouiciil dun capital, que dans l'analyse des travaux et dans ladaptation d'un ouvrier spécial à une tâche très^simple. L'ulilitc d'un atelier consistait bien moins dans la division du travail proprement dite, que dans celte circonstance qu'on travaillait sur une plus grande échelle, qu'on épargnait beaucoup de faux frais, etc. A la fin du seizième et au couiinenomcut du dix-septième siècle, la manufacture hollandaise connaissait à peine la division. Le développement de la division du travail suppose la réunion des travailleurs dans un atelier. Il ii y a même pas un seul exemple, ni au seizième, ni au dix-septième .siècle, que les diverses branches d'un même métier aient été exploitées séparément au point qu'il aurait suili de les réunir dans un seul endroit pour obtenir Tatelier tout fait. Mais une fob les hommes et les instruments réunis, la division du travail telle qu'elle existait sous la forme des corporationa se reproduisait, se reflétait nécessairement dans l'intérieur de Tatelier. Pour M. Proudhon, qui voit les choses à l'envers, si toutefois il les voit, la division' du travail dans le sens d'Adam Smith, précède Tatelier, qui en est une condition d'existence. Lea machineê proprement dites datent de la lin du dixhuitième siècle. Rien de plus absurde que de voir dans les machines Vantithèse de la divisiou du travail, la synthèse rétablissant l'unité dans le travail morcelé. Digitized by Google

— 154 — La machine est une réunion des instruments de travail, et pas du tout une combinaison des travaux pour l'ouvrier lui-même, u Quand, par la division du travail, chaque opération particulière a été réduite à l'emploi d'un instrument simple, la réunion de tous ces instruments, mis en action par un seul moteur, constitue — une machine. » (Abbé, Traité sur l'Économie des machines, etc., Paris, 1853.) Outils simples, accumulation des outils, outils composés, mise en mouvement d'un outil composé par un seul moteur manuel, par l'homme, mise en mouvement de ces instruments par les forces naturelles, machine, système des machines ayant un seul moteur, système des machines ayant un automate pour moteur, — voilà la marche des machines. La concentration des instruments de production et la division du travail sont aussi inséparables l'une de l'autre que le sont, dans le régime politique, la concentration des pouvoirs publics et la division des intérêts privés. L'Angleterre, avec la concentration des terres, ces instruments du travail agricole, a également la division du travail agricole et la mécanique appliquée à l'exploitation de la terre. La France, qui a la division des instruments, le régime parcellaire, a en général ni division du travail agricole ni application des machines à la terre. Pour M. Proudhon, la concentration des instruments de travail est la négation de la division du travail. Dans la réalité nous trouvons encore le contraire. À mesure que la concentration des instruments se développe, la division se développe aussi et vice versa. Voilà ce qui fait que toute grande invention dans la mécanique est suivie

— 435 — d'une plus grande division du travail, et chaque accroissement dans la division du travail amène à son tour de nouvelles inventions mécaniques. Nous n'avons pas besoin de rappeler que les grands progrès de la division du travail ont commencé en Angleterre après l'invention des machines. Ainsi les tisserands et les fileurs étaient pour la plupart des paysans tels qu'on en rencontre encore dans les pays arriérés. L'invention des machines a achevé de séparer l'industrie manufacturière de l'industrie agricole. Le tisserand et le fileur, réunis naguère dans une seule famille, furent séparés par la machine. Grâce à la machine, le fileur peut habiter l'Angleterre en moins de temps que le tisserand séjourne aux Indes orientales. Avant l'invention des machines l'industrie d'un pays s'exerce principalement sur les matières premières, qui étaient le produit de son propre sol : ainsi en Angleterre la laine, en Allemagne le lin, en France les soies et le lin, aux Indes orientales, et dans le Levant le coton, etc. Grâce à l'application des machines et de la vapeur, la division du travail a pu prendre de telles dimensions, que la grande industrie, détachée du sol national, dépend uniquement du marché du monde, des échanges internationaux, d'une division de travail internationale. Enfin la machine exerce une telle influence sur la division du travail, que lorsque dans la fabrication d'un ouvrage quelconque on a trouvé le moyen d'introduire partiellement la mécanique, la fabrication se divise aussitôt en deux exploitations indépendantes l'une de l'autre. Faut-il parler du but providentiel et philanthropique

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

— 136 — que M. Proudhon découvre dans l'invention et l'application primitive des machines? Lorsque en Angleterre le marché eut pris un tel développement que le travail manuel ne pouvait plus suffire, on éprouva le besoin des machines. On songeait alors à faire application de la science mécanique, déjà toute faite au dix-huitième siècle. L'atelier automatique marqua son début par des actes qui n'étaient rien moins que philanthropiques. Les enfants furent tenus au travail à coups de fouet: on en faisait un objet de trafic, et on passait un contrat avec les maisons des orphelins. On abolit toutes les lois sur l'apprentissage des ouvriers, parce que, pour nous servir des phrases de M. Proudhon, on n'avait plus besoin des ouvriers synthétiques. Enfin depuis 1825, presque toutes les nouvelles inventions furent le résultat des collisions entre l'ouvrier et l'entrepreneur, qui cherchait à tout prix à déprécier la spécialité de l'ouvrier. Après chaque nouvelle grève tant soit peu importante, surgit une nouvelle machine. L'ouvrier voyait si peu dans l'application des machines, une espèce de réhabilitation, de restauration, comme dit M. Proudhon. qu'au dix-huitième siècle, il résista pendant bien longtemps, à l'empire naissant de l'automate. « Wyatt dit le docteur Ure, avait découvert les doigts fileurs (la série des rouleaux cannelés) longtemps avant Arkwright.. La principale difficulté ne consistait pas autant dans l'invention d'un mécanisme automatique... La difficulté consistait surtout dans la discipline nécessaire pour faire renoncer les hommes à leurs habitudes irré-

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

^ 157 — gulières dans le travail, et pour les identifier avec la
roulante iu variable d'un grand automate. Mais inveuter et mettre en vigueur
un code de discipline manufacturière, convenable auK besoins et à la
célérité du système automatique, voilà une entreprise digne d'Hercule, voila
le noble ouvrage d'Ârkwright. » En somme, par l'introduction des machines
la division du travail dans l'intérieur de la société s'est accrue, la tâche de
Touvrier dans l'intérieur de l'atelier s'est simplifiée, le capital a été réuni,
l'homme a été dépêché davantage. M. Proudhon veut-il être économiste et
abandonna pour un instant « révolution dans la série de l'entendement, »
alors il va puiser son « Vudilion » dans A. Smith, * au temps où l'atelier
automatique ne faisait que de naître. En effet, quelle différence entre la
division du travail telle qu'elle existait du temps d'Adam Smith, et telle que
nous la voyons dans l'atelier automatique. Pour bien la faire comprendre, il
suffira de citer quelques passages de « la philosophie des manufactures » du
docteur Ure. « Lorsque A. Smith écrivit son ouvrage immortel sur les
éléments de l'économie politique, le système automatique d'industrie était
encore à peine connu. La division du travail lui parut avec raison le grand
principe du perfectionnement en manufacture; il démontra, dans la fabrique
des épingles, qu'un ouvrier en se perfectionnant par la pratique sur un seul et
même point devient plus expéditif et moins coûteux. Dans chaque branche
de manufacture, il vit que d'après ce principe certaines opérations, telles que
la coupe de fils de laiton en longueurs égales, t8 Digitized by Google

— 158 — deviennent d'une exécution facile; que d'autres, telles que la façon et l'attache des têtes d'épingles, sont à proportion plus difficiles : il en conclut donc que l'on peut naturellement approprier à chacune de ces opérations un ouvrier dont le salaire corresponde à son habileté. C'est cette appropriation qui est l'essence de la division des travaux. Mais ce qui pouvait servir d'exemple utile du temps du docteur Siniih ne serait propre aujourd'hui qu'à induire le public en erreur relativement au principe réel de l'industrie manufacturière. En effet, la distribution, ou plutôt l'adaptation des travaux aux différentes capacités individuelles, n'entre guère dans le plan d'opération des manufactures automatiques : au contraire ^ partout où un procédé quelconque exige beaucoup de dextérité et une main sûre ^ on le retire du bras de l'ouvrier trop adroit et souvent enclin à des irrégularités de plusieurs genres, pour en charger un mécanicien particulier dont l'opération automatique est si bien réglée qu'un enfant peut la surveiller. u Le principe du système automatique est donc de substituer l'art mécanique à la main-d'œuvre, et de remplacer la division du travail entre les artisans par l'analyse d'un procédé dans ses principes constituants. Selon le système de l'opération manuelle, la main-d'œuvre était ordinairement l'élément le plus dispendieux d'un produit quelconque ^ mais, d'après le système automatique, les talents de l'artisan se trouvent progressivement suppléés par de simples surveillants de mécanique. « La faiblesse de la nature humaine est telle que plus l'ouvrier est habile, plus il devient volontaire et intraitable »

— 139 — table , et par conséquent moins il est propre à un système de mécanique à l'ensemble duquel ses boutades capricieuses peuvent faire un tort considérable. Le grand point du manufacturier actuel est donc, en combinant la science avec ses capitaux, de réduire la tâche de ses ouvriers à exercer leur vigilance et leur dextérité , facultés bien perfectionnées dans leur jeunesse, lorsqu'on les fixe sur un seul objet. «D'après le système des gradations du travail, il faut faire un apprentissage de plusieurs années avant que l'œil et la main deviennent assez habiles pour exercer certains tours de force en mécanique: mais selon le système qui décompose un procédé en le réduisant à ses principes constitutifs, et qui en soumet toutes les parties à l'opération d'une machine automatique, on peut confier ces mêmes parties élémentaires à une personne douée d'une capacité ordinaire , après l'avoir soumise à une courte épreuve ; on peut même, en cas d'urgence, la faire passer d'une machine à l'autre, à la volonté du directeur de l'établissement. De telles mutations sont en opposition ouverte avec l'ancienne routine qui divise le travail et qui assigne à un ouvrier la tâche de façonner la tête d'une épingle , et à un autre celle d'en aiguïser la pointe, travail dont l'uniformité ennuyeuse les énerve... Mais, d'après le principe d'égalisation ou le système automatique, les facultés de l'ouvrier ne sont soumises qu'à un exercice agréable, etc.. Son emploi étant de veiller au travail d'un mécanisme bien réglé, il peut l'apprendre en peu de temps; et lorsqu'il transfère ses services d'une machine à une autre, il varie sa tâche et développe ses idées, en réfléchissant aux combinaisons générales

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.42% accurate

— 140 — qui résultent de ses travaux et de ceux de ses compaguons. Ainsi cette contrainte des faculté , ce rétrécissement des idées . cet ctal de Qcnc du corps . qui ont ctë attribue's non sans raison à la division du travail, ne peuvent, dans des circonstances ordinaires, avoir lieu sous le r^me d'une égale distribution des travaux. « Le but constant et la tendance de tout perfectionnement dans le mécanisme est en effet de se passer entièrement du travail de riionime ou d en diminuer le prix, en substituant Findustrie des femmes et des enfants à celle de l'ouvrier adulte, ou le travail d'ouvriers grossiers à celui dliabiles artisans... Cette tendance à n'employer que des entants au regard vif et aux doigts déliés au lieu de journaliers possédant une longue expérience, démontre que le dogme scolastique de la division du travail selon les différents degrés d'habiietc a enfin clé exploité par nos manufacturiers éclairés. » (André Ure, Phihgophie des mamtfactures ou Economie industrielle, t. I®*", chap. I*"*.) Ce qui caractérise la division du travail dans rintérieur de la société moderne, c'est qu'elle engendre les spécialités, les espèces, et avec elles l uliolisme du métier. « Nous sommes frappés d'admiration , dit Lemontey, en voyant parmi les anciens le même personnage être à la fois, dans un degré éminent, philosophe, poète, orateur, historien, prêtre, administrateur, général d'armée. Nos âmes s'épouvantent à l'aspect d'un si vaste domaine. Chacun plante sa haie et s'enferme dans son enclos. J'ignore si par cette découpure le champ s agrandit , mais je sais bien que l'homme se rapetisse. » Ce qui caractérise la division du travail dans l'atelier Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.75% accurate

141 " auloma tique, cest que le travail y a perdu tout caractère de spécialité. Mais du moment que tout développement spécial cesse, le besoin d'universalité, la tendance vers uo développement intégral de l individu commence à se faire sentir. L'atelier automatique efface les espèces et lldiotisme du métier. M, Proudhon, n'ayant uiùm pas compris ce seul côte' révolutionnaire de l'atelier automatique, fait un pas en arrière, et propose à Fouvrier de faire non-seulement la douzième partie d'une e'pingle. mais successivement toutes les douze parties. L'ouvrier arriverait ainsi à la science et à la conscience de l'épingle. Voilà ce que c'est que le travail synlhe'tique de M. Proudhon. Personne ne contestera que faire un mouvement en avant et un autre en arrière c est ^lement faire un mouvement synthétique. En re'sume', M. Proudhon n'est pas allc au delà de lidéal du petit bourgeois. Èt pour réaliser cet idéal, il nlmagine rien de mieux que de nous ramener au compagnon, ou tout au plus au maître artisan du moyen âge. Il suffit , dit-il quelque part dans son livre , d avoir lait une seule fois dans sa vie un chef-d'œuvre, de s'être senti une seule fois homme. N'est-ce pas là, jioiir la lorme autant que pour le fond , le ckci-d œuvre exigé par le corps de métier du moyen âge? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.25% accurate

— m — I » La concurrence est aussi essentielle au travail que la division... Elle est nécessaire à l'établissement de l'égalité. » !« Le principe est la négation de lui-même. Son effet le plus certain est de perdre ceux qu'elle entraîne. » / c< Les inconvénients qui marquent à sa suite, de même que les réflexions générales,) bien qu'elle procure..., découlent logiquement les uns et les autres du principe. » / tt Demander le principe d'accommodement qui doit dériver d'une loi supérieure à la liberté elle-même. » VARIANTS. Problème à résoudre, (« Il ne saurait donc être ici question de détruire la concurrence, chose aussi impossible que de détruire la liberté; il s'agit d'en trouver l'équilibre, je dirais volontiers la pondération, » M. Proudhon commence par défendre la nécessité éternelle de la concurrence contre ceux qui la veulent remplacer par l'émulation. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

Il n'y a pas « d'émulation sans but, » et comme « l'objet de toute passion est l'accessoire à la passion, une femme pour l'Amant^ du pouvoir pour l'Ambitieux, de l'Or pour l'Avare, une couronne pour le poète, l'objet de l'émulation industrielle est nécessairement le profit, L'émulation n'est pas autre chose que la concurrence même. » La concurrence est l'émulation en vue du profit. L'émulation industrielle est-elle nécessairement l'émulation en vue du profit, c'est-à-dire la concurrence? M. Proudhon le prouve en raisonnant. Nous l'avons vu : affirmer, pour lui, c'est prouver, de même que supposer c'est nier. Si l'objet immédiat de l'Amant est la femme, l'objet immédiat de l'émulation industrielle est le produit et non le profit. La concurrence n'est pas l'émulation industrielle, c'est l'émulation commerciale. De nos jours, l'émulation industrielle n'existe qu'en vue du commerce. Il y a même des phases dans la vie économique des peuples modernes où tout le monde est entraîné dans une espèce de vertige pour faire du profit sans produire. Ce vertige de spéculation, qui revient périodiquement, met à nu le véritable caractère de la concurrence qui cherche à échapper à la nécessité de l'émulation industrielle. Si vous aviez dit à un artisan du quatorzième siècle qu'on allait abroger les privilèges de la corporation féodale de l'industrie, pour mettre à la place l'émulation industrielle, dite concurrence, il vous aurait répondu que les privilèges des diverses corporations, maîtrises, jurandes, sont la concurrence organisée. M. Proudhon ne dit pas

Digitized by Google

— 144 — mieux en affirmant que « Témulation n'est pas autre chose que la concurrence elle-même. » C'est l'ordonnance qui à partir du 1^{er} janvier 1847 le travail et le salaire soient garantis à tout le monde : aussitôt une immense réaction va succéder à la réaction aidée de l'industrie. » Au lieu d'une supposition, d'une affirmation et d'une négation, nous avons maintenant une ordonnance que M. Proudhon rend tout exprès pour prouver la nécessité de la concurrence[^] son éternité comme catégorie, etc. Si l'on s'imagine qu'il ne faut que des ordonnances pour sortir de la concurrence, on n'en sortira jamais. Et si l'on pousse les choses jusqu'à proposer d'abolir la concurrence, tout en conservant le salaire, on proposera de faire un non-sens par décret royal. Mais les peuples ne procèdent pas par décret royal. Avant de faire de ces ordonnances-là, ils doivent du moins avoir changé de fond en comble leurs conditions d'existence industrielle et politique, et par conséquent toute leur manière d'être. M. Proudhon répondra, avec son assurance imperturbable, que c'est l'hypothèse d'une transformation de notre nature sans antécédents historiques et qu'il aurait droit « de nous écarter de la discussion, » nous ne savons pas en vertu de quelle ordonnance. M. Proudhon ignore que l'histoire tout entière n'est qu'une transformation continue de la nature humaine. « Restons dans les lais. La révolution française a été faite pour la liberté industrielle autant que pour la liberté politique : et bien que la France en 1789 n'eût point aperçu toutes les conséquences du principe dont elle demandait

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

— m — ia réaiisalion , disons4e hautemeot , elle oe s est trompée
ni dans ses vœux , ni dans son attente. Quiconque essayerait de le nier
perdrait a mes ycnx droit à la critique : je ne disputerai Jamais avec un
adversaire qui poserait en principe Terreur spontanée de vingtHïinq millions
d'hommes. . . Pourquoi donc , si la concurrence n'eut eieé un principe de l
économie sociale, un décret de la destinée, une néceêsié de Vâme huiminey
pourquoi, au lieu d'a6o/tr corporations, maîtrises et jurandes, ne songeait-on
plutôt à réparer le tout ? » Ainsi, puisque les Français du dix-huitième siècle
ont aboli corporations , maîtrises et jurandes au lieu de les modifier, les
Français du dix-neuvième siècle doivent modifier la concurrence au lieu de
iabolir. Puisque la concurrence a été établie en France , au dix>iiuitième
siècle, comme conséquence de besoins historiques, cette concurrence ne
doit pas être détruite au dix-neuvième siècle à cause d'autres besoins
historiques. M. Proudhon, ne com. prenant pas que rétablissement de la
concurrence se liait au développement réel des hommes du dix-huiiiième
siècle, fait de la concurrence une nécessité de ïâme kamame, m PARTiBus
iNFidBLiUM. Qu'aurait-il fait du grand Cojbert pour le dix-septième siècle
? Après la révolution vient l'état de chosesactueL M. Proud> bon y puise
également des faits, pour montrer l'éternité de la concurrence, en prouvant
que toutes les industries dans, lesquelles cette cat^orie n est pas encore
assez développée, comme dans Tagriculture, sont dans un état d'infériorité,
de caducité. Dire qu'il y a des industries qui ne sont pas encore à la hauteur
de la concurrence, que d'autres encore sont auDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

◆ — 146 — dessous du niveau de la production bourgeoise, c'est un radotage qui ne prouve nullement l'éternité de la concurrence. Toute la logique de M. Proudhon se résume en ceci : La concurrence est un rapport social dans lequel nous développons actuellement nos forces productives. Il donne à cette vérité, non pas des développements logiques, mais des exemples souvent très-bien développés, en disant que la concurrence est l'émulation industrielle, le mode actuel d'être libre, la responsabilité dans le travail, la constitution (le la valeur, une condition pour l'avancement de l'humanité, un principe de l'économie sociale, un décret de la destinée, une nécessité de l'âme humaine, une inspiration de la justice éternelle, la liberté dans la division, la division dans la liberté, une catégorie économique. « La concurrence et l'association s'appuient Tune sur l'autre. Bien loin de s'exclure, elles ne sont pas même divergentes, l'une dit concurrence suppose déjà but commun. La concurrence n'est donc pas l'égotisme et l'association la plus déplorable du socialisme est de l'être regardée comme le renversement de la société. » Qui dit concurrence dit but commun, et cela prouve, d'un côté, que la concurrence est l'association : de l'autre, que la concurrence n'est pas l'égotisme. Et qui dit égotisme, ne dit-il pas but commun? Chaque égotisme s'exerce dans la société et par le fait de la société. Il suppose donc la société, c'est-à-dire des buts communs, des besoins communs, des moyens de production communs, etc., etc. Serait-ce par hasard pour cela que la concurrence et l'association dont parlent les socialistes ne sont pas même divergentes? Digitized by Google - .

The text on this page is estimated to be only 27.34% accurate

— U7 — Les socialistes savent très-bien que la société actuelle est fondée sur la concurrence. Comme ils reprocher à la concurrence de renverser la société actuelle qu'ils veulent renverser eux-mêmes? Et comment ils reprocher à la concurrence de renverser la société à venir, dans laquelle ils voient au contraire le renversement de la concurrence? M. Proudhon dit plus loin que la concurrence est l'opposé du monopole; que, par conséquent, elle ne saurait pas être [opposé de rassociation. Le féodalisme était ^ dès son origine , opposé à la monarchie patriarcale ; ainsi il n'était pas opposé à la concurrence, qui n'existait pas encore. S'ensuit-il que la concurrence n'est pas opposée au féodalisme? Dans le fait , soit à dire au côté négatif de la concurrence, à ses inconvénients) à ce qu'elle a de destructif, de subversif, de qualités malfaisantes. Le tableau que nous en fait M, Proudhon a quelque chose de lugubre. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

— 148 — La concurrence engendre la misère, elle lomme la guerre civile, elle change les zones naturelles) » confond les nationalités, trouble les familles, corrompt la conscience publique, elle bouleverse les notions de l'équité, de la Justice, de la morale, et, ce qui est pire, elle détruit le commerce libre et ne donne pas même en compensation la valeur si théorique du prix fixe et honnête. Elle désenchanté tout le monde, même les économistes. Elle pousse les choses jusqu'à se détruire elle-même. D'après tout ce que I. Proudhon dit de mal, peut-il y avoir, pour ses principes et ses illusions, pour les rapports de la société bourgeoise, un élément plus dissolvant, plus désastreux que la concurrence? Notons bien que la concurrence devient toujours plus destructive pour les rapports bourgeois, à mesure qu'elle excite à une création fébrile de nouvelles forces productives, c'est-à-dire des conditions matérielles d'une société nouvelle. Sous ce rapport du moins le mauvais côté de la concurrence aurait son bon. « La concurrence comme position ou phase économique considérée dans son origine est le résultat nécessaire... de la circulation de l'argent généraux. » Pour M. Proudhon la circulation du sang doit être une conséquence de la théorie de Harvey. " Le monopole est le terme fatal de la concurrence, qui l'engendre par une négation incessante d'elle-même. Cette génération du monopole en est déjà la justification... Le monopole est l'opposé naturel de la concurrence ... mais dès lors que la concurrence est nécessaire, elle implique Digiiizca by Liu^.' .

— 149 —

idée du monopole, puisque le monopole est comme le siège de chaque individualité concurrente. » Nous nous réjouissons avec M. Proudhon, qu'il puisse au moins une fois bien appliquer sa formule de thèse et d'antithèse. Tout le monde sait que le monopole moderne est engendré par la concurrence. De même. Quant au contenu, M. Proudhon se tient à des images poétiques. La concurrence faisait « de chaque subdivision du travail comme une souveraineté où chaque individu se posait dans sa force et dans son indépendance. » Le monopole est (i) le siège de chaque individualité concurrente. » La souveraineté vaut au moins le siège. M. Proudhon ne parle que du monopole moderne engendré par la concurrence. Mais nous savons tous que la concurrence a été engendrée par le monopole féodal. Ainsi primitivement la concurrence a été le contraire du monopole, et non le monopole le contraire de la concurrence. Donc le monopole moderne n'est pas une simple antithèse, c'est au contraire la vraie synthèse. Thèse : Le monopole féodal antérieur à la concurrence. Antithèse : La concurrence. Synthèse : Le monopole moderne, qui est la négation du monopole féodal en tant qu'il suppose le régime de la concurrence, et qui est la négation de la concurrence en tant qu'il est monopole. Ainsi le monopole moderne, le monopole bourgeois, est le monopole synthétique, la négation de la négation; l'unité des contraires. Il est le monopole à l'état pur, rationnel. M. Proudhon est en contradiction avec sa propre philosophie, quand il fait du monopole bourgeois le monopole

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate

— 150 — pôle à l'état cru, simpliste, contradictoire. spasmodique. M. Rossi, que M. Proudhon cite plusieurs fois au sujet du monopole, paraît avoir mieux saisi le caractère synthétique du monopole bourgeois. Dans son Cours d'économie politique, il distingue entre des monopoles artificiels et des monopoles naturels. Les monopoles féodaux, dit-il, sont artificiels, c'est-à-dire arbitraires ; les monopoles bourgeois sont naturels, c'est-à-dire rationnels. Le monopole est une bonne chose, raisonne M. Proudhon, puisque c'est une catégorie économique, une émanation de la raison impersonnelle de l'humanité. » La concurrence est encore une bonne chose, puisqu'elle est, elle aussi, une catégorie économique. Mais ce qui n'est pas bon, c'est la réalité du monopole et la réalité de la concurrence. Ce qui est pire encore, c'est que la concurrence et le monopole se combattent l'un contre l'autre. Que faire ? Chercher la synthèse de ces deux pensées éternelles, l'arracher au sein de Dieu où elle est déposée de temps immémorial. Dans la vie pratique on trouve non-seulement la concurrence, le monopole et leur antagonisme, mais aussi leur synthèse, qui n'est pas une formule, mais un mouvement. Le monopole produit la concurrence, la concurrence produit le monopole. Les monopoleurs se font de la concurrence, les concurrents deviennent monopoleurs. Si les nations se débarrassent de la concurrence entre elles par des associations partielles, la concurrence s'accroît parmi les ouvriers ; et plus la masse des prolétaires s'accroît vis-à-vis des monopoleurs d'une nation, plus la concurrence devient effrénée entre les monopoleurs des différentes nations. La synthèse est telle, que le monopole

Digitized by Google

On peut se maïoteoir qu'en passant continuellement par la lutte de la concurrence. Pour engendrer dialectiquement les impôts qui viennent après le monopole, M. Proudhon nous parle du génie social qui, après avoir suivi intrépidement sa route en zigzag, « après avoir marché d'un pas assuré, sans repentir et sans arrêt, arrivé à l'angle du monopole, porte en arrière un regard, et après une réflexion profonde, frappe d'impôts tous les objets de la production, et crée toute une organisation administrative, afin que tous les emplois soient ouverts au prolétariat et payés par les hommes du monopole. » Que dire de ce génie, qui étant à jeun, se promène en zigzag? et que dire de cette promenade qui n'aurait d'autre but que de démolir les bourgeois par les impôts, tandis que les impôts servent précisément à donner aux bourgeois les moyens de se conserver comme classe dominante? Pour faire entrevoir seulement la manière dans laquelle M. Proudhon traite les détails économiques, il suffit de dire que, d'après lui, l'impôt sur la consommation aurait été établi en vue de l'égalité et pour venir en aide au prolétariat. L'impôt sur la consommation n'a pris son véritable développement que depuis l'avènement de la bourgeoisie. Entre les mains du capital industriel, c'est-à-dire de la richesse sobre et économe qui se maintient, se reproduit, et s'agrandit par l'exploitation directe du travail, l'impôt sur la consommation était un moyen d'exploiter la richesse frivole, joyeuse, prodigue des grands seigneurs qui ne faisaient que consommer. Jacques Stuart a très-bien exposé

Digitized by Google

— m — ce but primitif de l'impôt sur la consommation dans ses Recherches sur les principes de l'économie politique, qu'il a publiées dix ans avant A. Smith. « Dans la monarchie pure, dit-il, les princes semblent jaloux en quelque sorte de l'accroissement des richesses, et lèvent des impôts en conséquence sur ceux qui deviennent riches, — impôts sur la production. Dans le gouvernement constitutionnel ils tombent principalement sur ceux qui deviennent pauvres. — impôts sur la consommation. Ainsi, les monarques mettent un impôt sur l'industrie... par exemple la capitation et la taille sont proportionnées à l'opulence supposée de ceux qui y sont assujettis. Chacun est imposé à raison du profit qu'il est censé faire. Dans les gouvernements constitutionnels les impôts se lèvent ordinairement sur la consommation. Chacun est imposé à raison de la dépense qu'il fait. » Quant à la succession logique des impôts, de la balance du commerce, du crédit — dans l'écrit de M. Proudhon — nous ferons observer seulement, que la bourgeoisie anglaise, parvenue sous Guillaume d'Orange à sa constitution politique, créa tout d'un coup un nouveau système d'impôts, le crédit public et le système des droits protecteurs, dès qu'elle fut en état de développer librement ses conditions d'existence. Cet aperçu suffira pour donner au lecteur une juste idée des élucubrations de M. Proudhon sur la police ou l'impôt, la balance du commerce, le crédit, le communisme et la population. Nous défions la critique la plus indulgente d'aborder ces chapitres sérieusement. Digitized by Google

— 153 — A l'époque historique la propriété s'est développée différemment et dans une série de rapports sociaux entièrement différents. Ainsi définir la propriété bourgeoise n'est autre chose que faire l'exposé de tous les rapports sociaux de la production bourgeoise. Vouloir donner une définition de la propriété, comme d'un rapport indépendant, d'une catégorie à part. Une idée abstraite et éternelle, cela ne peut être qu'une illusion de métaphysique ou de jurisprudence. M. Proudhon, tout en ayant l'air de parler de la propriété en général, ne traite que de la propriété foncière, de la rente foncière. « L'origine de la rente, comme de la propriété, est pour ainsi dire extraéconomique : elle réside dans des considérations de psychologie et de morale qui ne tiennent que de fort loin à la production des richesses. » (T. II, page 401). Ainsi, M. Proudhon se reconnaît incapable de comprendre l'origine économique de la rente et de la propriété. Il convient que cette incapacité l'oblige de recourir à des considérations de psychologie et de morale, lesquelles tenant en effet de fort loin à la production des richesses, tiennent pourtant de fort près à l'exigence de ses vues historiques. M. Proudhon affirme que l'origine de la propriété a quelque chose de mystique et de merveilleux. Or, voir du mystère dans l'origine de la propriété, c'est-à-dire transformer en mystère le rapport de la production elle-même (1 Digitized by Google)

The text on this page is estimated to be only 24.59% accurate

— 154 — même à la distribution des instruments de production, n'est-ce pas, pour parler le langage de M. Proudhon, renoncer à toute prétention à la science économique? M. Proudhon «se hâte à rappeler qu'à la septième époque de révolution économique — le crédit — la fiction ayant fait évanouir la réalité, l'activité humaine menaçant de se perdre dans le vide ^ il était devenu nécessaire de rattacher plus fortement l'homme à la nature . or la rente a été le prix de ce nouveau contrat. » (T. II , p. ^5.) L'homme aux quarante écus a pressenti un Proudhon à venir : « Monsieur le créateur, à vous permis ; chacun est maître dans son monde; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où nous sommes soit de verre. » Dans votre monde, où le crédit était un moyen pour se perdre dans le vide, il est très-possible que la propriété soit devenue nécessaire pour rattacher l'homme à la nature. Dans le monde de la production réelle , où la propriété foncière précède toujours le crédit , l'horreur même de M. Proudhon ne pouvait pas exister. L'existence de la rente une fois admise, quelle qu'en soit d'ailleurs l'origine , elle se débat contradictoirement entre le fermier et le propriétaire foncier. Quel est le dernier terme de ce débat, en d'autres mots, quelle est la quotité moyenne de la rente? Voici ce que dit M. Proudhon : «La théorie de Ricardo répond à cette question. Au début de la société .lorsque l'homme, nouveau sur la terre, n'avait devant lui que l'utilité des forêts « que la terre était vaste et que l'industrie commençait à naître, la rente dut être nulle. La terre . non encore façonnée par le travail, était un objet d'utilité ; ce n'était pas une valeur d'échange : Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.65% accurate

— m — elle était commune, uon sociale. Peu à peu la multiplication des fa milles et le progrès de l'agriculture firent sentir le prix de la terre. Le travail viot doiiDer au sol sa valeur : de là naquit la rente. Plus , avec la même quantité de ser* vices , un champ put rendre de fruits , plus il fut estimé ; aussi la tendanee des propriétaires fut-elle toujours de s attribuer la totalité des fruits du soi , moins le salaire du fer^ mier, c csl-à-dire moijs les Irai^ de production. Ainsi la propriété vient à la suite du travail pour lui enlever .tout ee qui . dans le produit , dépasse les frais i^eels. Le propriétaire remplissant un devoii* mystique et représentant vis-à-vis du colon la communauté , le fermier n'est plus, dans les prévisions delà Providence, qu'un travailleur responsable, qui don rcudre compte à la société de tout ce qu i! recueille en sus de son salaire légitime. . . Par essence et destination , la rente est donc un instrument de justice distributive, l'un des mille niroyeai que le génie ëcuaouique met en œuvre pour arriver à l égalité. C est un immense cadastre exécuté contradictoirement par les propriétaires et fermiers, sans collision possible, dans un intérêt supérieur, et dont le résultat définitif doit être d égaliser la possession de la terre entre les exploiters du sol et les industriels... U ne fallait • pas fiiuiiii que cette magie de la propriété pour arracher au colon rexccдант du produit quil ne peut s'empêcher de regarder comme sien et dont il se croit exclusivement Tauteur. La lenle, ou pour mieux dire la propriété, a brisé régoïsme agricole et crée une solidarité que nulle puissance, nul partage de la terre n^aurait fait naître... A présent, l effet moral de la j>jopnété obtenu, reste a faire la distribution de la rente. »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.54% accurate

— 156 — Toul ce fracas de mots se réduil d'abord à ceci :
Ricardo dit que Texcédant du prix des produits agricoles sur leurs frais de produotioD , y compris le profil ei Hotérét ordinaires du capital^ donne la mesure de la rente. M. Proudhoo fait mieux. Il fait intervenir le propriétaire, comme un Deus ex tnaehma, qui arrache au colon tout Texcédant de sa prodoctioo sur les frais de la prodoctfon. Il se sert de ilnlervcaliou du proprie'taire pour expliquer la proprie'të, de l'intervention du renUer pour expliquer la rente, ii répond au problème en posant le même problème et en raugoieutant encore d uuc syllabe. Observons encore qu'en déterminant la rente par différence de fécondité delà terre, M. Proudhon lui assigne une nouvelle origine , puisque la terre , avant d'être csuue d'après les différents degrés de fertilité, « n'était pas, «suivant lui , « une valeur d'échange , mais était commune. » Qu'esta elle doue devenue, celte fiction de la i cnlc qui avait pris naissance dam la nécmité de ramener à la terre l homme qui iUhit se perdre dam Vinpni du videf Dégageons maintenant la doctrine de Ricardo des phi aj^e^ providentielles, allégoriques et mystiques dans lesquelles M. Proudhon a eu soin de Tenvelopper. La renie, dans le seu& de llicardu , ciL la ptupriclc foncière à i état bourgeois : c est a-dire la propriété féodale qui a subi les conditions de la production bourgeoise. ^»uu6 avons vu que, dapici» la duclrine de Kieardo. le prix de tous les objets est finalement déterminé par les Irais ' de production, y compris le profit industriel; en d autres Lernies, par le lenips de travail employé. Dans Findustrie manufacturière, le prix du produit obtenu par le minimum

Digitized by Google

— 157 — de travail règle le prix de toutes les autres marchandises de la même espèce, attendu qu'on peut multiplier à l'infini les instruments de production les moins coûteux et les plus prolifs. et que la libre concurrence amène nécessairement un prix de marché, c'est-à-dire un prix commun pour tous les produits de la même espèce. Dans l'industrie agricole. au contraire, c'est le prix du produit obtenu par la plus grande quantité de travail qui règle le prix de tous les produits de la même espèce. En premier lieu^ on ne peut pas, comme dans l'industrie manufacturière, multiplier à volonté les instruments de production du même degré de productivité, c'est-à-dire les terrains du même degré de fécondité. Puis, à mesure que la population s'accroît, on est obligé d'exploiter des terrains d'une qualité inférieure, ou de faire sur le même terrain de nouvelles mises de capital proportionnellement moins productives que les premières. Dans l'un et dans l'autre cas, on fait usage d'une plus grande quantité de travail pour obtenir un produit proportionnellement moindre. Le besoin de la population ayant rendu nécessaire ce surcroît de travail, le produit du terrain d'une exploitation plus coûteuse a son écoulement forcé tout aussi bien que celui du terrain d'une exploitation à meilleur marché. La concurrence nivelant le prix du marché, le produit du meilleur terrain sera payé tout aussi cher que celui du terrain inférieur. C'est l'excédant du prix des produits du meilleur terrain sur les frais de leur production qui constitue la rente. Si l'on avait toujours à sa disposition des terrains du même degré de fertilité ; si l'on pouvait, comme dans l'industrie manufacturière, recourir toujours à des machines moins coûteuses et plus

The text on this page is estimated to be only 28.95% accurate

- 188productives . ou si les secondes mises de capital prod
disaient autal que les premières , alors le prix des produits agricoles serait
détermiDé par le prix de revêot des denrées produites par les meilleurs
instruments de production^ comme nous Tavons vu pour le prix des
produits manufacturés. Mais aussi , dès ce moment , la rente aurait disparu.
Pour que la doctrine de Ricardo soit généralement Traie , il faut que les
capitaux puissent cire librement appliques aux différentes branches de l
industrie ; qu une concurrence fortement développée entre les capitalistes ai
i porté les profits à un taux c^jal . que le fermier ne soit plus qu ud
capitaliste industriel qui demande, pour emploi de son capital à des terrains
inférieurs, un profit égal à celui qu*il tirerait de son capiial appliqué, par
exemple, à rindustrie cotonnière^ que Texploitation agricole soit soumise au
régime de la grande industrie; enfin , que le propriétaire fonder luiménjc ne
vise plus

The text on this page is estimated to be only 28.70% accurate

— m — l exc(:iant sur les frais de production, dclerinine's non-seulemeot par le salaire , mais aussi par le profit iodustriel. C'est donc au propriétaire foncier que la rente arrachait une |>arlie de son levenu. Aussi s'est-il écoule' un gtaiid laps de temps avant que le fermier féodal fût remplacé par le capitaliste industriel. En Allemagne , par exemple , cette transformation n*a commence que dans le dernier tiers du dix-huiliénie siècle. Il u y a que T Angleterre où ce rapport entre le capitaliste industriel et le propriétaire foncier ait pris tout son développement. Tant qu'il n'y avait que le colon de M. Proudhon, il o y avait pas de rente. Dès qu'il y a rente, le colon n'est pas le fermier, mais l ouvrier, le colon du fermier. Lamointrissement du travailleur, réduit au rôle de simple ouvrier, journalier, salarie, travaillant pour le capitaliste industriel; l intervention du capitaliste industriel, exploitant la terre comme toute autre fabrique ^ la transformation du propriétaire foncier de petit souverain en usurier vulgaire : voilà les différents rapports exprimés par la rente. La rente, dans le sens de Uicardo, cest l agriculture patriarcale transformée en industrie commerdale , le capi* tal industriel appliqué à la terre, la bourgeoisie des villes transplanée dans les campagnes. La rente, au lieu d a^acher Vhomm à la nature, n'a fait que rattacher Texploitation de la terre à la concurrence. Une fois constituée en rente, la propriété foncière elle-même est le résultat de la concurrence, puisque dès lors elle dépend de la valeur vénale des produits agricoles. Comme rente, la propriété foncière est mobilisée et devient un effet de commerce. La rente n est possible que du moment où le développement de Digitized by Google

460 — l'industrie des villes et l'organisation sociale qui en résultent. Le propriétaire foncier a vu au profil véral, au rapport monétaire de ses produits agricoles, à ne voir enfin dans sa propriété foncière qu'une machine à battre monnaie. La rente a si parfaitement détaché le propriétaire foncier du sol, de la nature, qu'il n'a pas seulement besoin de connaître ses terres, ainsi que cela se voit en Angleterre. Quant au fermier, au capitaliste industriel et à l'ouvrier agricole, ils ne sont pas plus attachés à la terre qu'ils exploitent, que l'entrepreneur et l'ouvrier des manufactures ne le sont au coton ou à la laine qu'ils fabriquent; ils n'éprouvent de l'attachement que pour le prix de leur exploitation, pour le produit monétaire. De là les jérémiades des partis réactionnaires, qui appellent de tous leurs vœux le retour de la féodalité, de la bonne vie patriarcale, des mœurs simples et des grandes vertus de nos aïeux. L'assujettissement du sol aux lois qui régissent toutes les autres industries est et sera toujours le sujet de condoléances intéressées. Ainsi on peut dire que la rente est devenue la force motrice qui a lancé l'idylle dans le mouvement de l'histoire. Ricardo, après avoir supposé la production bourgeoise comme nécessaire pour déterminer la rente, l'applique néanmoins à la propriété foncière de toutes les époques et de tous les pays. Ce sont là les errements de tous les économistes, qui représentent les rapports de la production bourgeoise comme des catégories éternelles. Du but providentiel de la rente[^] qui est, pour M. Proudhon, la transformation du colon en propriétaire responsable, il passe à la rétribution égalitaire de la rente. Digitized by Google

— 161 — La rente, ainsi que nous venons de le voir, est constituée par le prix égal des produits de terrains inégaux en fertilité, de manière qu'un hectolitre de blé qui coûte 10 francs est vendu à 20 francs, si les frais de production s'élèvent, pour un terrain de qualité inférieure, à 10 francs. Tant que le besoin force d'acheter tous les produits agricoles apportés sur le marché, le prix du marché est déterminé par les frais du produit le plus coûteux. C'est donc cette égalisation du prix, résultant de la concurrence et non de la différence de fertilité des terrains, qui constitue au propriétaire du meilleur terrain une rente de 10 francs pour chaque hectolitre qu'il vend son fermier. Supposons un instant que le prix du blé soit déterminé par le temps de travail nécessaire pour le produire, et aussitôt un hectolitre de blé obtenu sur le meilleur terrain se vendra 10 francs, tandis que 1 hectolitre de blé obtenu sur le terrain de qualité inférieure sera payé 20 francs. Cela admis, le prix moyen du marché sera de 15 francs, tandis que, d'après la loi de la concurrence, il est de 20 francs. Si le prix moyen était de 15 francs, il n'y aurait lieu à « aucune distribution, ni égalitaire, ni autre, car il n'y aurait pas de rente. La rente n'existe que par cela même qu'un hectolitre de blé, qui coûte au producteur 10 francs, se vend 20 francs. M. Proudhon suppose l'égalité du prix de marché à frais de production inégaux, pour en venir à la répartition égalitaire du produit de l'inégalité. Nous concevons que des économistes, tels que Mill, Cher* huiliez, Hilditch et autres, ont demandé que la rente soit » attribuée à l'État pour servir à l'acquittement des impôts. C'est là la franche expression de la haine que le capitaliste

The text on this page is estimated to be only 22.11% accurate

— m — industriel voue au propriétaire foncier, qui lui paraît une
inutilité, une superfétation, dans l'ensemble de la production bourgeoise.
Mais faire d'abord payer l'hectolitre de blé 7 francs, pour faire ensuite une
distribution générale des 10 francs qu'on a prélevés en trop sur
les consommateurs^e de la rente, pour que le génie social puisse suivre
mélancoliquement sa route en zigzag, et qu'il aille se cogner la tête contre
un angle quelconque. La rente devient, sous la plume de M. Proudhon, « un
immense cadastre, exécuté contradictoirement par les propriétaires et les
fermiers... dans un intérêt supérieur, et dont le résultat définitif doit être
d'égaliser la possession de la terre entre les exploitants du sol et les
industriels. » Pour qu'un cadastre quelconque, formé par la rente, soit
d'une valeur pratique il faut toujours rester dans les conditions de la
société actuelle. Or nous avons démontré que le fermage payé par le fermier
au propriétaire, n'exprime un peu exactement la rente que dans les pays les
plus avancés dans l'industrie et dans le commerce. Encore ce fermage
renferme-t-il souvent l'intérêt payé au propriétaire pour le capital
incorporé à la terre. La situation des terrains, le voisinage des villes, et bien
d'autres circonstances encore^e influent sur le fermage et modifient la rente.
Ces raisons péremptoires suffiraient pour prouver l'inexactitude d'un
cadastre basé sur la rente. — d'un autre côté — la rente ne saurait être l'indice du degré de fertilité du terrain
puisque l'application de la chimie vient chaque instant changer la nature et que les connaissances
gérées et digitisées par Google

The text on this page is estimated to be only 19.74% accurate

t. — 163 — coiumcnceiiL pi cciicuiet de nos jouri» à renverser toute l'ancien ne estunatioa de la iertilite relative : ce a est définie quant à l'usage, il arrive que, tandis que l'intérêt ou le bénéfice du prêt (mutuum) tend à diminuer sans cesse par l'abondance des capitaux, la rente tend à augmenter toujours par le perfectionnement de l'industrie, duquel résulte l'amélioration dans l'usage de la terre... Telle est, dans son essence, la rente. » (Tome II, page 565.) Cette fois, M. Proudhon voit dans la rente tous les symptômes de l'intérêt, à laquelle elle provient d'un Digitized by Google

I 164 — capital d'une nature spécifique. Ce capital, c'est la terre, capital éternel, qui n'est susceptible d'aucune augmentation quant à la matière, mais seulement d'une amélioration indéfinie quant à l'usage. » Dans la marche progressive de la civilisation, l'intérêt a une tendance continue vers la baisse, tandis que la rente continue vers la hausse. L'intérêt baisse à cause de l'abondance des capitaux ; la rente hausse avec les perfectionnements apportés dans l'industrie, lesquels ont pour conséquence un usage toujours mieux entendu de la terre. Telle est, dans son essence, l'opinion de M. Proudhon. Examinons d'abord jusqu'à quel point il est juste de dire que la rente est l'intérêt du capital. Pour le propriétaire foncier lui-même, la rente représente l'intérêt du capital que lui a coûté la terre, ou qu'il en tirerait s'il la vendait. Mais en achetant ou en vendant la terre, il n'achète ou ne vend que la rente. Le prix qu'il a mis pour se faire acquéreur de la rente, se régit sur le taux de l'intérêt en général et n'a rien à faire avec la nature même de la rente. L'intérêt des capitaux placés en terre ainsi est, en général, inférieur à l'intérêt des capitaux placés dans les manufactures ou le commerce. Ainsi pour celui qui ne distingue pas l'intérêt que la terre représente au propriétaire de la rente elle-même, l'intérêt de la terre capital diminue encore plus que l'intérêt des autres capitaux. Mais il ne s'agit pas du prix d'achat ou de vente de la rente, de la valeur vénale de la rente, de la rente capitalisée, il s'agit de la rente elle-même. Le fermage peut impliquer encore outre la rente proprement dite, l'intérêt du capital incorporé à la terre. Digitized by Google

— m — Alors, le propriétaire reçoit cette partie du fermage non comme propriétaire, mais comme capitaliste ^ ce n'est ce^ pendant pas là la rente proprement dite, dont nous avons à parler. La terre, tant qu'elle n'est pas exploitée comme moyen de production, n'est pas un capital. Les terres capitales peuvent être augmentées tout aussi bien que tous les autres instruments de production. On n'y ajoute rien à la matière, pour parler le langage^ de M. Proudhon, mais on multiplie les terres qui servent d'instrument de production. Rien qu'à appliquer à des terres déjà transformées en moyen de production de nouvelles mises de capital, on augmente la terre capitale sans rien ajouter à la terre matière, c'est-à-dire à l'étendue de la terre. La terre matière de M. Proudhon, c'est la terre comme borne. Quant à l'éternité qu'il attribue à la terre, nous voulons bien qu'elle ait cette vertu comme matière. La terre capitale n'est pas plus éternelle que tout autre capital. L'or et l'argent, qui donnent l'intérêt, sont aussi durables et éternels que la terre. Si le prix de l'or et de l'argent baisse tandis que celui de la terre va haussant, cela ne vient certes pas de sa nature plus ou moins éternelle. La terre capitale est un capital fixe, mais le capital fixe s'use aussi bien que les capitaux circulants.. Les améliorations^ apportées à la terre ont besoin de reproduction et d'entretien ; elles ne durent qu'un temps, et elles ont cela de commun avec toutes les autres améliorations dont on se sert pour transformer la matière en moyen de production. Si la terre capitale était éternelle, certains terrains présenteraient un tout autre aspect qu'ils n'ont aujourd'hui.

The text on this page is estimated to be only 20.47% accurate

d[^]lwi, et nous vemoDs la Campagne de Rome, la Sicile[^] la Palestiue, datis loui i éclat de leur aucieuoe prospérité. Il y a même dea cas où la lerre capital pourrait disp[^]r raitre, alors même que les améliorations resteraient iskWr perces à la teri[^]. D a|KN*d, cela arrive toutea les fois que la reote proprement dite s'anàmtit par la concurrence de nonveaai terrains plus ferliks; ensuite, les améliurauuui» qui puuvaieut avoir une valeur à onc certaine époque, cessent d'en avoir du moment qu elles sont devenues universelles par le développement de lagroDomie. Le représentant de la terre capital[^]ce n estpaslepropriétairefboder, mais le fermier. Le revenu que la terre donne comme capital, cest rintërétetle profit industriel et non la rente. Il y a des terres qui rapportent cet intérêt et ce profit et qui ne rapportent point de rente. En résumé la terre, en tant quelle douuc un interci. C5>1 la lerre capital, et, comme terre capital, elle ne douoe pas une rente, elle ne constitue pas la propriété foncière, La rente recuite des rapports sociaux dans lesquels lexploitatioa se fait. Elle ne saurait pas résulter de la nature piitô ou moins dure

The text on this page is estimated to be only 20.90% accurate

— 167 — duire plus avec le même travail . ccst à produire autant) ou même plus avec moins de travail. Grâce à ces améliore* tions, le fermier est dispensé d'employer une plus grande quantité de travail pour un produit proportionnellement moindre. Il pas iiesoin alors de recourir à des terrains inférieurs, et les portions du capital appliquées successi* vement au même terrain , restent cgalemeut productives. Donc ces améliorations loin de faif>e hausser continuellement la rente, comme le dit M. Proudbon, sont, au €0n^ traire^ autant, d obstacles temporaires qui s'opposent à sa hausse. Les propriétaires angfhiis du dix-sepdéaiesièele sentaient si bien cette vérité, qu'ils s opposèrent aux progrès de l agricultltuce. de crainte de voir diminuer knrs revenus, (^otr Pscty^ économiste anglais du temps de Charles II.) « Tout mouvement de hausse dans les salaires ne peut avoir d'autre effet que celui d'une hausse sur le blé ^ le vin, etc., c'est-à-dire Teffet d'une disette. Car qu'est-ce que le salaire? C'est le prix de revient du blé, etis.; c'e^t le prix intégral de tonte chose. Allons plus loin encore : le salaire est la proportionoaiité des éléments qui composent la richesse et qui sont consommés répdHMhictivement chaque jour par hi masse des travailleurs. Or, doubler les salaires..., cest attribuer à chacun des producteurs une part plus grande que son produit, ce qui est contradicDigitized by Google

. — 168 — toirev et si la hausse ne porte que sur un petit nombre d'industries, c'est provoquer une perturbation générale dans les échanges, en un mot, une disette,,. Il est impossible, je le déclare, que les grèves suivies d'augmentation de salaires n'aboutissent pas à un renchérissement général : cela est aussi certain que deux et deux font quatre. » (Proudhon, T. I", p. 110 et 111,) Nous nions toutes ces assertions, excepte que deux et deux font quatre. D'abord il n'y a pas de renchérissement général. Si le prix de toute chose double en même temps que le salaire, il n'y a pas de changement dans les prix, il n'y a de changement que dans les termes. Ensuite une hausse générale des salaires ne peut jamais produire un renchérissement plus ou moins général des marchandises. Effectivement, si toutes les industries employaient le même nombre d'ouvriers en rapport avec le capital fixe ou avec les instruments dont elles se servent, une hausse générale des salaires produirait une baisse générale des profits et le prix courant des marchandises ne subirait aucune altération. Mais comme le rapport du travail manuel au capital fixe n'est pas le même dans les différentes industries^ toutes les industries, qui emploient relativement une plus grande masse de capital fixe et moins d'ouvriers, seront forcées tôt ou tard de baisser le prix de leurs marchandises. Dans le cas contraire où le prix de leurs marchandises ne baisse pas, leur profit s'élèvera au-dessus du taux commun des profits. Les machines ne sont pas des salariés. Donc la hausse générale des salaires atteindra moins les industries, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

— m — qui emploient comparativement aux autres plus de machines que d'ouvriers. Mais la concurrence, tendant toujours à niveler les profits, ceux qui s'élèvent au-dessus du taux ordinaire, ne sauraient être que passagers. Ainsi, à part quelques oscillations, une hausse générale des salaires amènera au lieu d'un renchérissement général, comme le dit M. Proudhon, une baisse partielle, c'est-à-dire une baisse dans le prix courant des marchandises qui se fabriquent principalement à l'aide des machines. La hausse et la baisse du profit et des salaires n'expriment que la proportion dans laquelle les capitalistes et les travailleurs participent au produit d'une journée de travail, sans influer dans la plupart des cas sur le prix du produit. Mais que « les grèves suivies d'augmentation de salaires aboutissent à un renchérissement général, à une disette même, » — ce sont là de ces idées qui ne peuvent éclore que dans le cerveau d'un poète incompris. En Angleterre les grèves ont régulièrement donné lieu à l'invention et à l'application de quelques machines nouvelles. Les machines étaient, on peut le dire, l'arme qu'employaient les capitalistes, pour abattre le travail spécial en révolte. Le scif-acting mule, la plus grande invention de l'industrie moderne, mit hors de combat les fileurs révoltés. Quand les coalitions et les grèves n'auraient d'autre effet que de faire réagir contre elles les efforts du génie mécanique, toujours exerceraient-elles une influence immense sur le développement de l'industrie. Je trouve, continue M. Proudhon, dans un article publié par M. Léon Faucher ... septembre 1845, que depuis quelque temps les ouvriers anglais ont perdu

Fba22 Digitized by Google

— J70 — bilude des coalitions, ce qui est assurément un progrès, dont on ne peut que les féliciter : mais que cette amélioration dans le moral des ouvriers vient surtout de leur insiruelioii économique. Ce n est point des manufacturiers, s'écriait, au meeting de Boiton, un ouvrier fileur, que les salaires dépendent. Dans les époques de dépression les maîtres ne sont pour ainsi diix ijuc le fouei dont s'arme la nécessité, et qu'ils le veulent ou non, ils faut qu ils frappent. Le principe réfj^lateur est le rapport de Foffre avec la demande: et les maîtres n'ont pas ce ponvoir.... A la bonne beure, s écrit M. Proudbon, voilà des ouvriers bien dressés, des ouvriers modèles, etc.. etc., etc. Cette misère manquait à l Angleterrc : elle ne passera pas le détroit. » (Proudhon, tome I*", p. 261 et M%) De toutes les villes de FAngleterre, Bolton est celle ou le radicalisme est le plus développe. Les ouvriers de Boïton sont connus pour cire on ne peut plus révolutionnaires. Lors de la grande agitation, qui eût lieu en Angleterre pour labolition des lois céréales, les fabricants anglais ne crurent pouvoir faire face aux propriétaires fonciers qu en mettant en avant les ouvriers. Mais comme les intérêts des ouvriers n étaient pas moins opposés à ceux des fabricants, que les intérêts des fabricants ne l étaient à ceux des propriétaires fonciers, il était naturel que les fabricants dussent avoir le dessous dans les meetings des ouvriers. Que firent les fabricants? Pour sauver les apparences ils organisèrent des meetings composés eo grande partie des contre-maitres, du petit nombre d'ouvriers qui leur étaient dévoués et des amis du commerce proprement dits. Quand ensuite les véritables ouvriers essayèrent comme à Bolton et à ManDigiiizca by Liu^.' . i'

— 171 — ciie^ler dy preiidre pai'l puui* protester cuiilre ces
démonstratioDs factices, on leur défendit rentrée, en disant que c'était un
ticket- meeting , On entend par ce mot des meetings où Ton u aduiei que
des personnes munies de cartes d'entrée. Cependant les affiches, placardées
sur les murs, avaient annoncé des meetings publics. Toutes les fois qu'il y
avait de ces meetings les joui naux des fabricants rendaient un compte
pompeux et détaillé des discours qu'on y avait prononcés. H va sans dire,
que c'étaient les contre maîtres qui pronon^ient ces discours. Les feuilles de
Londres les reproduisaient littéralement. M. Proudhon a le malheur de
prendre les contre^maîtres pour des ouvriers ordinaires et leur enjoint
l'ordre de ne pas passer le détroit. Si en 1844 et en 1845 les grèves
frappaient moins les regards qu^auparavant, cest que 1844 et 1845 étaient
les deux premières années de prospérité, qu'il y eût pour l'industrie anglaise
depuis 1857. Néanmoins, aucune des trades-unions n'avait été dissoute.
JSntendons maintenant les contre* maîtres de Bolton. Selon eux les
fabricants ne sont pas les maîtres du salaire, parce qu'ils ne sont pas les
maîtres du prix du produit, et ils ne sont pas les maîtres du pm du produit ,
parce qu*ib ne sont pas les maîtres du marché de Ttuiivers. Par cette raison
, ils donnaient à entendre qu'il ne fallait pas faire des coalitions pour
arracher aux maîtres une aug* mentation de salaires. M. Proudhon au
contraire leur interdit les coalitions de crainte qu'une coalition ne boii suivie
d'une hausse de salaires, qui entraînerait une disette générale. Nous n'avons
pas besoin de dire que sur un seul Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.31% accurate

— m — p^{oini} ⁱⁱ y a ^{ei}Uenle cordiale eutre les couue-maiti'esi et M. Pi'oudhoa : c'est qu'uae hausse de salaires équivaut à uoe hausse dans le prix des produits. Mais la crainic d uue di&eiie, esl-ce la la vérilable cause de la raacune de M. Proudhoo? Mou. Il en veut tout bonnement aux eontre-mattres de Boltoii^ parce qu'ils dëterinineut la valeur par iöffre d la demande^ et qu ils ue soucient guère de la mkur emstUtiée, de la valeur passée à l'état de constitution , de la constitution de la valeur, y coiuprii» itchaueabUité pertnantlt et toutes les autres proporlionnaUtés €Ut rapports et rapporta depropo^^Uimiiia^ iité, flanqués de la Provideuce. u La grève des» uuvriers est ilkyale, et ce u est pas seulement le code pénal, qui dit cela, c'est le système éconouiique, cest la nécessité de Tordre établi... Que chaque ouvriei' iudividuelleineul ait la libre disposition de sa pei soune et de ses bras , cela peut se tolérer : mais que les ouvriers entreprennent par des coalitions de faire violeuce au iiiiioiopoie, c esl ce que la société ue peut permettre. » (Tome 1^', p. â37 et ^35.) Ai. Proudhon prétend faire passer un article du code pénal pour un résultat nécessaire et général des lap^oris de la production bourgeoise. £n Angleterre les coalitions sont autorisées par un acte de pai'iciiiient et c'est le systéiiic écoiiomiquc, qui a l'urcé le parlement à donner cette autorisation de par la lui. Ên i82S, lorsque sous le ministre Huskisson le parlement dut modifier la Ic^^i^lalui e, pour la melU e de plus en plus d'accord avec un état de choses résultant de la libre concurrence, il lui fallut nécessairement abolir toutes les lois

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.39% accurate

— 173 — qui îulerdisaieat les eoalîtioDft des ouvriers. Plus iludustrie moderne el ia concurrence se développent, plus il y a des éléments qui provoquent et secondent les coalitions, et aussitôt que les coalitious sont devenues un fait économique, prciiaLiL de jour en jour plus de coiisisLauce, elles iiu peuvent pas larder à devenir uu fait légal. Ainsi l'ai'iide du code pénal prouve tout au plus que 1 industrie uioderue et la concurrence n ëlaient pas encorii bieu développées sous lassembiée constituante et sous l'empire. Les minomistes et les socialisies soui d accord sur un seul point : c esi de condamner les coalitiom. Seulement ils motivent différemment leur acte de condamnation. Les économistes disent aux ouvriers : Ne vous coalisez pas. En vous coalisant, vous entravez la marche régulière de 1 industrie , vous empêchez les fabricants de satisfaire aux commandes, vous troublez le commerce et vous précipitez l'euvahisscmcui des machines, qui, en rendant votre travail en partie inutile, vous forcent d'accepter un salaire encore abaissé. DaiUeurs vous avez beau faire. Votre salaire sera toujours déterminé par le rapport des bras demandés avec les bras offerts, et c est uu effort aussi ridicule que dangereux, que de vous mettre en révolte contre les lois cleriieles de 1 économie politique. Les socialistes disent aux ouvriers : Ne vous coalisez pas, car au bout du compte, quest*ce que vous y gagneriez? Une hausse de salaires? Les économistes vous prouveront jusquà lévidence, que les quelques sous que vous pour*» riez y gagner en cas de réussite, pour quelques moments, seront suivis d uue baisse pour toujours. Dbabiies calDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

— 174 —
craie les vous prouveront qu'il vous faudrait des
armées pour vous rattraper seulement sur l'augmentation des salaires, des
frais qu'il vous a fallu faire pour organiser et entretenir les coalitions. Et
nous, nous vous dirons, en notre qualité de socialistes, qu'à part cette
question d'argent, vous n'en serez pas moins les ouvriers, et les patrons
seront toujours les maîtres, avant comme après. Ainsi pas de coalitions, pas
de politique, car faire des coalitions, n'est-ce pas faire de la politique? Les
économistes veulent que les ouvriers restent dans la société, telle qu'elle est
formée et telle qu'ils l'ont consignée et scellée dans leurs chaînes. Les
socialistes veulent qu'ils laissent là la société ancienne, pour pouvoir mieux
entrer dans la société nouvelle, qu'ils leur ont préparée avec tant de
prévoyance. Malgré les uns et les autres, malgré les manuels et les utopies,
les coalitions n'ont pas cessé un instant de marcher et de grandir avec le
développement et l'affaiblissement de l'industrie moderne. C'est à tel
point maintenant, que le degré où est arrivée la coalition dans un pays,
marque nettement le degré qu'il occupe dans la hiérarchie du marché de
l'univers. L'Angleterre, où l'industrie a atteint le plus haut degré de
développement, a les coalitions les plus vastes et les mieux organisées. En
Angleterre on ne s'en est pas tenu à des coalitions partielles, qui n'avaient
pas d'autre but qu'une grève passagère, et qui disparaissaient avec elle. On
a formé des coalitions permanentes, des trade-unions, qui servent de
rempart aux ouvriers dans leurs luttes avec les entrepreneurs. Et à l'heure
qui est, toutes ces trade-unions

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

locales trouvent un point d'union dans la National Association of United Trades, dont le comité central est à Londres, et qui compte déjà 80,000 membres. La formation de ces grèves, coalitions, trades'-unions marcha simultanément avec les luttes politiques des ouvriers, qui constituent maintenant un grand parti politique, sous le nom de Chartists*. C'est sous la forme des coalitions qu'ont toujours lieu les premiers essais des travailleurs pour s'associer entre eux. La grande industrie agglomère dans un seul endroit une foule de gens inconnus les uns aux autres. La concurrence les divise d'intérêts. Mais le maintien du salaire ^ cet intérêt commun qu'ils ont contre leur maître, les réunit dans une même pensée de résistance — coalition. Ainsi la coalition a toujours un double but, celui de faire cesser entre eux la concurrence, pour pouvoir faire une concurrence* renée générale au capitaliste. Si le premier but de résistance n'a été que le maintien des salaires. à mesure que les capitalistes à leur tour se réunissent dans une pensée de répression, les coalitions, d'abord isolées, se forment en groupes, et en face du capital toujours réuni, le maintien de l'association devient plus nécessaire pour eux que celui du salaire. Cela est tellement vrai, que les économistes anglais sont tout étonnés de voir les ouvriers sacrifier une bonne partie du salaire en faveur des associations qui, aux yeux de ces économistes, ne sont établies qu'en faveur du salaire. Dans cette lutte — véritable guerre civile — se réunissent et se développent tous les éléments nécessaires à une bataille à venir. Une fois arrivée à ce point là, l'association prend un caractère politique. Digitized by Google

— 176 — Les conditions économiques avaient d'abord transformé la masse du pays en travailleurs. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune. des intérêts communs. Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte, dont nous n'avons signalé que quelques phases, cette masse réunit, elle se constitue en classe pour elle-même. Les intérêts qu'elle défend deviennent des Intérêts de classe. Mais la lutte de classe à classe est une lutte politique. Dans l'histoire, nous avons deux phases à distinguer : celle pendant laquelle elle se constitue en classe sous le régime de la féodalité et de la monarchie absolue, et celle où, déjà constituée en classe, elle renverse la féodalité et la monarchie . pour faire de la société une société bourgeoise. La première de ces phases fut la plus longue et nécessita les plus grands efforts. Elle aussi avait commencé par des coalitions partielles contre les seigneurs féodaux. On a fait bien des recherches pour retracer les différentes phases historiques que la bourgeoisie a parcourues depuis la commune jusqu'à sa constitution comme classe. Mais quand il s'agit de se rendre un compte exact des grèves, des coalitions et des autres formes dans lesquelles les prolétaires effectuent devant nos yeux leur organisation collective, les uns sont saisis d'une crainte réelle, les autres affichent un dédain irraisonné. Une classe opprimée est la condition vitale de toute société fondée sur l'antagonisme des classes. L'affranchissement de la classe opprimée implique donc nécessairement la création d'une société nouvelle. Pour que la classe opprimée puisse s'affranchir, il faut que les pouvoirs productifs

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

^ 177 déjà acquis e< les rapports sociaux existants ne puissent plus exister les uns à côté des autres. De tous les instruments de production, le plus grand pouvoir productif c'est la classe révolutionnaire elle-même. L'organisation des éléments révolutionnaires comme classe suppose l'existence de toutes les forces productives qui pouvaient s'engendrer dans le sein de la société ancienne. Est-ce à dire qu'après la chute de l'ancienne société il y aura une nouvelle domination de classe, se résumant dans un nouveau pouvoir politique? Non. La condition d'affranchissement de la classe laborieuse c'est l'abolition de toute classe, de même que la condition d'affranchissement du tiers état, de l'ordre bourgeois fut l'abolition de tous les états et de tous les ordres. La classe laborieuse substituera, dans le cours de son développement, à l'ancienne société civile une association qui exclura les classes et leur antagonisme, et il n'y aura plus de pouvoir politique proprement dit, puisque le pouvoir politique est précisément le résumé officiel de l'antagonisme dans la société civile. En attendant, l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie est une lutte de classe à classe, lutte qui, portée à sa plus haute expression, est une révolution totale. D'ailleurs, faut-il s'étonner qu'une société, fondée sur l'opposition des classes, aboutisse à la contradiction brutale, à un choc de corps à corps comme dernier dénouement? Ne dites pas que le mouvement social exclut le mouvement politique. Il n'y a jamais de mouvement politique qui ne soit social en même temps. as Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.86% accurate

I — 178 Ce n'est qu'après un ordre de choses où il n'y aura plus de
classes et d'antagonisme de classes, que les évolutions sociales cesseront
d'être des révolutions. Jusque-là, à la veille de chaque
remaniement général de la société, le dernier mot de la science sociale sera
toujours : Le combat ou la mort ; la lutte sanguinaire ou le néant. C'est ainsi
que la question est invinciblement posée. GIOBBS Sai(>. PIN. Digitized
by Google

* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 2.33% accurate

Digiii^ea by Cdo^I

The text on this page is estimated to be only 3.25% accurate

1 Digili^{ca} by Google

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

A- : I Digiii^ca by Google



